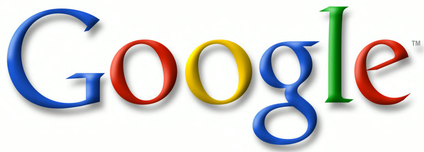
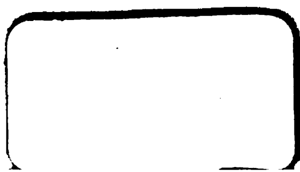






LES

BELGES ILLUSTRES.

BRUXELLES — Imprimerie de Delevingne et Callewaert.

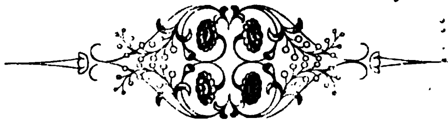
Panthéon national.

LES
BELGES ILLUSTRES,

PAR

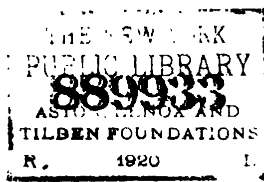
MM. A. BARON. BURGGRAEVE,
EUGÈNE GENS. CHARLES HEN, HUET, VICTOR JOLY. LESBROUSSART, MORREN. QUETELET.
EUGÈNE ROBIN, FÉLIX STAPPAERTS.
ANDRÉ VAN HASSELT. LE BARON DE REIFFENBERG, LOUIS DE SELLENHOFF.

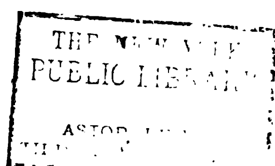
TROISIÈME PARTIE.



BRUXELLES.
LIBRAIRIE NATIONALE : A. JAMAR ET CH. HEN,
RUE DES MINIMES, 8 BIS.

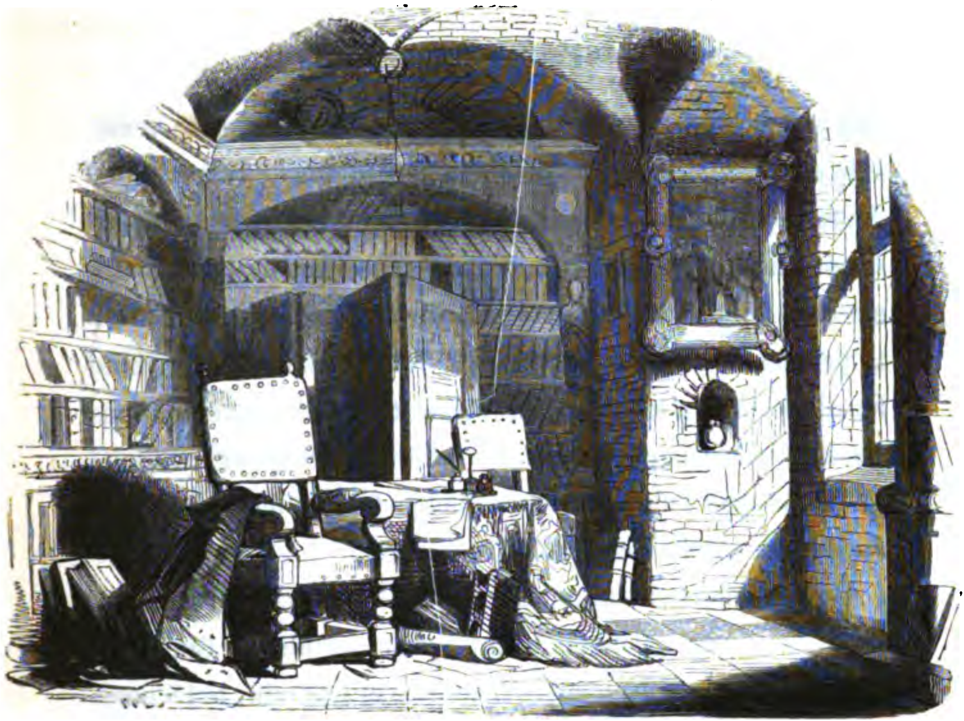
1845







JUSTE-LIPSE.



JUSTE-LIPSE.



La philologie allait traverser l'âge du formalisme, et s'attacher de préférence à la discussion matérielle des textes, sans négliger les détails archéologiques. Pour elle, le moment de l'enthousiasme était passé, et celui d'une critique large, dominant toute

une composition, si vaste qu'elle soit, n'était pas encore venu. Elle devait, s'occupant moins de la pensée que de l'expression, dépenser dans des recherches arides et minutieuses un immense savoir, de hautes capacités, et, en s'efforçant de rendre aux modèles du goût leur pureté primitive, s'exposer à contracter la passion des petites choses et à tomber dans une frivolité lourde et sérieuse; mais en même temps ses investigations étaient guidées par le scepticisme, et son respect pour l'antiquité ne l'empêchait point de douter quelquefois du témoignage des anciens ni même d'en établir la fausseté.

Un des hommes les plus influents de cette période fut sans contredit Juste-Lipse, dont les défauts mêmes fortifièrent l'autorité. Il naquit à Isch, village entre Bruxelles et Louvain, le 18 octobre 1547, l'année même où Charles-Quint se rendit maître de la personne de Jean-Frédéric, duc de Saxe, et de celle de Philippe le Magnanime, landgrave de Hesse.

Le demi-siècle pendant lequel vécut Juste-Lipse fut fécond en grandes choses. La réforme venait de porter une grave atteinte à l'unité religieuse. A côté d'elle, un ordre fondé par un soldat enthousiaste, combattait bravement pour l'Église, et, à l'aide d'un enseignement habile, s'emparait des générations à venir. La Belgique, où l'esprit turbulent des puissantes communes du moyen âge avait été récemment réprimé, trouvait dans le schisme le moyen de satisfaire son amour du mouvement et de la nouveauté, passions ardentes et révolutionnaires, toujours inséparables d'un vif attachement à ses coutumes et à ses mœurs nationales. Charles-Quint avait donné au monde l'imposant spectacle de son abdication. Sous son fils, la résistance s'or-

ganise. Pour la punir, le duc d'Albe se lève inexorable et terrible ; le sang du vainqueur de Gravelines coule sur l'échafaud, la Hollande se sépare de la Belgique, et celle-ci, excédée de désordres, de combats, d'abjurations, revient bientôt sans partage à son ancienne foi et à l'autorité espagnole, déguisée sous l'administration caressante et assoupissante d'Albert et d'Isabelle.

Il ne faut pas croire que les pays les plus fertiles en fortes intelligences soient ceux où règne une paix parfaite, une tranquillité inaltérable. Il arrive au contraire que les agitations politiques communiquent aux esprits un ébranlement salutaire, retrempent les natures les plus timides, et font sortir les idées courantes du cercle étroit dans lequel elles gravitaient servilement. C'est ainsi qu'à la fin du seizième siècle la Belgique comptait beaucoup d'hommes d'une rare habileté dans les affaires, dans les arts et dans les lettres. Il fallut bien de l'adresse et des années pour énerver complétement cette activité, et l'on était loin d'y être parvenu quand Juste-Lipse prit rang sur la scène littéraire, quoique même alors on préférât un peintre à un littérateur, une main qui broie artistement des couleurs à un esprit qui médite et combine, un pinceau à une pensée, ce qui s'adresse aux yeux à ce qui remue les âmes.

Aubert Le Mire raconte que la veille du jour de la naissance de Juste-Lipse, sa mère rêva qu'elle voyait apparaître la Science et la Modestie, vêtues de robes blanches et se tenant embrassées : si c'était un augure, il ne se vérifia qu'à moitié, car l'enfant qui vit le jour quelques heures après eut la science, sans doute, mais on pouvait peut-être lui refuser la modestie.

Cet enfant subit le sort commun : il fut victime des vicieuses

méthodes d'enseignement qu'on suivait dans les écoles, et dont les traces, faut-il le dire? ne sont pas encore entièrement effacées. A l'âge de six ans il fut mis à l'étude du latin et bégaya en pleurant les premières pages de Despautère. A dix ans, on l'envoya au collége d'Ath, où on lui infligea un nouveau rudiment, celui de Jean De Coster, en attendant qu'on le condamnât à une troisième grammaire, à Cologne; de sorte qu'il ne faisait qu'apprendre et oublier. Cet amas de règles mal digérées et de puériles subtilités était capable d'étouffer l'imagination la plus heureuse. Juste-Lipse en réchappa. A douze ans il faisait des vers et des discours latins, entendait un peu de français, comprenait le grec, et s'était frotté de la philosophie alors en honneur, mais à laquelle il aurait voulu substituer quelque chose de plus substantiel.

Plein d'affection pour des maîtres qui ont toujours eu le secret de s'attacher leurs élèves, il montrait l'intention de se faire jésuite, quand ses parents le rappelèrent de Cologne à Louvain. Là il reprit la philosophie et s'adonna à la physique. Il avait seize ans. Parmi ses condisciples se trouvaient plusieurs jeunes gens qui se sont fait plus tard une réputation : Martin-Antoine Delrio, le crédule et rigoureux démonographe; André Schott, le profond helléniste; Victor Ghiselin, qui cultiva la médecine avec succès; Janus Lernutius, poëte et philologue. Tous furent ses amis, et lui conservèrent plus tard une affection née au milieu des livres, des rivalités de la classe et des naïves distractions de l'adolescence.

Pendant qu'il s'appliquait à la jurisprudence, il perdit son père, qui commandait la garde de Bruxelles : homme de réso-

lution et d'action, bon compagnon, bon convive et qui, en traitant ses amis, avait mangé son patrimoine.

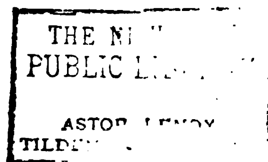
Cependant le pays n'était pas tranquille : l'irritation se manifestait partout : pour calmer une aristocratie jalouse, le cardinal de Granvelle avait été obligé de se retirer en Franche-Comté. Juste-Lipse, âgé de dix-neuf ans, lui dédia le premier essai de sa plume, sous le titre de *Variæ lectiones*. C'était un recueil d'observations critiques sur des passages d'auteurs anciens. Granvelle reçut cet hommage en véritable Mécène; il devina sans peine le mérite du jeune écrivain, et s'en fit accompagner à Rome, où il le garda deux années en qualité de secrétaire pour sa correspondance latine.

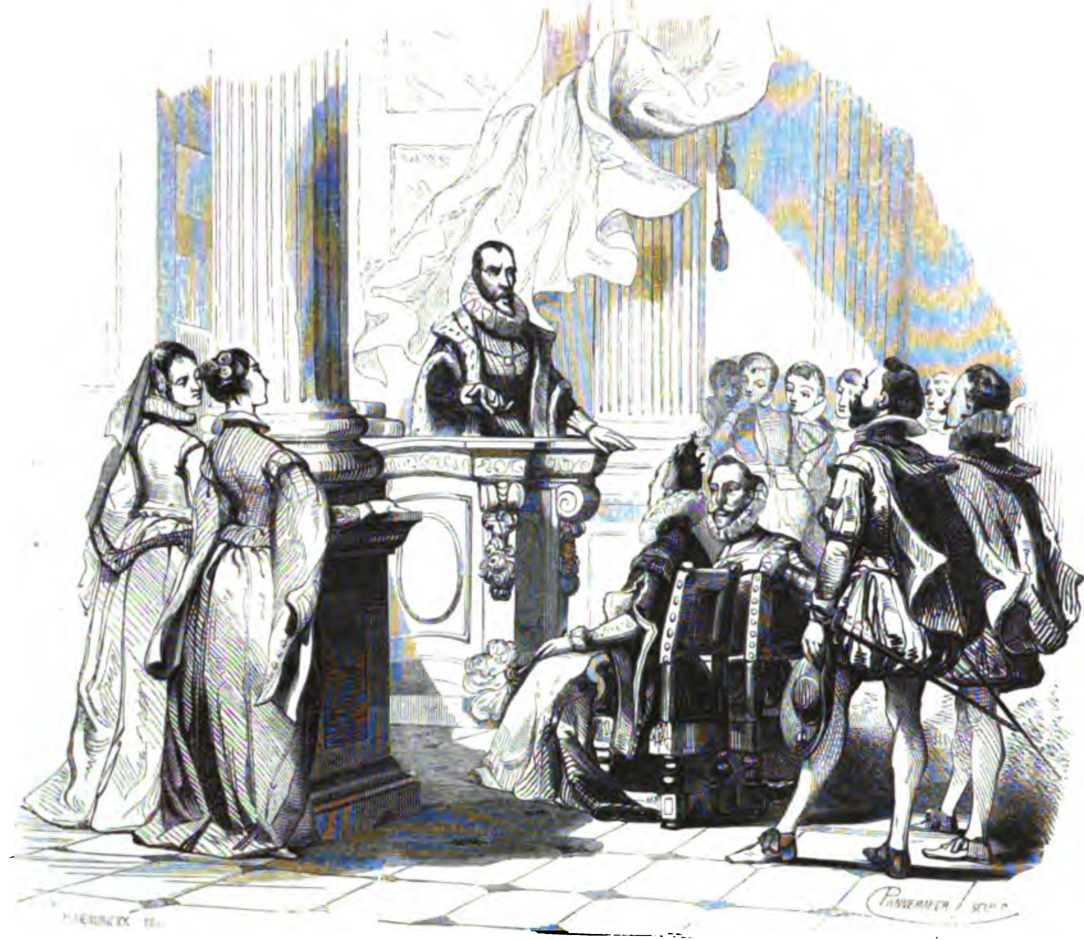
Dans la capitale du monde chrétien, qui était aussi celle des lettres, Juste-Lipse visita tous les monuments de l'antiquité, rechercha les vestiges de ce qu'il avait admiré dans ses lectures, pénétra, par la faveur du cardinal Zirleti, dans la bibliothèque du Vatican et se lia avec les savants les plus distingués, Paul Manuce, Fulvius Ursinus, Latinus Latinius, Jérôme Mercurialis, Plautus Bencius, Antoine Muret, Pierre Vittorio et Charles Sigonius.

De retour à Louvain, il y passa un an dans la dissipation. Les troubles politiques qui agitaient les Pays-Bas, l'engagèrent à se retirer à Liége. Ensuite il visita Dole, Vienne, et donna des leçons dans l'université de Jéna, ville où il professa ouvertement le luthéranisme. Il ne tarda pas à céder au désir de revoir son pays, et vint à Cologne où il se maria. Ce fut alors qu'il donna son édition de Tacite, encore la meilleure que l'on connaisse, et qu'il écrivit ses *Antiquæ lectiones*. En 1576, il

prit à Louvain le grade de licencié en droit, et expliqua publiquement les *Leges regiæ et decemvirales*. Sa liaison avec Plantin date aussi de cette époque.

Ruiné par la guerre civile, sans fortune, sans avenir, Juste-Lipse alla en 1579 s'établir à Leyde, où les états généraux lui avaient fait des offres avantageuses, et où il compta parmi ses écoliers le prince Maurice et le célèbre Jean Gruter qui fut son auditeur pendant sept années consécutives. On prétend qu'après avoir été catholique à Louvain, luthérien à Jéna, de nouveau catholique dans son pays, il se montra calviniste à Leyde. Il y donna du moins des preuves d'une érudition profonde dans ses *Electa,* ses *Saturnalium libri,* d'autres traités analogues et des révisions d'anciens auteurs, Valère Maxime, Senèque le Tragique, Paterculus, etc. Son livre sur la *Politique,* où il affichait des principes d'intolérance peu d'accord avec sa propre conduite. lui attira des désagréments qui le forcèrent à quitter clandestinement la Hollande. Ayant feint d'aller à Spa pour sa santé, il se rendit à Hambourg, puis à Mayence, où il rentra officiellement dans le giron de l'Église. Plusieurs princes et gouvernements l'invitaient à se fixer dans leurs : états le pape Clément VIII, Henri IV, roi de France, Ferdinand de Médicis, duc de Toscane, le duc d'Urbin, la république de Venise, l'électeur de Cologne, le duc de Bavière, etc. On le souhaitait en même temps à Pise, à Padoue, à Bologne. L'université de Louvain l'emporta, et, malgré la modicité du traitement qui lui était accordé dans cette Belgique, toujours un peu parcimonieuse à l'égard de ses écrivains, Juste-Lipse y accepta les titres de professeur et d'historiographe. Il succéda à Jean Stadius, dans la chaire





UNE LEÇON DE JUSTE-LIPSE DEVANT ALBERT ET ISABELLE.

d'histoire ancienne, autour de laquelle il sut attirer un grand concours. Les archiducs Albert et Isabelle, s'étant rendus à Louvain pour s'y faire inaugurer, au mois de novembre 1599, visitèrent l'université et assistèrent à la leçon de Juste-Lipse. Dans une circonstance aussi solennelle, cet homme célèbre, plus d'une fois meurtri par la malignité et l'envie, improvisa noblement un discours sur la *Clémence,* en présence de deux souverains qui avaient ramassé un sceptre brisé par la guerre civile, et auxquels sans doute on donnait ailleurs plus d'un conseil de vengeance et de réaction.

Juste-Lipse écrivit alors sur les antiquités militaires des Romains, le supplice de la croix, la philosophie des stoïciens, les miracles des vierges de Sichem et de Halle. Il y joignit quelques fragments d'histoire belgique, se réservant de publier plus tard une ample collection de monuments nationaux inédits. La mort ne lui laissa pas le loisir d'effectuer ce projet. Au commencement de 1606, il fut atteint d'une fluxion de poitrine. En se couchant un soir, il dit, par une sorte de pressentiment : *Ad lectum, ad lethum.* Le 24 mars, il rendait le dernier soupir, entre les bras de trois pères de la compagnie de Jésus et d'un moine franciscain.

Une pluie de madrigaux érudits s'abattit sur son cercueil; car il est peu d'écrivains qui aient été comblés de plus d'éloges et mieux traités par leurs contemporains; aussi l'on croirait que la postérité, en portant sur Juste-Lipse un jugement presque sévère, a voulu se venger de ce qu'on avait, en quelque sorte, usurpé son rôle et devancé ses jugements.

Avec bien moins de grâce, de finesse et de philosophie

qu'Érasme. un sentiment moins exquis et moins intime de l'antiquité, il fut placé à côté de Joseph Scaliger et de Casaubon, et partagea le triumvirat littéraire. Son jugement avait plus d'étendue que de profondeur, son érudition plus de luxe peut-être que de véritable richesse. Son style capricant et affecté a principalement donné prise à ses nombreux adversaires, parce qu'il procédait par petites phrases et par antithèses; il s'imaginait l'avoir calqué sur Tacite dont il avait fait une étude particulière. Il ne pouvait se douter qu'en se servant de ce latin, il écrivait presque le français à la mode aujourd'hui. Le terrible Scioppius, dans sa critique féroce, s'acharna à le convaincre de solécisme et de barbarisme. Henri Estienne ne fut guère plus clément sous ce rapport.

Son amour pour Tacite, cet écrivain des hommes mûrs et réfléchis, était une passion d'enfance. On raconte qu'étant un jour dans une cour d'Allemagne, on vint à parler de l'auteur des *Annales,* et que Juste-Lipse se vanta d'en réciter les écrits d'un bout à l'autre, consentant à recevoir un coup de poignard à la moindre erreur de mémoire qu'il viendrait à commettre.

Si on le considère sous le point de vue de la pédagogique, on voit qu'il n'approuvait ni la manière dont on exposait les éléments du latin dans la plupart des écoles, ni le temps énorme qu'on y consacrait. Lui-même, nous l'avons remarqué, avait fait la funeste expérience de cette fastidieuse et pénible méthode, et il avait pu dire avec son contemporain, Michel de Montaigne, que si le latin était, surtout à cette époque, *un grand et bel agencement,* on l'achetait beaucoup trop cher.

Frappé des abus de l'enseignement, Juste-Lipse voulait y

remédier en y faisant entrer l'art d'enseigner, et en créant des espèces d'écoles normales, telles à peu près qu'on en a institué de nos jours.

Un des reproches les plus sensibles à Juste-Lipse, en ce qu'il compromettait sa probité constamment scrupuleuse et exemplaire, était celui qui portait sur de prétendus plagiats. On a fait sonner bien haut cette accusation, et des écrivains de réputation, les Muret, les Le Febvre, les Montaigu, les Saumaise, n'ont pas hésité à la soutenir. Mais pour avoir une idée de sa légèreté, il suffit d'une anecdote.

Dans les lettres imprimées de Tacite on lisait : *C. Naevum id Cœsari*. Or, Muret avait corrigé ce passage, en mettant : *Gnarum id Cœsari;* ce qui n'est pas, il faut l'avouer, un tour de force bien merveilleux. Cependant Muret, le docte et pénétrant Muret, ne revenait pas de sa découverte ; il en était heureux et fier, il l'estimait un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de la postérité. Au milieu de cette jubilation enfantine, il arriva que Juste-Lipse fit la même correction. Aussitôt Muret de crier au meurtre et d'invectiver son rival comme s'il lui avait dérobé un trésor. Une autre fois, il lui reprocha amèrement d'avoir traité un sujet qu'il s'était réservé. Juste-Lipse lui répondit avec modération et courtoisie ; et il est difficile de soupçonner, après avoir lu sa réplique, que le bon droit ne fût pas de son côté. On a dit encore qu'il ne savait pas le grec, car il jouissait d'une trop haute réputation pour qu'on ne mît pas de l'empressement à lui chercher un côté faible. L'ignorance de Juste-Lipse serait aujourd'hui un prodige de savoir, et il est à présumer que cette censure signifie tout au plus que les connaissances de Juste-

Lipse comme helléniste n'étaient pas comparables à celles qu'il possédait dans les autres parties de la philologie.

Professeur d'histoire, il avait constamment vécu avec les Grecs et les Romains. Ce ne fut que vers la fin de sa vie qu'il comprit que les chroniques du moyen âge, pour n'être pas écrites par des Tite-Live et des Thucydide, n'en sont pas moins dignes d'intérêt. Il avait conçu l'idée d'écrire une histoire générale du Brabant, mais son *Lovanium* n'en est pas un brillant échantillon. Il méditait aussi, on l'a dit, une collection de chroniques belges originales, projet souvent repris, chaque fois abandonné, et que le gouvernement belge aura l'honneur de mener à bonne fin.

Parmi ses lettres, collection curieuse qui nous montre plusieurs faces de l'histoire littéraire de l'époque, il y en a une à Henri Schott, dans laquelle il s'occupe de nouveau d'archéologie nationale, et, en passant, des langues modernes que dédaignait alors d'embrasser l'enseignement académique. « Nous avons souvent, « dit-il, causé et plaisanté à propos de notre langue et de Becanus « qui, vous le savez, exalte non-seulement son antiquité et son « élégance, mais établit qu'elle est la langue primitive, celle d'où « dérivent toutes les autres. » Là-dessus, après avoir cité le serment de Louis et de Charles, fils de Louis le Débonnaire, et tiré un vocabulaire étendu d'un psautier de la même époque qui était entre les mains d'Arnold de Wachtendonck, il rejette les conséquences qu'on prétend déduire de quelques ressemblances extérieures entre les divers idiomes, déclare inutile toute discussion sur la préséance chronologique des langues, et avoue son antipathie pour cette sorte de recherches.

En s'exprimant ainsi, Juste-Lipse ne se doutait pas qu'un passage de ses écrits inspirerait un ouvrage de longue haleine, conçu dans l'esprit de Becanus, et où ses rêveries sont peut-être surpassées. Qu'on me permette d'intercaler ici ce petit épisode.

M. Charles-Joseph de Grave, ancien conseiller du conseil de Flandre, fut, quand la Belgique devint partie intégrante de la France, nommé député au conseil des anciens. Cette magistrature lui laissait un loisir qu'il voulut utiliser en relisant les classiques. Ayant entamé Tacite dans le texte de Juste-Lipse, il s'arrêta à un passage de la Germanie, relatif au voyage qu'Ulysse, suivant une tradition, avait fait le long du Rhin, et à la fondation d'Asbourg. Sur quoi Juste-Lipse remarque, en narguant, qu'autant vaudrait dire qu'Ulysse a été le fondateur de Vlissingen ou Ulyssingen. M. de Grave fut frappé comme d'une lumière imprévue. Il prit au sérieux la plaisanterie de Juste-Lipse, et se sentit tourmenté du besoin de la convertir en réalité historique.

Mais son éducation sur ce point était entièrement à faire. En conséquence il demanda des livres à M. Van Hulthem, qui, membre du tribunat, était plus souvent dans les bibliothèques publiques qu'à la chambre. Celui-ci lui prêta les lettres de Baillet sur l'Atlantide, et M. de Grave fut tout près de croire que les Belges étaient les véritables Atlantes; il n'en douta plus après avoir lu Olaüs Rudbekius, dont il détourna l'érudition pour l'appliquer à son pays, et d'étymologie en étymologie, de rapprochement en rapprochement, il parvint à composer la *République des Champs-Élysées,* ouvrage où l'erreur est du moins ingénieuse et l'absurdité piquante.

Revenons à Juste-Lipse.

Ses lettres imprimées, composées pour être lues, sont loin d'offrir toute sa correspondance, qui était très-étendue et qui devait l'être; car, dans un temps où il n'existait ni journaux, ni revues, ni recueils académiques, les savants ne pouvaient communiquer que par lettres, et ils n'avaient que ce moyen d'être avertis des faits nouveaux de nature à les intéresser. Les épîtres de Juste-Lipse nous révèlent ses affections, ses antipathies, ses adulations intéressées, ses secrètes malices, et, quoiqu'il s'y pose de la manière qui lui semble la plus avantageuse pour lui-même, il y trahit involontairement ces prétentions et ces faiblesses dont les hommes les plus élevés ne sont jamais tout à fait exempts, mais que leur reprochent avec une colère superbe de vulgaires esprits, dont la médiocrité a le triste avantage d'être tout d'une pièce. Il est curieux d'y suivre ses relations littéraires. On se complaît, par exemple, à le voir causer avec Montaigne et adopter ses principes, ce qui semblerait prouver qu'au fond du cœur Juste-Lipse s'était sauvé par le scepticisme du conflit des opinions contraires, comme ce personnage de Molière qui s'échappait par la tangente.

Les questions soulevées par la réforme religieuse, et les changements politiques qui en furent la suite, tirèrent les écrivains de leur calme spéculatif pour les jeter dans la mêlée des intérêts actuels. Juste-Lipse avait vu de trop près Rome, l'Allemagne et la guerre civile des Pays-Bas, pour demeurer étranger à ces discussions ardentes. Les *Monita et exempla politica,* dédiés à l'archiduc Albert, ne contiennent cependant aucune de ces pensées originales et hardies que font naître les situations neuves, les crises périlleuses. C'est une compilation commune,

dans laquelle on s'étonne même que l'auteur accorde de la confiance à l'astrologie judiciaire. Ce livre parut en 1605 ; il avait été précédé en 1589 et en 1590 de deux écrits beaucoup plus remarquables, sur le gouvernement et l'unité religieuse. Un passage du premier lui attira beaucoup de désagréments : l'auteur posait comme règle suprême qu'il ne devait y avoir dans un État qu'une seule religion, et que la tolérance n'était aucunement admissible. « *Brûlez, tranchez,* disait-il ; mieux vaut supprimer un membre que laisser périr tout le corps. » Les protestants, surtout Cornhert, l'accusèrent de conseiller la persécution. Ils oubliaient que même dans leur église la liberté de conscience était ouvertement niée ; Théodore de Bèze, en effet, la condamnait sans détour, et Calvin traduisait par des bûchers la doctrine de l'unité contre laquelle il s'était révolté d'abord. Attaqué avec violence, Juste-Lipse s'efforça de pallier son système et répondit que la maxime *Ure, seca,* ne devait pas être prise à la lettre; que c'était une figure empruntée à la médecine, qui, dans les cas urgents, recourt aux remèdes extrêmes : qu'il ne fallait employer la peine de mort contre les hérétiques que rarement et secrètement, et que des châtiments plus doux suffisaient dans les cas ordinaires.

Au surplus, Juste-Lipse était partisan de la monarchie, et faisait de la probité une base de la politique. La science a bien marché depuis.

Né avec une grande vivacité d'esprit, une mémoire prodigieuse, l'amour de l'étude et un impatient désir de célébrité, il avait voyagé dans sa jeunesse et pu acquérir cette sorte de lumières que donnent la comparaison des différents pays et le

commerce de leurs hommes supérieurs, avantage auquel la lecture ni la méditation ne sauraient jamais entièrement suppléer. En visitant l'Italie, il retrouva dans Rome les traces encore vivantes de ce qu'il avait admiré dans les livres. Il parcourut la France et l'Allemagne, et habita la Hollande, où venaient de se résoudre des questions toutes nouvelles et d'une si haute importance. Ces excursions durent faire germer dans sa tête des idées qui autrement y auraient pris difficilement naissance. Mais en séjournant sur la terre classique des beaux-arts, il ne paraît pas avoir cédé à leur séduction. Impérialis assure qu'il ressentait pour la musique une aversion si prononcée, que le son des instruments le plongeait dans une noire mélancolie. Il y a plus : Juste-Lipse dit de lui-même qu'il avait un esprit propre à tout, excepté à la musique; quand il explique sa doctrine politique sur l'éducation convenable à un prince, il n'est pas loin d'en exclure la musique et la poésie, et proscrit sans pitié toutes sortes de romans, l'*Amadis* à leur tête. Le curé du chevalier de la Manche n'était pas si sévère. Qu'aurait dit Juste-Lipse du *Télémaque?*

Quant à son caractère, on est en droit de lui reprocher beaucoup de versatilité. Mais vivant dans un siècle où s'accomplissaient de continuelles révolutions, il a peut-être pris pour modèle l'inconstance des événements, et ne s'est pas mis en peine de rester d'accord avec lui-même, quand tout le monde avait cessé de l'être.

Fréron a tracé, dans l'*Année littéraire,* un portrait spirituel de Juste-Lipse. Il ne faut pas beaucoup de subtilité pour s'apercevoir que, sous le nom du savant de Louvain, c'est à Voltaire qu'il lance des épigrammes. Juste-Lipse et Voltaire! il n'y a guère que la haine qui puisse se permettre de semblables liaisons d'idées.

Les œuvres de Lipse ont été réunies deux fois : dans l'édition de Plantin, laquelle parut l'an 1637, en six volumes in-folio, et dans celle de Wesel, quatre volumes in-8° imprimés en 1675. On y a rassemblé ses lettres, ses ouvrages de critique, d'archéologie, d'histoire, de politique et de philosophie, car, il ne faut pas l'oublier, il s'occupa avec succès de la philosophie grecque et fut un des premiers, parmi les modernes, qui jetèrent du jour sur la secte des stoïciens.

Rubens a placé son portrait dans le fameux tableau des quatre philosophes ; pour mieux le désigner, il a mis à ses pieds Saphir, l'un de ses trois chiens favoris, et derrière lui des tulipes, fleurs encore peu communes, dont Charles de Lange, chanoine de Saint-Lambert de Liége, lui avait inspiré le goût. Les fleurs sont une parure qui sied à tout, à la science comme à la beauté, aux cheveux gris comme à la jeunesse, et j'aime qu'on reconnaisse un érudit à ce gracieux symbole.

Sa devise consistait dans ces deux mots : *Moribus antiquis*. Ce n'était pas seulement un dicton d'antiquaire ; il en avait fait réellement la règle de sa vie privée.

En mourant il légua sa plume à la Vierge de Halle, qui avait inspiré ses dernières pensées et ses dernières pages, à la grande édification de l'infante Isabelle et aux éclats de rire de ses adversaires.

Il habitait à Louvain, dans la rue dite de Paris, une maison modeste, occupée en dernier lieu par un ancien orfèvre du nom de Rousseau, qui se croyait confusément cousin du poëte de ce nom, et de la vie du célèbre lyrique ne savait qu'une chose, c'est qu'ayant placé de l'argent sur la compagnie d'Ostende,

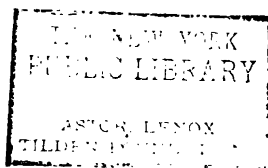
il avait perdu ce capital, qu'à son calcul, à lui, les plus belles odes n'auraient probablement pu compenser.

La maison où Juste-Lipse vit le jour à Ische, subsiste encore: elle appartient à Monsieur le juge de paix Jean-François Poot.

Aucun écrivain n'avait essayé pour Juste-Lipse ce qu'on a exécuté pour Érasme, Grotius et d'autres savants. On devait se contenter de courtes notices biographiques éparses dans Miræus, Nicéron, la *Biographie universelle,* etc., quand l'Académie de Bruxelles se proposa de combler une des sérieuses lacunes de notre histoire littéraire. Cette compagnie qui, disons-le franchement, a fait beaucoup pour les lettres, et qui ferait plus encore si sa vicieuse et incomplète organisation ne se bornait à représenter une partie seulement de l'intelligence nationale, et entravant la classe des sciences et celle des lettres l'une par l'autre, n'asservissait en réalité la seconde à la première, demanda, en 1821, un mémoire sur la vie et les ouvrages de Juste-Lipse. Nous doutons que son appel ait été parfaitement entendu, et la lice, suivant nous, reste toujours ouverte.

LE BARON DE REIFFENBERG.







Le Prince de Ligne.

bien partagé par la naissance et par la fortune; doué d'un nom



LE PRINCE DE LIGNE.

Quand on fouille au hasard les mémoires relatifs à la seconde période du XVIIIe siècle, on voit souvent apparaître la physionomie d'un homme qui, rempli de qualités et de défauts brillants, nous offre peut-être le type le plus complet d'une classe sociale qui allait disparaître. Ce n'est pas un conquérant célèbre, ni un personnage politique de première importance que le prince de Ligne ; c'est tout simplement un gentilhomme bien partagé par la naissance et par la fortune ; doué d'un nom

illustre, d'une figure distinguée et d'un caractère aventureux: passionné pour la gloire et pour le plaisir; toujours animé du désir de plaire; tantôt faisant de petits vers badins pour les dames, tantôt de belles et grandes actions pour son empereur: généreux et magnifique au delà de toute expression; si rempli de grâce et de tact, que ses travers mêmes nous paraissent sous un beau jour; capable de tout, de calcul et d'étourderie, de profondeur et de légèreté, de raison et de folie; également actif et paresseux; dépravé en apparence, sans que son cœur fût le moins du monde corrompu; courtisan sans bassesse, philosophe aimable et mondain; cachant sous des dehors évaporés une haute intelligence; facile, enjoué, agréablement moqueur dans sa conversation et dans ses écrits; aussi brillant dans un salon que sur un champ de bataille; amoureux du faste et de l'ostentation; menant grand train, fesant des dettes et s'en voyant par moments tout criblé, sans cesser d'être incroyablement riche; prodigue à l'excès de son esprit et de son argent comme de sa vie; aujourd'hui la passant dans les plaisirs et la rêvant belle, dorée, luxueuse, pour l'exposer demain à la première balle venue avec une insouciance pleine de coquetterie. Militaire intrépide comme Montmorency, causeur spirituel comme Grammont, écrivain original comme Brantôme, M. de Ligne, Belge de naissance, peut être regardé comme le dernier représentant de la chevalerie française.

Aux plus belles qualités morales, la nature avait joint en lui les avantages physiques les plus séduisants. Elle lui avait donné une physionomie agréable, la taille svelte et bien prise qui sied à un gentilhomme, la stature haute, les épaules dégagées, le

port majestueux d'un commandant d'armée. Il y avait dans son aspect ce je ne sais quoi d'aristocratique qui ne s'acquiert pas; on devinait qu'il avait fallu toute une longue et brillante généalogie d'aïeux pour produire un modèle si accompli de grâce et de dignité.

Fils de Claude Lamoral, XVIIIe prince de Ligne, Charles-Joseph appartient à une illustre maison belge, qui descend directement des anciens comtes souverains d'Alsace et qui partage cette origine avec la famille de Lorraine dont elle porte les armes. Il naquit à Bruxelles le 29 mai 1735. Ses premières années se passèrent à Bel-OEil, sous les ombrages du grand et magnifique parc que Delille a chanté. Ses études furent assez négligées; l'enfant allègre et pétulant préférait au rudiment l'exercice, la liberté, le grand air; il aimait à poursuivre les papillons de fleur en fleur et à dénicher les oiseaux au sommet des arbres. Quelquefois aussi on le surprenait assis sur les genoux de quelque vieux dragon wallon qui lui racontait les exploits du prince Eugène. Charles-Joseph n'écoutait pas sans une certaine joie belliqueuse ces récits qu'animait d'un charme tout particulier le langage énergique et pittoresque du soldat; les mots de redoutes emportées, de batailles gagnées, d'ennemis vaincus faisaient tressaillir le cœur du jeune prince, et dans un âge où l'on se plaît d'ordinaire aux jeux paisibles et aux douces distractions, tout en lui trahissait déjà de vives inclinations militaires. Aussi, dès que le jeune prince eut atteint seize ans, on lui mit un habit d'enseigne et on l'enrôla dans le régiment de son père.

Bientôt la guerre de sept ans s'allume : Charles-Joseph fait

des prodiges de valeur; aux journées de Kolin, de Breslau et de Leuthen, partout on l'aperçoit suivi de ses braves Wallons, sa présence les anime, sa voix les électrise, et plein d'impétuosité, il s'élance à leur tête dans la mêlée, au cri de *Vivat Maria-Theresia!*

Dans la campagne suivante (1758) le courage du jeune de Ligne ne se dément point : il s'empare, à Hochkirchen, d'un poste important, et déjà capitaine, il gagne à la pointe de l'épée ses épaulettes de colonel.

Son nom brille encore parmi ceux des plus braves à la bataille de Maxen. L'impératrice, qui veut l'en récompenser, l'envoie à la cour de France pour annoncer l'heureux succès de cette journée. Il s'y présente, comme il le dit, dans l'âge le plus brillant et dans l'occasion la plus brillante. Chacun s'attendait à voir un officier autrichien, bien raide, bien guindé, bien empesé; on est tout émerveillé de sa mine avenante et de sa tenue martiale. On ne revient pas surtout de ce qu'il s'exprime en français avec autant d'élégance et de facilité; on le complimente, on le fête, il s'amuse avec l'ardeur naturelle à son âge, et, tout préoccupé de ses plaisirs qu'il paraisse, le madré gentilhomme ne laisse pas de remarquer la faiblesse d'un gouvernement dirigé par une femme galante et un abbé bel esprit.

Au bout d'un hiver charmant, qui avait fui comme un rêve au sein des délices de Paris, M. de Ligne s'en revint à Dresde. En arrivant il reprit son rang dans l'armée, et fit partie à cette époque du corps d'armée du général Lascy, qui alla bravement s'emparer de Berlin et de Postdam. Déjà sa réputation d'héroïque vaillance était faite. Les Wallons, fiers d'obéir à un aussi

hardi capitaine, se faisaient tuer sur un mot, sur un geste, sur un signe de lui. On ne saurait se faire une idée de leur enthousiasme : il était porté à un tel point qu'un jour Marie-Thérèse, annonçant au prince sa nomination à un nouveau grade, lui dit : « M. de Ligne, en prodiguant votre vie, vous m'avez fait tuer une brigade la campagne dernière; n'allez pas m'en faire tuer deux dans celle-ci; conservez-vous pour l'État et pour moi. »

Joseph II partagea l'intérêt affectueux que l'impératrice, sa mère, portait au jeune militaire belge. Lors de son couronnement, il éleva M. de Ligne au rang de général-major; et, en 1770, il se fit accompagner par lui à l'entrevue fameuse qu'il eut avec le roi de Prusse au camp de Neustadt en Moravie. Admis dans l'intimité des deux souverains, M. de Ligne put recueillir cette foule d'observations ingénieuses et piquantes, qu'il rassembla plus tard dans des lettres adressées au roi de Pologne. Le grand Frédéric semble revivre dans ces pages saisissantes de vérité; on le voit marcher, causer, s'agiter; mélange de génie et de petitesse, le grand guerrier apparaît là toujours à côté du petit philosophe, le vainqueur de Liegnitz et de Torgau à côté de l'ami des d'Argens et des Lamettrie. Le monarque autrichien était jaloux de la renommée de son rival et brûlait de se mesurer avec lui. L'occasion impatiemment attendue se présenta en 1778 : l'électeur de Bavière étant mort, l'Autriche prétendit avoir des droits à sa succession, la guerre survint; elle fut courte, et si peu fertile en événements qu'elle n'était, au dire de Frédéric lui-même, qu'une *guerre de plume*. Quoi qu'il en soit, M. de Ligne sut encore y profiter des moindres circonstances pour déployer

une valeur toute chevaleresque, et ajouter de nouveaux fleurons à sa couronne militaire. Grâce à la médiation de Louis XVI et de Catherine II, la paix ne tarda point à se conclure. Elle permit enfin à notre jeune héros de se livrer tout entier au penchant qui l'entraînait avec tant de fougue vers le plaisir.

Accueilli à Paris avec une sorte d'enthousiasme, M. de Ligne nous apparaît sous un nouveau jour, qui le montre brillant de toutes les grâces de l'esprit et du corps. Grands seigneurs, philosophes, femmes aimables, c'est à qui le recherchera avec avidité; Marie-Antoinette elle-même en est toute charmée. Dans les salons on fait cercle autour de lui, on se presse, on l'écoute, chacun semble recueillir la parole sur ses lèvres. Pour un homme dont l'esprit prime-sautier aimait surtout à se dégager en vives et brillantes saillies, causer était plus qu'un plaisir, c'était un besoin impérieux. La conversation devenait le véritable domaine de M. de Ligne : c'était là qu'il pouvait déployer à son aise les richesses de son imagination, cet atticisme de langage, et cette franchise de manières qui chez lui se montraient unis à la plus exquise politesse; c'était là qu'il semait en riant une foule d'idées fines, piquantes, toujours originales, mais perdues pour nous comme ces fleurs qui tombent de la branche emportées par le vent. On le vit un soir engager une lutte d'esprit avec Madame Du Deffant; et cette lutte fut si vive, si animée, que l'aube surprit inopinément autour d'eux le cercle étonné. Chez certains esprits heureusement doués, la profondeur se cache sous l'agrément. Dans les réunions plus sérieuses de Madame Geoffrin, les personnes qui ne voyaient dans le prince qu'un diseur de jolis riens, s'étonnaient de l'élévation de son jugement

et de l'étendue de ses connaissances. Grâce à un mélange de sérieux et de gaieté, de profondeur et d'enjouement, son esprit brillait par un contraste perpétuel. On voyait M. de Ligne passer d'un sujet de conversation à un autre avec une extrême facilité, relevant les petites choses par l'art avec lequel il les disait, et mettant les grandes en commun par la merveilleuse facilité de sa parole. On a cité de lui une foule de bons mots qui lui ont échappé, et comme on ne prête qu'aux riches, on lui en a attribué une foule d'autres qu'il avouait ingénument n'avoir jamais dit.

Au milieu des brillantes causeries, des divertissements et des fêtes de la capitale, l'hiver se passe insensiblement. Dès que le printemps a ramené les beaux jours, le prince, voyageur par goût, s'élance dans une chaise de poste, et disparaît comme une ombre. Adieu Paris! adieu Versailles! M. de Ligne va, vient, s'arrête; il parcourt l'Europe comme l'abeille un champ de fleurs. L'Italie lui montre ses trésors artistiques, la Suisse ses merveilles pittoresques, l'Allemagne ses châteaux féodaux, ses églises sombres et massives. Frédéric le Grand l'attire à Postdam, le prince Henri à Rheinsberg. Quelqu'un lui parle avec enthousiasme de l'Angleterre et de sa constitution; il s'embarque pour Londres, d'où il revient en Belgique, sa chère patrie, et se met à cultiver les plates-bandes de son grand parc de Bel-OEil. Tout à coup il se rappelle que son fils aîné a 200,000 roubles à réclamer de la cour de Russie, du chef de son mariage avec la princesse Massalska; incontinent il part, il traverse toute l'Allemagne; la Pologne l'arrête en passant; on veut l'y nommer roi, il refuse, mais il accepte l'indigénat héréditaire de Prince polonais que la

Diète lui offre, et dont sa descendance est encore en possession.

Catherine II traite avec une distinction toute particulière le sémillant et spirituel courtisan, qui oublie en arrivant le but de son voyage, car *il lui paraît peu délicat de profiter de la grâce avec laquelle on le reçoit pour obtenir des grâces;* et qui s'en revient bientôt..... chamarré de croix et de rubans.

Six ans après (1780), la czarine veut visiter la Tauride. Elle revoit le prince que Joseph II venait de faire général d'artillerie; elle l'accueille avec joie, lui rappelle mille choses dont il se souvient à peine, le tutoie et veut être tutoyée, et *cette majesté tutoyante et tutoyée a toujours l'air de l'autocratrice de toutes les Russies et presque de toutes les parties du monde.* Pendant le voyage à Kherson de *Catherine le Grand* avec Joseph II, un gentilhomme charme tout le monde par son esprit et sa grâce; il semble communiquer à chacun sa verve, sa chaleur, sa gaieté naturelle : il est tout entrain. Ce brillant parangon de galanterie, c'est le prince de Ligne. Quelquefois seulement, il fuit la cour et ses plaisirs et s'aventure, au risque de sa vie, dans de vastes solitudes, où la rêverie vient s'emparer de son âme. Ce fut sans doute pendant ces longues heures d'isolement, qu'assis à l'ombre des noyers et des cerisiers en fleur, écoutant murmurer l'écume des flots qui se brisaient à ses pieds, M. de Ligne écrivit à Madame la marquise de Coigny ses lettres délicieuses, trop peu connues et cependant si dignes de l'être. Quelles pages charmantes! quel parfum de fraîcheur et de poésie! Dans le calme du paysage qui l'entoure, Charles-Joseph éprouve une vague mélancolie : échappé au tumulte des



Séjour en Tauride.


PUBL
TILDEN

grandeurs, il sent en lui un nouvel être; il juge le monde et se juge; il jette un coup d'œil sur son passé, et là, cet homme si gai, si insouciant, cet homme qui n'appréhendait rien tant que le reproche de sensiblerie, laisse tomber de sa plume ces lignes mélancoliques :

« Aimer! Quel mot ai-je prononcé? Je fonds en larmes sans savoir pourquoi; mais que ces larmes sont douces! c'est un attendrissement général; c'est un épanchement de sensibilité, sans en pouvoir fixer l'objet. Dans ce moment où tant d'idées se croisent à la fois, je pleure sans être malheureux; mais, hélas! me dis-je, en m'adressant à quelques personnes auxquelles je pense souvent : peut-être suis-je triste, peut-être l'êtes-vous aussi d'être séparées de moi par des mers, des déserts, des remords, des parents, des importuns et des préjugés? Peut-être suis-je triste pour vous, qui m'avez aimé sans me le dire, et que j'ai quittées faute de le deviner? Peut-être le suis-je pour vous, esclaves superstitieuses de tant de devoirs? L'amour des vers et des champs, nos lectures, nos promenades, mille rapports secrets nous avaient réunis sans nous en douter. »

Ainsi, de loin en loin, M. de Ligne aime à se délasser par d'innocentes rêveries des fatigues de la représentation et des plaisirs de la cour. On eût dit en tout point l'opposé de Joseph II. Celui-ci, plein d'ambition, roulait toujours dans sa tête mille projets chimériques; il lui semblait même en voir déjà l'accomplissement, lorsqu'un événement inattendu vint détruire toutes ses espérances. Aigris par des mesures arbitraires, les Belges s'étaient révoltés, et les troupes impériales avaient dû se retirer devant une poignée de rebelles. Cette nouvelle précipita le départ de l'empereur qui alla cacher dans ses palais de Vienne les vives agitations de son âme.

M. de Ligne resta seul alors dans ces contrées : chargé d'instructions diplomatico-militaires, il suivit le prince Potemkin, pendant que celui-ci, à la tête des troupes russes, assiégeait Oczakow.

Cependant l'Autriche s'était engagée à seconder la czarine dans son entreprise contre les Ottomans ; l'empereur voulut lui-même commander la première campagne ; elle échoua complétement : ses troupes furent battues, et les ennemis se répandirent jusque dans le sein des provinces autrichiennes. Dans cette extrémité, Joseph II appelle le feld-maréchal Laudon : celui-ci s'adjoint le prince de Ligne ; la présence de deux braves serviteurs de Marie-Thérèse rend tout à coup la confiance aux soldats : on reprend l'offensive avec énergie ; les Turcs sont repoussés, et l'armée autrichienne vient mettre le siége devant Belgrade ; Laudon dirige l'attaque sur la rive droite de la Save, M. de Ligne sur la rive gauche, la ville est emportée.

Entretemps, les Belges adressaient coup sur coup des propositions à leur célèbre compatriote ; Van der Noot lui-même l'engageait à venir se mettre à leur tête. D'autres peut-être y eussent réfléchi ; M. de Ligne leur répondait tout simplement qu'*il les remerciait de leurs provinces, mais qu'il ne se révoltait jamais pendant l'hiver*. D'abord, sa fidélité ne fut point récompensée comme elle méritait de l'être. Un voyage que l'un de ses aides de camp fit mal à propos dans les Pays-Bas, au plus vif de la rébellion, excita les soupçons de Joseph II. Il donna au prince l'ordre de choisir Belgrade, Emesk ou Péterväradin pour quartier d'hiver : c'était une sorte d'exil. M. de Ligne le sentit bien ; mais plus sensible aux grâces qu'aux disgrâces, et rassuré d'ailleurs par la pureté de ses intentions, il demeura calme, attendit

que le temps vînt tout éclaircir, et donna ainsi comme militaire le plus noble exemple de soumission et de constance.

L'empereur ne tarda pas à reconnaître ses torts envers le prince et désirant les réparer, il lui envoya quelque temps après la croix de commandeur de l'ordre de Marie-Thérèse [1].

On sait que peu de jours avant sa mort (1789), Joseph II, revêtu d'un brillant uniforme et de ses ordres, voulut prendre un dernier congé de tous ses généraux et de ses plus braves officiers. Il les fit tous venir et leur parla à chacun en termes affectueux. Quand ce fut au tour de M. de Ligne, il lui tendit la main : « Prince, lui dit-il, votre pays m'a tué; Gand pris a été mon agonie; Bruxelles abandonné, ma mort. Quelle avanie pour moi! » Puis il ajouta : « Laudon m'a fait un grand éloge de vous; je vous remercie de votre fidélité. Allez aux Pays-Bas, faites-les revenir à leur souverain, et si vous ne le pouvez, restez-y; ne me sacrifiez pas vos intérêts; vous avez des enfants... » M. de Ligne portait jusqu'à l'exaltation le sentiment de l'honneur; il ne put jamais se résoudre à suivre de semblables conseils. La perte de l'empereur le navra; son affliction éclata noble et vraie, et peut-être fut-elle la seule cause qui lui aliéna les bonnes grâces de Léopold II.

Les troubles qui ne cessaient d'agiter la France et la Belgique, ces deux pays bien-aimés, ajoutaient chaque jour aux peines du noble prince. Rien cependant n'avait pu troubler profondément l'admirable stoïcisme de son âme, ni la privation d'une fortune seigneuriale, ni l'abandon où le laissait languir un pouvoir oublieux de longs services, ni les souffrances d'un âge

[1] Le prince de Ligne avait été créé en 1787 chevalier de l'ordre de la Toison d'or.

déjà avancé, ni la perte de ses amis dont le temps éclaircissait peu à peu la troupe fidèle et chérie. Le sort aime à se mesurer avec des êtres vraiment supérieurs, et quand une fois il a choisi l'un d'eux pour victime, il se lasse difficilement de le frapper. Un jour, pourtant, dans cette lutte courageuse avec l'adversité, le brave gentilhomme succomba : la tête penchée sur sa poitrine, il versa des larmes amères. Son fils Charles, celui dont les belles actions l'avaient réjoui tant de fois et qu'il avait toujours aimé jusqu'à l'idolâtrie, était mort frappé par une balle ennemie dans les plaines de la Champagne. Le cœur brisé, le vieillard s'isola dans l'ermitage poétique qu'il s'était fait bâtir sur une haute montagne, dans les environs de Vienne. Là, pour chasser la tristesse et l'ennui, on le voyait occupé tantôt à cultiver ses jardins, tantôt à rassembler et à composer de curieux mémoires sur tous ceux qu'il avait vus, entendus, aimés pendant sa vie.

Je me le figure, enfermé seul dans son cabinet, non pas semblable à Buffon travaillant majestueusement en habit de cour, ni comme Diderot, qui dans ses moments de verve fougueuse lançait sa perruque par-dessus les toits; mais je le surprends dans son négligé de grand seigneur, écrivant au saut du lit, à cette heure où, suivant lui, on peut le mieux juger un homme. Point de livres, point de poudreux dictionnaires entassés sur sa table; un cahier, une plume, de l'encre, voilà tout. Pendant qu'il écrit, sa main court ou plutôt vole sur le papier; il semble que les idées jaillissent incessamment de son cerveau fécond; elles descendent vives, joyeuses, originales; elles arrivent tout habillées, mais à la hâte et sans que l'écrivain prenne

souci de les parer, ni de les discipliner, ce qui leur donne un air de décousu qui, loin de nuire, semble chez elles une grâce de plus. Son style se ressent de ce désordre d'imagination; comme celui de Saint-Simon, il se fait remarquer par un certain tour capricieux, une allure dégingandée, une désinvolture qui sent son gentilhomme d'une lieue. Rarement M. de Ligne perd haleine dans les sinuosités de la période; il ne va que par bonds et par sauts, s'égare, revient, retourne sur lui-même; l'oiseau, qui vole de branche en branche ou décrit mille courbes dans les airs, n'est pas plus espiègle et plus capricieux que lui. Son cachet consiste principalement en de petites phrases, sveltes, agiles, court-vêtues, comme elles abondent dans la conversation. Ses expressions ne sont ni choisies, ni laborieusement enchâssées; on sent qu'il prend les premières venues, et pourtant elles sont presque toujours simples et naturelles; à leur trait, à leur précision, on les croirait souvent frappées au coin de Madame de Sévigné.

Mais si le prince de Ligne est un écrivain remarquable, on se tromperait gravement en le rangeant parmi les auteurs classiques. Il écrit pour cela trop à sa guise, oubliant maintes fois l'Académie et la Grammaire. Aussi ne vous amusez point à l'éplucher pédantesquement, mais abandonnez-vous à lui tout entier, comme la branche au courant d'une eau folâtre, et bientôt vous vous sentirez ému, saisi, entraîné par cette parole vive et charmante, par ces tours hardis, par cette causerie écrite, toute pétillante d'esprit et d'animation.

Les œuvres littéraires du prince de Ligne se composent de : *Coup d'œil sur Bel-OEil et sur une grande partie des jardins*

de l'Europe, 2 vol. — *Discours et lettres,* 1 vol. — *Lettres à Eulalie sur les théâtres,* 1 vol. — *Mes écarts, ou Ma tête en liberté,* 2 vol. — *Poésies et pièces de théâtre,* 1 vol. — *Supplément à mes écarts et portraits.* — *Mémoire sur Bonneval,* 1 vol. — *Sur la correspondance littéraire adressée au grand duc de Russie par M. La Harpe,* 1 vol. — *Préjugés militaires,* 1 vol. — *Fantaisies militaires,* 1 vol. — *Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade en Hongrie et sur le Rhin,* 1 vol. — *Vie du prince Eugène racontée par lui-même,* 1 vol. — *Mémoire sur la guerre des Turcs, de* 1736 *à* 1739; *Mémoire sur le roi de Prusse Frédéric II,* 1 vol. — *Mon journal de la guerre de sept ans et campagnes de* 1757 *et* 1758, 1 vol.— *Campagnes de* 1759 *et* 1760, 1 vol. — *Campagnes de* 1760, 1761 *et* 1762, 1 vol.— *Mémoires sur les grands généraux de la guerre de* 30 *ans,* 1 vol. — *Relation de ma campagne de* 1788 *et* 1789, 1 vol.

En 1809, Madame de Staël fit paraître un extrait de cette volumineuse collection, sous le titre de *Lettres et pensées du prince de Ligne,* travail précieux et remarquable, que MM. de Propiac et Maltebrun essayèrent ensuite de compléter. Néanmoins le vieux gentilhomme, mécontent de ces recueils, avait résolu de publier lui-même un choix de ses meilleures productions. Le temps lui manqua pour réaliser ce projet, et ses ouvrages, dont il n'existe point de belle édition, se trouvent très-difficilement, même dans nos bibliothèques publiques. C'est là une absence déplorable; nous nous empressons de la signaler au prince qui, par de brillantes qualités d'esprit et de cœur, se montre aujourd'hui le digne descendant de son illustre aïeul.

Absorbé par ses études littéraires et par sa passion pour les

fleurs, notre héros s'était voué à une solitude presque complète: mais le monde n'oublie pas si tôt ceux qui pendant longtemps l'ont charmé. Chaque jour les étrangers de distinction affluaient dans la retraite que M. de Ligne s'était choisie; chacun s'empressait de rendre visite à cet aimable vieillard; on aimait à retrouver en lui cette grâce coutumière, cette gaieté imperturbable, cet esprit scintillant, cette courtoisie de manières, en un mot cette *eutrapélie* qui répandait tant de séductions autour de sa personne. Quelquefois on s'étonnait de ne pas voir un homme aussi remarquable prendre une part plus active aux affaires de l'État. « Je suis mort avec Joseph II, » répondait-il avec résignation. Cependant on le consulta plusieurs fois encore pour des opérations militaires; et, comme pour le dédommager de l'oubli où on l'avait laissé pendant quelques années, le nouvel empereur, François Ier, le nomma, en 1807, capitaine des trabans de sa garde, et le fit feld-maréchal l'année suivante.

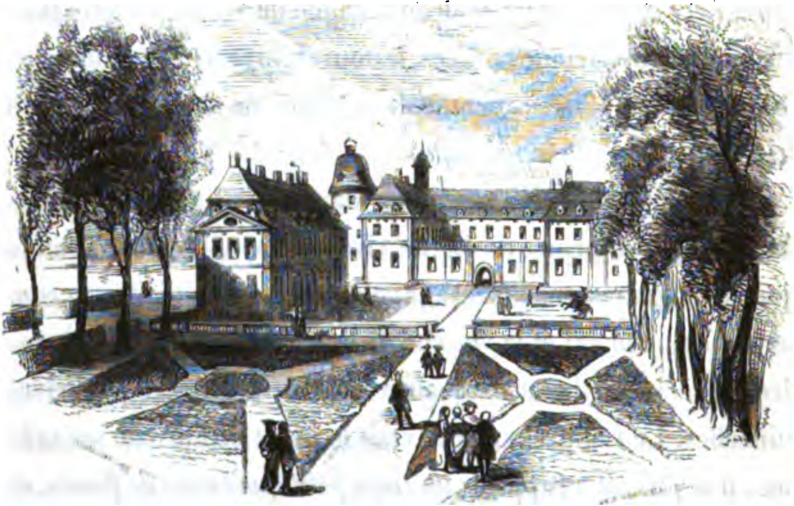
Lorsque Vienne vit s'assembler dans son sein les souverains de l'Europe, le prince de Ligne vivait encore. Il comptait alors quatre-vingts ans; mais à cet âge voisin de la caducité, il avait conservé l'enjouement et la vivacité de la jeunesse. Loin de s'éteindre, sa verve hardie et moqueuse semblait lancer ses plus vives étincelles. Le Congrès surtout était le point de mire de ses saillies : il se plaisait à l'appeler *un tissu politique brodé de fleurs,* et s'égayait fort spirituellement aux dépens de cette *cohue de rois,* qui prenaient leurs ébats sans souci de leurs peuples. Tout le monde enfin se rappelle cette phrase charmante et triste à la fois, échappée au spirituel vieillard : « Le Congrès danse, il ne marche pas; quand il aura épuisé tous les genres de spec-

tacles, je lui donnerai celui de l'enterrement d'un feld-maréchal. »

Ses pressentiments ne le trompaient pas.

Quelque temps après, c'était le 13 décembre 1814, une funeste nouvelle circula dans Vienne, et se répandit partout avec la rapidité de l'éclair; le Congrès suspendit ses travaux et ses plaisirs, l'empereur et sa cour furent émus, l'armée en deuil pleura : le vieux prince de Ligne était mort.

CHARLES HEN.

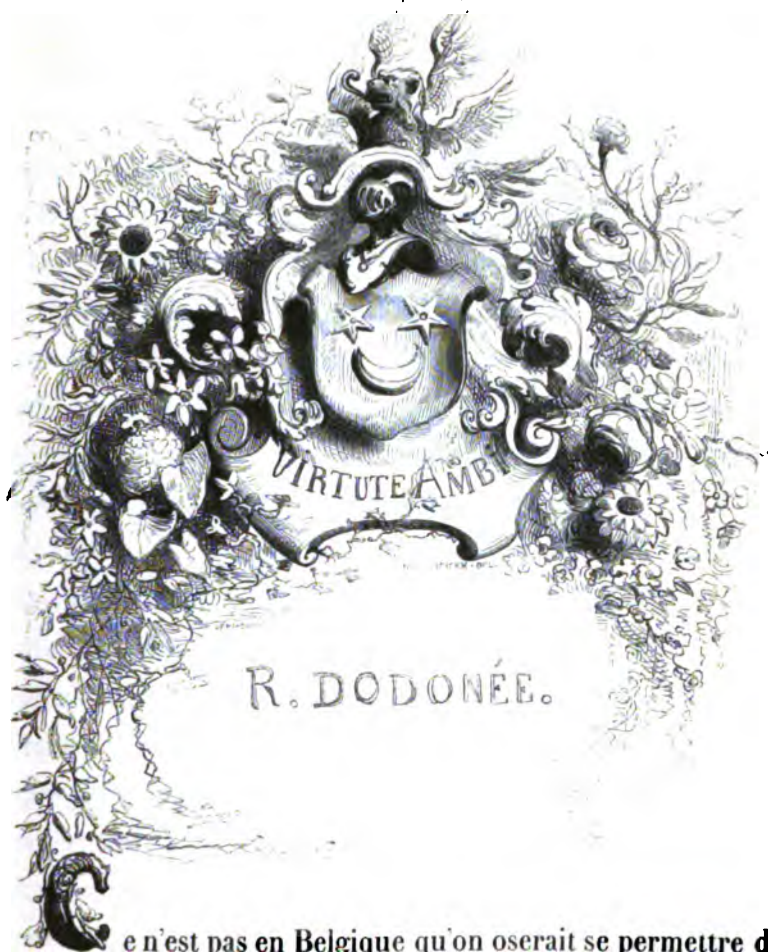


Bel-Œil.



Dodonée.

cite avec admiration.



Ce n'est pas en Belgique qu'on oserait se permettre de contester l'utilité de la science des fleurs, elle qui compte, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours, des noms aussi respectables que ceux des Jean de Saint-Amand, des Spiegel, des Fuchs, des De L'Escluse, des De L'Obel, des Dodoëns, des De Laet, des De Boodt, des Tradescant, etc. Au nombre de ces hommes, qui tous ont laissé des écrits utiles, des pages de savoir et d'érudition, il en est que l'Europe cite avec admiration.

La nationalité belge, si ancienne de date et tant de fois effacée des cartes politiques, était, il y a un siècle, confondue dans la domination autrichienne, quand le plus grand naturaliste du monde, Linnée, nous en donnait une bien distincte dans le paisible empire des sciences, en plaçant plusieurs de nos compatriotes parmi ceux qui, en botanique, méritent de passer pour de véritables inventeurs. Et en effet, si dans la peinture nous avons notre école spéciale, placée si haut dans les arts, nous en avons aussi, dans la douce et féconde étude de la nature, une autre non moins renommée dans les sciences.

Un peuple ne s'adonne pas aux travaux d'une science quelconque, pendant six siècles au moins, sans qu'elle soit utile par elle-même, sympathique avec les mœurs, propre au sol de la patrie. Les fleurs ont toujours captivé et l'attention studieuse et l'amour de nos aïeux. Nés cultivateurs, à l'aspect des fleurs de nos champs, nous nous sommes laissés aller à aimer toutes les fleurs de la terre; et c'est de notre pays que sont partis les premiers livres qui ont fait connaître aux peuples étonnés les merveilles végétales du nouveau monde. Au seizième siècle surtout, l'horticulture séduisante de charmes, la botanique attrayante d'instruction, comptaient en Belgique d'infatigables adeptes, de sérieux et profonds savants. On a eu tort de placer à leur tête Rembert Dodoëns; car il n'est ni le premier en date, ni le premier en mérite, tout amour-propre de petite ville à part. Nous ne risquons rien d'ailleurs à donner ses vraies proportions à cet homme justement célèbre; car celles qui lui restent sont encore et belles et grandes. Puis, si nous retranchons un peu de la hauteur de la colonne sur

laquelle on l'a placé, ce n'est pas pour reporter nos éloges sur une gloire étrangère, c'est pour rendre justice à d'autres Belges. Il faut être juste avant tout, Flamand, Brabançon, Liégeois après. Or, De L'Escluse doit être considéré comme le premier botaniste de son temps, De L'Obel et Dodoëns sont les seconds : cela est incontestable pour quiconque sait lire et apprécier les écrits de la vraie science. Dodoëns était plus populaire que ses deux émules ; ses traités de botanique ont été, pendant un siècle et demi, ceux qu'on étudiait le plus. On l'a nommé le père de la botanique belge ; c'est un excès d'éloge maladroit, car le père de la botanique belge est Jean de Saint Amand, et pour les beaux jours du siècle de Charles V, Rémacle Fuchs, le dernier médecin-chanoine de la cathédrale de Liége. Ces restrictions, il nous était nécessaire de les poser, avant d'apprécier Dodoëns sans nuire aux autres illustrations de notre pays.

Rembert Dodoëns vit le jour à Malines, le 29 juin 1517 ; sa famille était frisonne et s'appelait Van Joenckema ; son père, connu sous le nom de Denis Dodoën, s'adonna au commerce. Rembert abrégea, selon la coutume du temps, son nom de *Dodoën's zoon* (fils de Dodoën), en celui de Dodoëns, et quand il publia ses livres il le latinisa et en fit Dodonœus, d'où les Français ont tiré celui de Dodonée, sous lequel il est généralement connu. Il est probable qu'il suivit les cours du collége de sa ville natale, et il passa de bonne heure à l'université de Louvain où, à l'âge de dix-huit ans, il obtint le grade de licencié en médecine.

Très-jeune encore, il affectionnait de préférence l'étude

des plantes, alors fortement recommandée aux médecins, l'astronomie, la géographie, la physiologie, et en général les sciences philosophiques. Le latin, le grec et le flamand lui étaient familiers. Les biographes le font voyager ensuite en Allemagne, en France et en Italie; mais un de ses amis intimes, De L'Escluse, qui traduisit en français son grand ouvrage sur les plantes, affirme qu'avant 1574, époque à laquelle il fut nommé médecin de l'empereur Maximilien II, Dodoëns ne sortit pas de son pays. Ce qu'il importe de remarquer à cet égard, c'est que jamais le célèbre botaniste de Malines ne dit, comme ses contemporains De L'Escluse et De L'Obel, où il a vu les plantes étrangères qu'il décrit : il ne cite, en parlant de quelques-unes, que des localités de Belgique, et surtout les environs de Malines et de Bruxelles. Ses descriptions ont par cela seul moins d'intérêt que celles de ses compatriotes qui, pour enrichir la botanique, avaient recueilli les productions naturelles dans une grande partie de l'Europe. Dodoëns, fixé à Malines, y pratiquait son art, et devint ce qu'on appelait dans ce temps médecin de la ville, fonction correspondante à celle de nos médecins des pauvres. A cette époque où la lèpre, la peste et de nombreuses maladies contagieuses venaient de temps à autre étendre leur fléau sur nos contrées, cette charge n'était pas sans danger. Les lépreux et les pestiférés étaient séquestrés. Le malade, avant de se rendre à l'hôpital, recevait la visite d'un prêtre qui l'exhortait à la mort, et allait à l'église entendre la messe, à genoux ou assis derrière un cercueil. La messe finie, le prêtre chantait le *libera,* et conduisait le malade au lieu de la séquestration, où, lui

jetant de la terre sur les pieds, il lui disait : Quoique vous soyez mort pour le monde, vous vivrez néanmoins pour Dieu! — Puis, le patient était recommandé aux soins des assistants; toute communication avec ses concitoyens lui était défendue, et s'il échappait d'abord aux effets moraux et physiques d'une cérémonie de ce genre, et ensuite au mal lui-même, le prêtre le recevait de nouveau à l'église et le purifiait. Dodoëns ne fit jamais voir combien cet usage devait nuire à la guérison; il n'eut d'autre démêlé avec l'échevinage que sa discussion relative au droit de ne pas assister aux processions, ou de forcer son collègue, également médecin, à les suivre comme lui. En 1557, le magistrat de Louvain désira nommer Dodoëns, dont la réputation de savant était déjà bien établie à cette époque, professeur à l'université; mais cette nomination, qui eût été un titre de gloire pour la Belgique, une misérable question d'argent la fit échouer. Le savant médecin demandait 300 florins d'or, l'édilité n'en voulait donner que 250; elle ne nomma pas Dodoëns, et comme si nul n'avait osé remplir une chaire qui revenait de droit au médecin de Malines, de par le droit du savoir, la place resta vacante. Plus tard, Leyde enleva à la Belgique cet homme célèbre, et la régence de Louvain a justement encouru le blâme de toute la nation.

Dodoëns continua donc de résider à Malines jusqu'en 1574. Joachim Hopper, son cousin, était maître des requêtes et conseiller de Philippe II. Le roi d'Espagne tenait à avoir un médecin, un chirurgien et un confesseur belges, lui si Espagnol par son caractère et par ses goûts, par son naturel et par son éducation. Le duc d'Albe devait les engager; mais

cette mission d'humanité et de religion convenait peu à cet homme de sang et de vengeance. Viglius s'en chargea et s'en ouvrit à Hopper. Le médecin de Philippe II devait recevoir trente sous par jour ; le confesseur, douze. Dodoëns fut désigné, mais le moment était mal choisi : le botaniste de Malines venait de perdre sa femme, et pour comble de malheur, le 2 octobre 1572, les Espagnols, au nom de Philippe II, qui l'appelait à lui, pillèrent sa maison et dévastèrent sa ville natale. A 57 ans, il dut fuire sa patrie, suivi de ses cinq enfants. Ruiné, il pensa un instant n'avoir d'autre ressource que de servir le prince qui rendait la Belgique si malheureuse ; mais un mois de réflexion le ramena au milieu des siens. Philippe II tenait fortement à Dodoëns, car il écrivit lui-même une lettre à Viglius, pour se l'attacher. Le duc d'Albe, tout en ayant l'air de remplir les intentions de son maître, s'y opposait en réalité : la cour d'Espagne pouvait fort bien, selon lui, se contenter de médecins et de confesseurs espagnols ; comme si la confiance se commandait. Cependant, en 1574, Nicolas Biesius de Gand, premier médecin de Maximilien II, empereur d'Allemagne, vint à mourir. Alors, à Vienne comme à Madrid, à Padoue, à Florence, à Rome, comme dans toute l'Europe enfin, les médecins belges jouissaient d'une haute et solide réputation. Maximilien II était un empereur botaniste. Il avait fait nommer, en 1573, Charles De L'Escluse directeur du jardin impérial. De L'Escluse était l'ami intime de Dodoëns ; il l'appelle souvent son frère ; il dit lui-même que c'est d'après ses conseils que l'empereur jeta les yeux sur le médecin de Malines.

Dodoëns accepta; son traitement était considérable : il avait reçu deux cents ducats pour son voyage. Les deux botanistes belges se communiquaient continuellement leurs observations, pendant leur séjour à Vienne, où Maximilien mourut le 12 octobre 1576. Dodoëns continua ses fonctions de médecin et de conseiller aulique auprès de Rodolphe II; mais l'empereur avait un second médecin, Krato Von Krafftheim, homme dur, méchant, avare, en un mot, fâcheux. Le botaniste de Malines se brouilla avec lui, et fut forcé de quitter la cour de Vienne. Il résolut de revenir dans sa patrie, où ses biens allaient être confisqués comme propriétés abandonnées. Malines fut de nouveau pillée, en 1580, pendant que Dodoëns, arrêté à Cologne par ces troubles, y publiait son *Traité sur la vigne et le vin*. En 1582, il arriva enfin à Malines; mais prévoyant qu'il jouirait de plus de tranquillité à Anvers, il s'établit dans cette dernière ville.

Au milieu de ces déplacements, de ces pillages, de ces horreurs de la guerre, le botaniste, calme et résigné, s'occupait uniquement de science et de médecine, et en moins de deux ans, passés dans des anxiétés mortelles, il publia sept de ses plus beaux traités : trois sur l'art de guérir, un sur la zoologie, et trois sur la botanique. Ce fait prouverait à lui seul que Dodoëns n'était pas un homme de parti, comme on s'est plu, contrairement à l'histoire, à nous le représenter. En 1582, les curateurs de l'université de Leyde le nommèrent professeur de cette célèbre institution; c'était une fonction lucrative. Son ami De l'Escluse y donnait le cours de botanique; Dodoëns, celui de thérapeutique et de pathologie : preuve que de leur temps

aussi, le premier de ces hommes remarquables avait une réputation plus grande en botanique que le second. Le 10 mars 1585, celui-ci mourut.

On a déduit récemment dans notre pays de ce que Dodoëns avait son tombeau à l'église de Saint-Pierre à Leyde, au milieu des protestants, qu'il aurait apostasié; mais il est connu à Leyde que les restes du célèbre Malinois ont été inhumés dans l'église catholique de Notre-Dame, démolie en 1825. L'argument tombe donc de lui-même. Quoique Dodoëns n'ait pas vu créer le jardin botanique de Leyde, commencé seulement en 1587, les Hollandais n'en ont pas moins placé son buste dans ce lieu célèbre, où Boerhaave, Van Royen et Linnée ont fait depuis de si belles découvertes. Les jardins de Malines et de Gand ont aussi inauguré son buste; des sociétés royales d'horticulture frappent des médailles en son honneur ou placent son portrait sur leurs diplômes; la science consacre son nom par un genre de plantes ou le titre d'un livre; on lui élève un mausolée; sa ville natale lui doit une statue, et l'Europe entière l'honore comme un savant utile.

Les uns ont fait de Dodoëns un catholique passionné, c'est-à-dire un Belge espagnol; les autres, un libéral, et même comme on l'a appelé dernièrement, un libertin; c'est-à-dire un partisan du Taciturne, un partisan de la réforme, voire même un apostat. Il n'était ni l'un ni l'autre. Ses ouvrages à la main, on le voit dédaigner toutes les passions de la politique, qui ne l'occupent même pas, qui ne valent pas la peine de l'occuper; il dévoue son temps, son labeur, ses forces, son génie, à la science, à la science qui se place bien au-dessus des querelles de la multi-

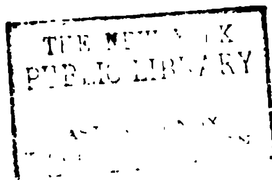
tude; à la science, qui est le culte de la vérité, et par conséquent un sacerdoce placé hors des atteintes de l'homme.

Dodoëns fut un de ces philosophes qui débarrassèrent la science du joug de la scolastique; il ramenait la connaissance des choses aux choses elles-mêmes, et non aux anciens. Dans la botanique, à laquelle il fournit une *Histoire des fruits,* des *Commentaires sur les espèces,* un *Herbier,* devenu fameux, traduit en anglais et en français, et réimprimé ou traduit dix fois, quoique en un gros volume in-folio, des *Histoires des légumes, des fleurs, des herbes médicinales, de la vigne,* Dodoëns eut le mérite de réduire en codex les connaissances générales de son temps, de faire connaître les productions de son pays, de décrire, le premier, bon nombre d'espèces nouvelles, et de conserver entre toutes ces choses un ordre assez naturel, de sorte qu'il eut l'intuition de l'art et la sagacité de l'esprit. Son érudition était étendue, son style clair, précis et correct. Ces avantages lui ont valu, avec moins de science, de devenir plus populaire que ses émules. En cosmographie, en astronomie et en géographie, sciences qui lui doivent un traité dont il a paru deux éditions, il suivit le système de Ptolémée, et n'inventa rien. La zoologie lui est redevable d'un écrit sur *l'Élan,* considéré plutôt sous le point de vue historique que sous celui de la science des animaux. En médecine, Dodoëns fit des ouvrages remarquables : un nouveau système de physiologie, un exposé des doctrines de l'époque, et des observations de la plus grande finesse sur les maladies, et ce qui vaut mieux que tout cela, il devint un des créateurs de l'anatomie pathologique, cette science qui découvre, explique, pallie ou guérit

le mal, par l'étude de la mort, et qui est à la médecine ce que l'imprimerie est aux lettres : le véhicule de la vérité. On s'est peut-être mépris sur la vraie gloire de Dodoëns : il était plus profond médecin que savant botaniste. Vésale était son maître en anatomie; De L'Escluse, en botanique; nul ne l'a été dans la médecine rationnelle, philosophique, vraie. La France, l'Italie, nous disputent la découverte de l'anatomie pathologique; Dodoëns en revendique l'honneur pour notre pays; la date et la valeur de ses opinions, irrécusables preuves, sont là pour attester que nos droits sont imprescriptibles, et la justice nous les conservera.

CHARLES MORREN.





PUBLIC LIBRARY

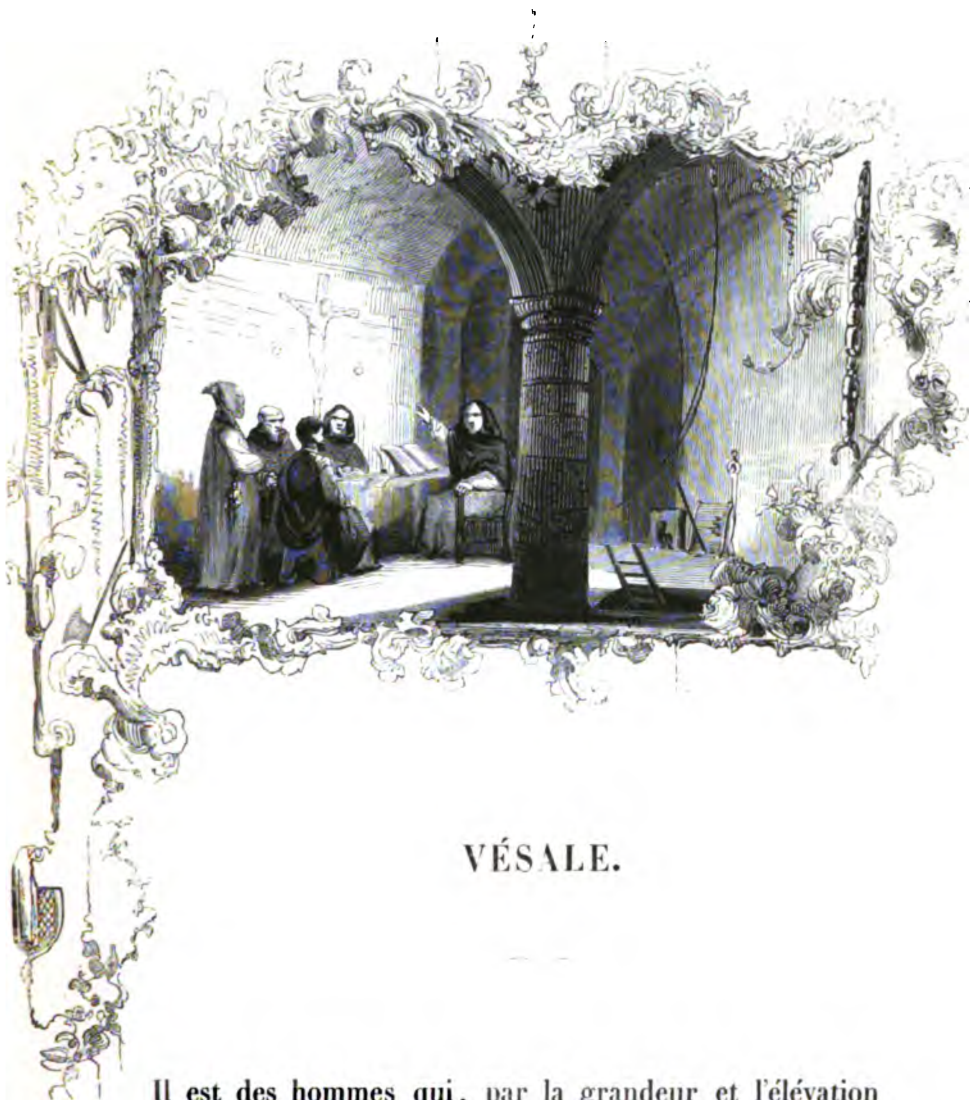


Vésale

…ndeur et l'élévation
…une époque déterminée
…humain, mais qui semblent le
comprendre dans son entier, et en constituer l'éternel symbole. Par eux, toute idée qu'on croirait nouvelle a déjà été conçue; toute découverte, sinon faite, du moins pressentie. Leur



Vésale



VÉSALE.

Il est des hommes qui, par la grandeur et l'élévation de leur génie, n'appartiennent à aucune époque déterminée du développement de l'esprit humain, mais qui semblent le comprendre dans son entier, et en constituer l'éternel symbole. Par eux, toute idée qu'on croirait nouvelle a déjà été conçue; toute découverte, sinon faite, du moins pressentie. Leur

histoire est celle de la science même à laquelle ils ont consacré leurs veilles, et plus celle-ci marche, plus on les trouve à son niveau, car ils l'ont devancée, comme pour présenter aux générations futures le flambeau qui devra les guider dans la recherche de la vérité.

Ce brillant caractère distingue les natures privilégiées qui ont reçu de Dieu la mission d'étendre la sphère de l'intelligence. Dès leur apparition dans la carrière, la lumière se produit; les causes et les lois qui régissent les phénomènes de la nature cessent d'être un mystère; en un mot, la science est créée. De la région élevée où ils se sont placés, ils la dominent tout entière, et répandent autour d'eux une vaste clarté, aurore d'une ère nouvelle.

Tels furent Bâcon, Galilée, Descartes, Newton, Lavoisier, Bordeu, Bichat, qui ont changé tout d'un coup la face des sciences; tel fut aussi notre immortel André Vésale, dont le génie créa l'anatomie de l'homme et préside encore aujourd'hui à la construction du grand édifice que sa vie trop courte ne lui a pas permis d'achever.

André Vésale naquit à Bruxelles vers le commencement du seizième siècle, selon quelques auteurs le 30 avril 1513, selon d'autres le 31 décembre 1514. C'est cette dernière version qu'ont adoptée les auteurs de la *Biographie universelle,* en la copiant de Manget, qui affirme que l'anatomiste belge naquit le 31 décembre à cinq heures six minutes du matin.

Vésale appartenait à une famille où l'enseignement et la pratique de l'art de guérir étaient héréditaires. Elle était origi-

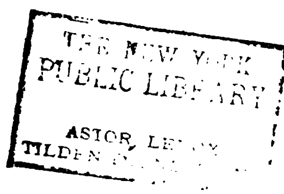
naire de Wesel, dans le duché de Clèves, d'où elle prit le nom de *Wesele* ou de *Wessale,* quoique son véritable nom fût *Wittings*.

Le père de Vésale qui portait également le nom d'André, était pharmacien de la princesse Marguerite, tante de Charles-Quint et gouvernante des Pays-Bas. Son grand-père, Évrard Vésale, mathématicien très-habile, était auteur de plusieurs ouvrages sur la médecine. Le père d'Évrard, le bisaïeul d'André, Jean de Wesele, avait été médecin de l'empereur Maximilien, et successivement professeur et recteur magnifique de l'université de Louvain. On rapporte qu'il avait dépensé une partie de sa fortune à rassembler les manuscrits les plus précieux sur l'art de guérir. Enfin Jean avait eu pour père Pierre de Wesele, médecin aussi et qui de son temps avait joui d'une assez grande réputation. Le frère d'André, François Vésale, étudiait également l'anatomie; par condescendance pour ses parents, il était entré d'abord dans la carrière du barreau; mais bientôt, cédant à un penchant irrésistible, il revint aux études médicales qu'une mort prématurée l'empêcha de terminer. — Si nous sommes entré dans ces détails de généalogie, c'est à cause de l'influence salutaire que les honorables souvenirs de ses aïeux ont dû exercer sur la carrière de notre compatriote. Médecin de race, comme il le dit lui-même, il sentit de bonne heure le besoin de ne pas dégénérer de ses doctes ancêtres.

Destiné à suivre leur noble profession, André fut envoyé très-jeune à Louvain pour y faire ses humanités. On ne saurait douter des progrès qu'il y fit, puisqu'à l'âge de seize à dix-sept ans, outre le latin qu'il écrivait habituellement avec

une grande pureté, et le grec qu'il possédait assez bien pour que plus tard il fût chargé par l'imprimeur Vénitien Junta de corriger les épreuves du texte de Galien, il connaissait encore la langue arabe. Il ne s'appliqua pas avec moins d'ardeur aux études physiques et mathématiques : aussi le voyons-nous chercher avec empressement le commerce de ceux qui les cultivaient, et se lia-t-il d'une étroite amitié avec son condisciple Gemma de Groeningue, qui devint plus tard le mathématicien le plus distingué de son époque.

Après avoir terminé son cours de philosophie, André quitta Louvain et se rendit d'abord à Montpellier, et de là à Paris, pour s'y livrer d'une manière spéciale à l'anatomie et à la chirurgie. C'était vers 1532, de manière qu'il ne pouvait avoir plus de 18 ans. Jacques Dubois, célèbre anatomiste, attirait alors à cette dernière école la foule des élèves. Vésale ne tarda pas à s'y faire remarquer, car son ardeur pour l'étude était excessive; aussi la communiqua-t-il à ses nouveaux condisciples. Souvent on le vit dans le cimetière des Innocents ou à la butte de Montfaucon, disputer à des chiens affamés une proie déjà décomposée. Souvent aussi, après la leçon du maître, il revenait à l'amphithéâtre, pour interroger plus longtemps la nature, et là, usant pour son propre compte et celui de ses amis de la supériorité qu'il avait déjà acquise, le jeune anatomiste recommençait la leçon, et rectifiait bien souvent les erreurs que le maître avait laissées échapper. Gonthier d'Andernach, autre professeur distingué de l'école, le prit en affection et l'associa à ses travaux. Ainsi, dès son début dans la carrière, Vésale se montre le fils de ses œuvres, et malgré la haute répu-





Vésale et son ami Gemma à Montfaucon.

[illegible]

donner sa proie. A la nuit tombante, il sort de la ville et seul, au milieu de ces morts qui effrayaient alors si vivement les imaginations, il escalade de nouveau le gibet et ne l'abandonne que lorsqu'il est nanti de l'objet de ses vœux. La besogne faite,

Vésale et son ami Gemma à Montfaucon.

tation de ses maîtres, se pose à côté d'eux plutôt comme leur égal que comme leur élève.

La guerre survenue entre Charles-Quint et François Ier força Vésale de quitter Paris. Il revint à Louvain, et y obtint la permission de faire publiquement des démonstrations anatomiques. C'était alors un spectacle nouveau pour l'université, car l'enseignement de l'anatomie y était purement nominal. Une circonstance remarquable dans la vie de notre compatriote, c'est la manière dont il parvint à se procurer un squelette complet. Vésale a fait lui-même le récit de cette aventure, qui mérite d'être rapportée ici, parce qu'elle peint bien l'esprit de l'époque et les difficultés de toute espèce qui s'opposaient alors à l'étude de l'anatomie.

Un jour qu'il parcourait avec son ami Gemma le champ des exécutions judiciaires (car c'est vers ces lieux ou vers les cimetières qu'il dirigeait de préférence ses promenades), il vit flotter au haut d'un gibet le cadavre d'un pendu que les oiseaux de proie avaient dépouillé de ses chairs et converti en squelette naturel. La vue de ces os resplendissants de blancheur, fit naître en lui l'idée de s'en emparer. A l'aide de son compagnon, il se hisse sur la potence et se met en devoir de détacher le squelette. Les extrémités sont facilement enlevées, mais le tronc, fixé par une chaîne solide, résiste à ses efforts. L'audacieux jeune homme ne peut cependant se résoudre à abandonner sa proie. A la nuit tombante, il sort de la ville et seul, au milieu de ces morts qui effrayaient alors si vivement les imaginations, il escalade de nouveau le gibet et ne l'abandonne que lorsqu'il est nanti de l'objet de ses vœux. La besogne faite,

il enterra soigneusement chaque pièce du squelette, pour les introduire ensuite clandestinement en ville, tant était grande la crainte que la police lui inspirait.

Vers 1535, les événements de la guerre ramenèrent Vésale en France. Il était alors attaché aux armées de Charles-Quint comme médecin-chirurgien. De là il passa en Italie, où se débattaient les intérêts des deux géants politiques qui aspiraient à l'empire du monde. Cette circonstance fut heureuse pour Vésale, car l'Italie était alors le foyer des sciences, et ses riches universités présentaient des ressources qu'on eût vainement cherchées ailleurs. On conçoit combien il mit de zèle à en profiter; ce fut au point que, vers 1537, le sénat de Venise lui confia, malgré son jeune âge et sa qualité d'étranger, la chaire d'anatomie de l'université de Padoue.

Vésale passa sept années en Italie. Dans cet intervalle, indépendamment des cours qu'il fit à Padoue, il professa également à Bologne et à Pise, où Cosme de Médicis, grand duc de Toscane, l'avait attiré moins par l'appât de gros appointements que par les facilités qu'il lui avait fait donner pour ses dissections. L'anatomiste belge se rendait de l'une de ces villes à l'autre, pour y faire des cours, qui d'ordinaire duraient sept semaines. Le temps que lui laissait l'enseignement était consacré à la composition de son grand ouvrage d'anatomie. Celui-ci fut commencé dès les premières années de son professorat, mais ne put être livré au public qu'en 1543, à cause du soin minutieux qu'il apporta à la confection des planches. Cependant Charles-Quint lui avait fait offrir un poste avantageux à sa cour et dans ses armées. Quand sa présence ne fut plus nécessaire

ni à Padoue, ni à Bâle où se faisait l'impression de son livre, il se rendit aux vœux de l'empereur. A peine lui eût-il été présenté, qu'il fut envoyé à l'armée qui opérait dans la Gueldre (1543). A cette époque, il fit un assez long séjour à Nimègue, pour soigner le légat de Venise tombé dangereusement malade dans cette ville. Après avoir été assez heureux pour le guérir, il se rendit à Ratisbonne auprès de Charles-Quint, très-souffrant alors de la goutte.

Sur ces entrefaites son *Anatomie* avait été livrée au public. Pour bien apprécier l'influence que cet ouvrage était appelé à exercer sur la science, il faut se rappeler les circonstances au milieu desquelles il fut composé. L'anatomie de l'homme existait à peine alors à l'état d'enfance, tant le préjugé en avait arrêté la marche. On sait quel respect les anciens avaient voué au cadavre humain; y porter la main leur eût paru un crime, d'autant plus odieux qu'ils croyaient que l'âme, dépouillée de son enveloppe matérielle, était obligée d'errer sur les rives du fleuve infernal jusqu'à ce que le corps eût été confié à la terre ou dévoré par les flammes. Un instant ce préjugé sembla être vaincu à Alexandrie : Hérophile et Erasistrate, soutenus par la protection éclairée des Ptolémées, osèrent soumettre le cadavre à leur scalpel investigateur. Mais cette hardie tentative ne trouva pas d'imitateurs après eux et la science recula, faute de matériaux. Les dissections d'animaux, auxquelles les anciens philosophes s'étaient livrés avec tant d'ardeur, devinrent de nouveau l'unique ressource des anatomistes.

C'est ainsi que Galien dut se borner à deviner en quelque sorte la structure humaine dans celle des quadrupèdes. Cepen-

dant, il faut en convenir, de tous les ouvrages d'anatomie que nous a légués l'antiquité, ce sont ceux du médecin de Pergame qui offrent les observations les plus précises, les plus nombreuses et les mieux coordonnées ; aussi ne faut-il pas s'étonner de l'influence qu'ils exercèrent dans les écoles. Lorsqu'après l'invasion des Barbares du Nord, l'Europe sortit des ténèbres où ces derniers l'avaient plongée, ce fut aux écrits de Galien que se ralluma le flambeau des sciences médicales. Les Arabes, et après eux les médecins de l'occident de l'Europe, ne suivirent pas d'autres guides, et comme la religion, d'accord avec les mœurs, continua à commander le respect du cadavre, l'anatomie se retrouva au point où le médecin grec l'avait laissée, c'est-à-dire qu'elle ne s'appliqua point à l'homme, mais à ceux des animaux qui s'en rapprochent le plus par leur structure. Comme dans l'antiquité, différentes tentatives furent faites pour émanciper la science du préjugé qui pesait sur elle. Mais ces efforts ne produisirent que des lueurs incapables de percer la nuit profonde qui entourait ses mystères.

En 1213, Frédéric II, roi des Romains et des Deux Siciles, promulgua une loi par laquelle il était défendu de se livrer à l'exercice de la chirurgie sans avoir été préalablement examiné sur l'anatomie. En exécution de cette ordonnance, il prescrivit aux écoles de Sicile et de Naples d'anatomiser publiquement un cadavre humain au moins tous les cinq ans. Mais Frédéric, pas plus que les monarques égyptiens, ne vit se réaliser les espérances qu'avaient fait concevoir d'aussi sages instructions. Ce ne fut qu'en 1306, c'est-à-dire plus d'un demi-siècle après la mort de ce prince, que Mondino, professeur d'anatomie à l'uni-

versité de Bologne, disséqua publiquement le cadavre d'une femme. Dix ans après, il en anatomisa deux autres; mais ce scandale ne se renouvela pas, Boniface IV lança un édit contre ceux qui osaient attenter à la dignité de l'homme, et la science fut privée de nouveau des dissections qui seules pouvaient assurer ses progrès.

Ainsi, personne jusque-là n'avait osé toucher au système de Galien : on admettait avec le même respect religieux tout ce qu'il avait enseigné, erreurs ou vérités. Dans les rares occasions d'autopsie qui se présentèrent alors, il arriva cependant que l'on s'aperçut que les descriptions du médecin grec ne s'accordaient point avec les résultats de ces nouvelles recherches. Mais convaincus de son infaillibilité, les plus hardis supposèrent que le texte de ses ouvrages avait été corrompu; d'autres, plus fanatiques, affirmèrent que c'était la nature qui avait changé et que le corps de l'homme n'était plus conformé comme au temps où Galien l'avait décrit. Loin d'aider aux progrès de la science, les dissections ne firent donc que les retarder. Telle fut la situation dans laquelle se trouva Vésale au début de sa carrière. Lui-même nous apprend combien était profond le respect qu'il avait voué au médecin de Pergame. Il l'estimait à l'égal d'Hippocrate, et admirait surtout son habileté dans les dissections et la clarté de ses descriptions. Mais quand il put se livrer lui-même à l'étude du cadavre humain, il ne tarda pas à s'apercevoir des erreurs graves que Galien avait commises. Dès lors il perdit toute confiance dans une autorité qui lui avait servi si longtemps de guide, et il songea à refaire l'anatomie entière. Chaque partie du corps

fut revue avec un soin extrême; aucune fibre, en quelque sorte, n'échappa à son scalpel et chaque fois qu'il rencontrait une disposition qui ne s'accordait point avec le texte de Galien, il avait soin de la noter en marge du volume dont il se servait. Ainsi fut composée sa grande *Anatomie,* production d'un jeune homme de vingt-huit ans, qui devait changer subitement la face de la science, et lui donner l'impulsion à laquelle elle obéit encore de nos jours.

On comprend l'anxiété et l'impatience avec lesquelles ce livre était attendu; on connaissait déjà les vues et les tendances de l'auteur par ses leçons publiques, et l'on savait qu'elles étaient de nature à compromettre bien des réputations. Aussi son apparition fut-elle le signal des attaques les plus violentes. Vésale les avait prévues, et ce fut sans doute pour ce motif qu'il dédia son ouvrage à Charles-Quint, comme s'il eût voulu opposer la majesté de ce nom à la fureur de ses ennemis. Dans une épître dédicatoire, modèle de franchise et de raison, il explique à l'empereur la nécessité d'un nouveau traité d'anatomie et le droit qu'il se croit à le composer. « Fils, petit-fils et arrière-petit-fils de médecins distingués, je devais, lui dit-il, satisfaire à ce besoin, au risque de rester étranger au mouvement scientifique qui a commencé avec votre règne, et de me rendre indigne de mes nobles ancêtres. » Il rappelle ses veilles, ses efforts et les laborieuses recherches auxquelles il n'a cessé de se livrer depuis sa plus tendre jeunesse. « Jamais, poursuit-il, je ne serais devenu anatomiste si, pendant que j'étais à Paris pour y étudier la médecine, je ne m'étais adonné aux dissections, et si je m'étais contenté des mani-

pulations grossières faites par d'ignorants chirurgiens. »

Il énumère ensuite ses travaux à l'université de Louvain, son professorat à Padoue, à Bologne et à Pise, et insiste avec un noble orgueil sur les applaudissements qu'il y a reçus. « Là encore, dit-il, secouant le joug des maîtres et des écoles, je me suis attaché à démontrer l'homme sur l'homme lui-même. Car de ce qu'ont écrit Hérophile et Erasistrate, il nous reste à peine quelques fragments, et quant à ceux qui ont suivi Galien, tous se sont attachés à le compiler, à le commenter et, le plus souvent, à le défigurer de la manière la plus ridicule. Est-ce là le respect que l'on doit à un grand écrivain? Est-ce en perpétuant ses erreurs qu'on prétend conserver sa mémoire intacte? Qu'ai-je fait, moi qu'on accuse de l'avoir calomnié? Je lui ai rendu constamment justice; mais au lieu d'imiter le commun de nos médecins qui n'y trouvent pas la moindre faute à reprendre, j'ai contrôlé ses opinions et j'ai prouvé, les pièces à la main, que le médecin de Pergame a fait ses dissections non sur l'homme mais sur des animaux, particulièrement des singes. En cela Galien n'a pas été coupable, puisqu'il a été arrêté par un préjugé plus fort que sa bonne volonté et son génie : les coupables sont ceux qui, ayant les organes de l'homme sous les yeux, s'obstinent à copier servilement les erreurs de leur idole. »

Jetant ensuite un coup d'œil sur l'enseignement de l'anatomie, il s'écrie : « Que dire de ces professeurs qui, du haut de leurs chaires, répètent empathiquement, comme des perroquets, ce qu'ils trouvent dans les livres, sans avoir jamais fait par eux-mêmes la moindre expérience, ou qui font leurs leçons

d'après des pièces si monstrueusement préparées que les spectateurs en apprendraient beaucoup plus d'un boucher au milieu des halles! »

« Du reste, dit-il en terminant, je ne me cache point qu'ayant à peine accompli ma vingt-huitième année, on me trouvera bien hardi d'avoir osé attaquer le médecin de Pergame. Je sens que je serai en butte aux morsures de ceux qui n'ont pas, comme moi, étudié l'anatomie avec conscience, et qui, quoique déjà vieux et courbés par l'âge, conservent encore au fond du cœur assez de fiel pour ne point pardonner à un jeune homme d'avoir découvert et démontré ce qu'ils n'ont pas vu, eux qui se disent les maîtres de la science. »

Ce qu'ils ne lui pardonnèrent point, ce ne fut pas d'avoir manqué de respect à Galien, mais d'avoir démontré publiquement leur ignorance. Parmi ses adversaires les plus acharnés on vit se ranger son ancien maître, Jacques Dubois qui, malgré un savoir réel, se laissa entraîner par le culte fanatique qu'il avait voué à Galien. Peut-être aussi que Dubois, trop avancé en âge pour recommencer ses études, ne put voir, sans en être vivement affecté, une tentative qui renversait toutes ses idées. Et puis, l'homme qui osait porter atteinte à l'infaillibilité de Galien, était ce petit Vésale qui, il y avait peu d'années encore, était venu s'asseoir sur les bancs de son école. C'en était assez pour réveiller la colère du vieillard. Dans l'excès de son dépit, il composa un pamphlet, intitulé : *Sylvius Væsani calumnias depulsandus*[1], où prenant en main la défense de Galien, il traite

[1] Dubois joue ici sur le mot latin *væsanus* (fou, insensé), dans lequel, par un misérable calembourg, il transforme le nom de Vésale.

son ancien élève d'orgueilleux, de calomniateur, d'impie, de transfuge, et le signale comme un monstre dont l'haleine impure empoisonne l'Europe.

Fort de son droit, Vésale ne cessa pas un seul instant de montrer du respect pour le vieux professeur dont il appréciait les talents, et pour lequel il conservait une sincère reconnaissance. Il ne répondit par aucun écrit, laissant à l'opinion publique le soin de le venger des diatribes dont il était devenu l'objet.

Cependant notre compatriote avait trouvé en Italie un adversaire plus redoutable : Eustachi, professeur d'anatomie à l'université de Rome, s'était également constitué le défenseur de Galien, et avait cherché à combattre son antagoniste, non comme Dubois avec les armes de la colère et du ridicule, mais par des arguments puisés dans la science. Des attaques de la part d'un homme considéré à juste titre comme un des premiers anatomistes de l'époque, ne pouvaient être laissées sans réponse. Vésale partit de nouveau pour l'Italie, afin d'obtenir publiquement raison de son adversaire. L'université de Padoue revit avec joie son ancien professeur, et mit à sa disposition les cadavres nécessaires aux démonstrations. Vésale y convia ses contradicteurs, les engageant à lui exposer leurs motifs, étant prêt à y répondre. Est-il besoin de dire que son triomphe fut complet, et qu'il ne fut plus permis à personne de se refuser à l'évidence des faits qu'il exposait au grand jour? Il se rendit de même à Pise et à Bologne, où il fut également l'objet des attentions les plus honorables. Partout il excita l'enthousiasme, et son apparition dans ces différentes villes universitaires fut l'occasion

d'un véritable triomphe. Les élèves se précipitaient sur ses pas, avides de l'entendre ; les professeurs eux-mêmes abandonnaient leurs chaires, les médecins leur clientelle, pour aller grossir la foule de ses auditeurs.

Cependant les clameurs de Dubois, ses accusations de tous les jours éveillèrent l'attention de l'autorité et du public. On s'étonna d'une querelle qui avait le cadavre de l'homme pour objet, et les choses en vinrent au point que Charles V ordonna une enquête et au besoin la censure du livre incriminé. Les théologiens de l'université de Salamanque furent appelés à décider s'il était permis à des catholiques d'ouvrir des corps humains. (La consultation est de 1556.) Heureusement, les moines espagnols répondirent que *puisque cela était utile, cela était licite*. Toutefois quand Vésale apprit cet ordre de l'empereur, quand il vit que ses ennemis étaient parvenus à lui faire croire que ses découvertes n'étaient que des mensonges, et un moyen de parvenir à la renommée, il résolut de quitter l'Italie, et de venir par sa présence imposer silence à ses ennemis. Étrange et terrible destinée des hommes qui sont appelés à révéler à leur siècle une vérité nouvelle, et qui doivent passer à combattre un temps qu'ils auraient pu employer au développement de leurs sublimes conceptions ! Trop heureux lorsque, comme Vésale, ils ne succombent point dans cette lutte d'un seul contre une masse d'ennemis intéressés au maintien de l'erreur !

Le coup qu'on venait de porter au grand anatomiste l'avait profondément blessé. Lui qui s'était montré si fort et si plein d'énergie, tant qu'il ne s'était agi que des droits de la science, fut abattu quand il fallut défendre son honneur. Dans l'excès

de son indignation, il jeta au feu ses livres et ses manuscrits, causes innocentes des persécutions qu'il éprouvait. En un instant le travail de plusieurs années fut dévoré par les flammes : perte à jamais déplorable, puisque la science fut privée des richesses que la position nouvelle de Vésale ne lui permettra plus de récupérer.

Depuis son retour d'Italie, il sembla vouloir s'effacer et vint résider à Bruxelles. Chose étonnante! il n'y a laissé aucune trace de son séjour : rien, pas même une marque matérielle de son existence; pas un buste, pas un portrait n'y rappelle sa mémoire. C'est à peine si l'on sait dans quelle rue, dans quel quartier il a demeuré. Ainsi, tandis que dans Anvers, la ville aux souvenirs artistiques, tout rappelle les grands noms de Rubens et de Van Dyck, de longues années se sont écoulées avant que la renommée du père de l'anatomie ait trouvé un écho dans sa ville natale.

En 1546, Vésale fit un voyage à Bâle, où il séjourna assez longtemps pour soigner la réimpression de son ouvrage. Il y consacra quelques heures à des démonstrations anatomiques, et, en reconnaissance de l'accueil qu'il avait reçu, fit présent à l'école de médecine d'un squelette qu'on y conserve encore avec un soin religieux.

Après l'abdication de Charles V, il suivit Philippe II en Espagne en qualité de médecin de la cour. Ici se termine la carrière scientifique de notre anatomiste : jeté au milieu d'une cour triste et remplie de préjugés, il fut loin, malgré la considération dont il jouissait, d'y vivre heureux et tranquille. S'il faut en croire les historiens, de basses jalousies, des luttes d'amour-

propre, dont la vie du médecin ne présente malheureusement que trop d'exemples, empoisonnèrent et finirent par interrompre violemment une carrière où il pouvait encore être si utile à la science. On raconte que le fils de Philippe II, l'infortuné Don Juan, prince des Asturies, mort plus tard victime de l'odieuse jalousie de son père, était tombé dans un état de compression cérébrale, d'où Vésale proposa de le retirer en faisant l'ouverture du crâne. L'opération, faite contre l'avis des autres médecins, réussit parfaitement. C'en fut assez pour exciter la haine des docteurs espagnols contre un homme que l'orgueil national leur faisait regarder, en sa qualité d'étranger, comme un usurpateur de leurs droits. Bientôt, ajoute-t-on, ils auraient trouvé une occasion d'assouvir leur basse vengeance : Vésale aurait eu le malheur d'ouvrir le corps d'un gentilhomme espagnol qui n'avait pas cessé de vivre, et accusé, par les parents de la victime, tout à la fois d'homicide devant les juges civils et d'impiété devant le tribunal de l'inquisition, il aurait été condamné à la peine capitale, condamnation que Philippe II aurait commuée en un voyage expiatoire à la terre sainte.

Avant d'admettre des faits de nature, soit à porter atteinte à la réputation de notre compatriote, dans la supposition qu'ils fussent vrais, soit à couvrir d'opprobre les médecins espagnols, dans l'hypothèse où ils seraient calomnieux, nous avons dû examiner attentivement s'ils étaient appuyés de preuves suffisantes.

Il est à remarquer que les témoignages sont loin de s'accorder sur ce point. Selon une première version, c'est un Espagnol de haute qualité qui a été victime de l'imprudence de Vésale ; une seconde dit, au contraire, que ce fut une dame. Ambroise

Paré qui écrivait en 1562, c'est-à-dire à l'époque où l'accident est censé avoir eu lieu, en parle dans ce dernier sens. Mais indépendamment de la différence que présentent ces deux versions, est-il probable qu'un homme aussi profondément instruit que l'anatomiste belge, se soit exposé à ouvrir un cadavre, immédiatement après la cessation des phénomènes de l'existence, lorsqu'il pouvait y avoir encore des présomptions de vie? Quant à la condamnation, aucun auteur contemporain n'en parle, et cependant c'était un événement trop extraordinaire pour être passé sous silence; Charles Des L'Escluse (Clusius), le célèbre botaniste, étant arrivé à Madrid le jour même où Vésale en partit pour se rendre en Palestine, aurait dû apprendre la cause de ce départ. Cependant à la réception du volume de l'histoire de De Thou, où il est question de la mort de notre anatomiste, il s'empressa d'écrire à l'historien français, pour lui signaler quelques erreurs où il était tombé, quant aux motifs du voyage de Vésale; il lui disait dans sa lettre que celui-ci ne restant que malgré lui en Espagne, était tombé dans une maladie dont il ne guérit que difficilement, et à la suite de laquelle il demanda avec instance au roi la permission de se retirer de son service, afin de remplir un vœu qu'il avait fait d'aller à la terre sainte; que non-seulement il obtint cette permission, mais qu'on lui donna toutes les facilités possibles pour accomplir son voyage. « J'ai appris, ajoute De L'Escluse, toutes ces particularités de Ch. Tisnacq, chef du conseil des Pays-Bas à Madrid. »

Les auteurs espagnols se taisent également sur le fait de la condamnation de Vésale; aussi pensons-nous qu'il faut la

reléguer parmi ces inventions par lesquelles on cherche à dramatiser les moindres circonstances de la vie des grands hommes. Toutefois nous ne pouvons admettre que Vésale se soit décidé à entreprendre le voyage de la terre sainte, si périlleux à cette époque, sans de graves motifs. Le fait de l'autopsie écarté, faut-il admettre, avec Swertius, qu'il voulut se soustraire par son départ aux chagrins que lui causait l'humeur tracassière de sa femme, ou, avec Jean Mentel, qu'il fut poussé par l'espoir de s'enrichir? Le plus grand nombre des historiens se bornent à dire qu'il quitta l'Espagne pour accomplir un vœu religieux. Or, si l'on y réfléchit bien, on trouvera que selon toute vraisemblance ce ne fut qu'un prétexte qu'il imagina pour s'éloigner de Madrid. Nous venons de dire que De L'Escluse parle d'*une maladie dont Vésale guérit difficilement;* en lisant avec attention les derniers écrits du grand anatomiste, on verra que cette maladie n'était autre chose que le découragement et la tristesse qui l'avaient saisi au milieu de la cour de Philippe II. En effet, indépendamment des persécutions dont il était l'objet de la part de ses confrères, il éprouvait des chagrins plus cuisants. Depuis qu'il avait quitté la carrière, l'impulsion qu'il avait donnée à l'anatomie s'était considérablement accrue; G. Fallopia, un de ses élèves les plus distingués, venait de publier ses *Observations anatomiques,* espèce de répertoire ou d'examen critique de tout ce qui avait été fait jusque-là dans la science. Tout en exposant ses propres découvertes, Fallopia signalait avec le plus grand respect les erreurs et les omissions qu'on pouvait reprocher à son illustre maître.

Cet ouvrage rappela à Vésale des souvenirs à la fois doux et

pénibles. Il le reporta à cette époque pleine de gloire, où il ne connaissait d'autre maître que la science, d'autre ambition que ses progrès, à cette époque où l'Italie entière venait applaudir à ses leçons. Quelle différence maintenant : une cour sombre et superstitieuse, de basses intrigues, aucun moyen de se tenir au courant de la science qu'il avait créée, et le chagrin de se voir dépasser par ses élèves ! Cependant combien il eût désiré pouvoir reprendre ses études favorites ! « J'espère, dit-il en envoyant à Fallopia son mémoire en réponse aux *Observations*, de ce dernier, si quelque jour je trouve l'occasion de faire de nouvelles dissections, occasion qui me manque entièrement ici, où je n'ai même pu me procurer une tête osseuse ; j'espère repasser la structure de l'homme en entier, et revoir tout mon livre. »

Vésale attachait à cette apologie de son anatomie une grande importance. Il en confia le manuscrit à Paul Tiepolo, ambassadeur de la république de Venise auprès du roi d'Espagne, pour qu'il le remît à G. Fallopia, en passant par Padoue. Mais retenu par la guerre, Tiepolo ne put quitter l'Espagne que l'année suivante, en 1562, et à son arrivée à Venise, ayant appris la mort de Fallopia, il garda le mémoire sans le faire connaître.

Cet incident jeta de la tristesse dans l'esprit de Vésale, et dès ce moment se réveilla plus fort que jamais son désir de revoir l'Italie, ce foyer actif du génie, comme il l'appelle lui-même, *ingeniorum vera altrix,* et d'y défendre sa réputation, compromise par les écrits de Fallopia. Un seul moyen lui restait de quitter l'Espagne, c'était de prétexter un vœu religieux. Ainsi s'explique la facilité avec laquelle Philippe II, qui tenait cependant à lui, le laissa partir pour son dangereux voyage.

Il n'est donc pas nécessaire de recourir à la fable de la condamnation, que le fameux publiciste Hubert Languet répandit le premier en Europe, en haine des Espagnols et de l'inquisition, et à laquelle Boerhaave et Albinus, qui l'ont admise dans la biographie qu'ils nous ont laissée de l'anatomiste belge, ont également donné du crédit.

Toutes ses dispositions faites, Vésale quitta donc Madrid et se rendit à Venise, où, profitant d'une occasion que lui offrit J. Malatesta de Remini, général de la république, il s'embarqua pour l'île de Chypre, afin de se rendre de là à Jérusalem. Arrivé au terme de son voyage, il reçut du sénat vénitien l'offre de la chaire d'anatomie, devenue vacante à l'université de Padoue, par la mort de Fallopia. On comprend qu'il accepta avec empressement. Il allait donc retourner en Italie, où, plus favorablement placé qu'en Espagne, et âgé de 58 ans seulement, il aurait pu de nouveau se livrer à la science. Il quitte Jérusalem et s'embarque pour Venise; mais poussé par les vents contraires, le vaisseau qui le portait fit naufrage, sur les côtes de l'île de Zanthe. Malade et dénué de tout secours, Vésale mourut misérablement à la suite de cette catastrophe, le 2 octobre 1564. Un orfèvre, qui le reconnut, lui fit donner la sépulture dans une chapelle dédiée à la Vierge, et y plaça l'inscription suivante[1] :

ANDREÆ VESALII BRUXELLENSIS TUMULUS
QUI OBIIT IDIBUS OCTOBRIS
ANNO 1564
ÆTATIS VERO SUÆ QUINQUAGESIMO OCTAVO
QUUM HIEROSOLIMIS REDIISSET.

[1] L'île de Zanthe est située dans la mer Ionienne, vis-à-vis du golfe de Lépante, à



Mort de Vésale.

ÉPILOGUE.

Vésale venait de disparaître de la scène, mais son génie continua de veiller aux progrès de la science. L'édifice construit par Galien avait été détruit, et sur ses ruines s'était élevé un monument solide, dont l'étude approfondie du corps humain formait la pierre angulaire. Grâce à notre savant compatriote, on vit naître toute une génération d'anatomistes, qui illustrèrent la fin du seizième siècle, et dont aucune autre époque ne présente plus l'exemple. Ce fut surtout en Italie, dans les lieux qui retentissaient encore du grand nom de Vésale, que l'anatomie devint l'objet d'un véritable culte. Là se créa cette admirable école, dont il fut le chef, et dont presque tous les élèves furent à leur tour des maîtres illustres : Fallopia, Colombo, Varoli, Aranzi, Casserio, Canani, Van den Spiegel, etc.

Dans le cours du dix-septième siècle deux découvertes mémorables furent faites : celle de la circulation du sang et celle des vaisseaux lymphatiques. On peut dire que Vésale provoqua la première, en préparant les éléments de l'important problème

cinq lieues de la côte de Morée, long. 10° lat. 38°. Sa capitale, Zanthe, est située au fond d'une rade très-ouverte, sur la côte orientale de l'île. Elle est grande et bien bâtie, et renferme quatorze mille habitants. C'est dans cette ville que le malheureux Vésale est venu mourir de maladie et de misère, entouré d'une population uniquement occupée du soin de son commerce, et qui ne se doutait point que le hasard avait jeté au milieu d'elle le plus grand génie du siècle. Il est peu probable que l'inscription pieuse consacrée à la mémoire de notre illustre compatriote subsiste encore. Notre gouvernement ferait bien de la faire replacer sur une simple pierre tumulaire, qui rappelât aux voyageurs le nom et les malheurs du grand anatomiste.

qu'il devait être donné à Harvey de résoudre. En effet, s'il est vrai que la connaissance de la circulation du sang repose sur celle des organes qui l'effectuent, qui plus que l'anatomiste belge peut revendiquer l'honneur d'avoir fait connaître ces circonstances? C'est lui qui, en déterminant d'une manière exacte la disposition du cœur, et en décrivant l'admirable mécanisme de ses valvules, indiqua au physiologiste anglais la voie qu'il devait suivre pour attacher son nom à l'une des découvertes les plus importantes des temps modernes. La question était mûre, et Harvey n'a eu que le mérite de l'à propos, puisqu'il lui a suffi de tirer les conséquences des faits posés par Vésale.

Parmi les auteurs qui illustrèrent le dix-septième siècle, se font remarquer Malpighi, Bellini, Lower, Glisson, Santorini, Senac, Duverney, Ruysch, De Graave, et tant d'autres dont il serait trop long d'épuiser ici la liste. Il ne serait pas difficile de démontrer que ce fut Vésale qui les guida dans leurs recherches et que ces anatomistes ne se firent spéciaux que parce que trouvant le champ de la science déjà entièrement exploré, ils durent se borner à en cultiver çà et là quelque parcelle, afin d'y faire de nouvelles découvertes; encore ces dernières ne peuvent-elles leur être attribuées sans partage. Ainsi les recherches de Malpighi sur le cerveau, le foie, la rate; celles de Willis sur les nerfs; de Senac, de Lower, de Vieussens sur le cœur, se trouvent en germe dans l'anatomie de notre compatriote.

Mentionnerons-nous maintenant le dix-huitième siècle, et l'esprit philosophique qui a présidé à ses travaux? Mais là encore il faudrait dire que Vésale est allé au devant des vues

qui, deux siècles plus tard, devaient inspirer à Bordeu et à Bichat l'idée de l'anatomie générale.

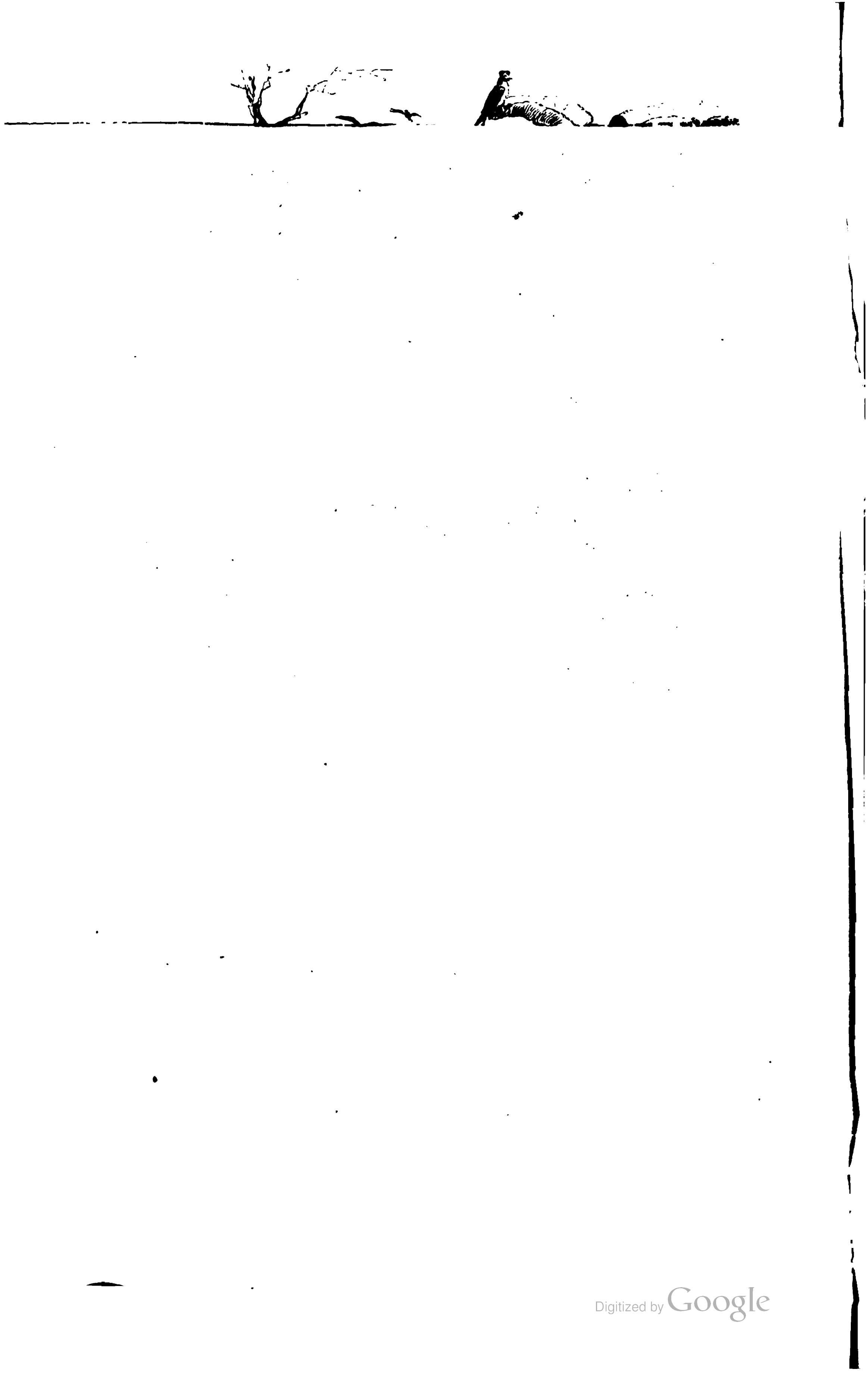
Quant aux travaux en anatomie comparée, auxquels notre époque consacre ses veilles, Vésale peut encore en réclamer une large part. Il est vrai qu'il a dépossédé l'anatomie des animaux du rôle que Galien lui avait fait jouer dans la science de l'organisation de l'homme; mais en faisant connaître en quoi ces organisations diffèrent, il a indiqué la route aux Vicq-d'Azir, aux Daubenton, aux Cuvier, aux Dumeril, aux Geoffroi de Saint-Hilaire, aux Meckel, aux Tiedemann, aux Carus, aux Muller, en un mot, à tous ces anatomistes qui, de nos jours, poursuivent l'analogie des êtres, au milieu des variations infinies qu'ils présentent.

AD. BURGGRAEVE.



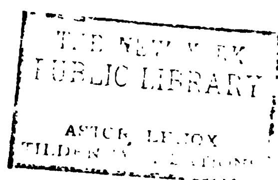


Au seizième siècle, la science de la nature saluait un beau triumvirat en Belgique : De L'Escluse, Dodoëns et De L'Obel, ces trois grands hommes qui se partageaient l'étude du monde animé, des merveilles de l'organisation, des formes singulières que la découverte de l'Amérique avait livrées à la curieuse attention des Européens. Ces hommes préparaient la voie à Linnée, à Buffon, à Cuvier, qui, consciencieux et recon-





Charles De L'Escluse.



naissants, leur ont rendu pleine justice. La science de la vie avait aussi son triumvirat belge à cette époque : Vésale, Van Helmont et Spiegel expliquaient les mystères du pouvoir qui anime l'homme, l'animal et la plante. A voir le nombre et l'exactitude des descriptions, la finesse des remarques, l'élégance du langage, le choix des méthodes, tout incorrectes qu'elles étaient alors, à considérer surtout l'importance des introductions, l'effet de ces découvertes sur l'état de la société, à tenir compte de ces différents résultats, on ne peut se refuser un moment de donner la palme, dans le premier de ces triumvirats, à Charles De L'Escluse. Dodoëns et de L'Obel étaient médecins et botanistes; De L'Escluse a fait autant pour la zoologie que pour la botanique, il a même publié des faits intéressants pour la minéralogie, et Cuvier, juge bien compétent sans doute dans cette matière, n'hésite pas à le nommer le plus savant des hommes de son temps. Tous les savants de l'Europe, Linnée, Haller, Sprengel, Cuvier, ont ratifié la prééminence de Charles De L'Escluse sur ses contemporains, et notre avis sur ce point ne saurait être douteux, c'est le plus grand naturaliste que le sol belge ait produit.

Charles de L'Escluse (Clusius) était Belge au même titre que Rubens était Flamand : il avait vu le jour, en 1526, à Arras, et l'Artois appartenait alors aux Pays-Bas; sa famille, noble, tirait son origine de la Flandre zélandaise. Gand et Louvain devinrent les villes où il fit ses études en droit; plus tard, il séjourna à Anvers où furent imprimées ses œuvres; toutes ses relations étaient belges, les résultats de ses recherches se dirigeaient toujours vers la Belgique, qu'il regardait à juste titre

comme sa patrie; car toute sa vie prouve qu'il s'occupait beaucoup moins de la France que des Pays-Bas et de l'Allemagne. Linnée le plaçait dans l'école belge.

La noblesse de sa naissance portait De L'Escluse à l'étude du droit; il prit ses grades à Louvain, et très-jeune encore, il visita l'Allemagne. A Wittemberg, il connut Melanchton et eut, à ce qu'on dit, d'assez fréquentes relations avec lui; toutefois, ce fait rapporté sans preuves par quelques biographes, a besoin d'être vérifié. En 1550, il voyagea dans les contrées rhénanes, la Suisse, le midi de la France, mais sans songer encore à l'histoire naturelle. A Montpellier, il fit la connaissance du fameux Rondelet qui s'occupait de l'étude des poissons. Le savoir du naturaliste français eut un tel empire sur notre jeune jurisconsulte que celui-ci résolut inopinément de changer de carrière; il voulut connaître la nature, et crut que le meilleur acheminement vers cette science était de se connaître lui-même : il se fit médecin.

En moins de cinq ans, il avait achevé ses études médicales; mais de toutes les sciences, celle des fleurs et des animaux l'enchantait le plus. Dès ce moment, ses voyages doublent d'intérêt. Aux connaissances générales, il joint l'étude des objets de la création, parcourt de nouveau la Suisse et les bords du Rhin, se retire six ans à Anvers, trois autres à Paris et à Louvain; puis visite la Bavière, l'ouest de la France et toute l'Espagne, descend en Angleterre, et examine partout roches, plantes et animaux. C'est ainsi qu'il découvre dans les prairies de Tolède, de Séville et de Cadix la jonquille; au mont Gibraltar, la tazette; à Garcing, le narcisse des poëtes, toutes

jolies fleurs dont il a doté les jardins de sa patrie et qui rappellent à la postérité reconnaissante ses constants travaux.

Trois empereurs savants s'étaient suivis sur le trône d'Allemagne, Frédéric, Maximilien et Rodolphe, et tous trois s'adonnaient à l'étude des plantes : Frédéric saisissait leurs caractères minutieux, Maximilien recevait des leçons de Dodoëns, herborisait même avec lui, et Rodolphe II aimait les sciences avec une passion si vive qu'il négligeait pour elles les soins de l'empire ; et, comme si l'excès devait de sa nature être nuisible en toutes choses, même dans le savoir, les guerres civiles furent le triste résultat de ces préoccupations que l'on qualifierait d'honorables si elles n'avaient été funestes. Maximilien II appela à lui De L'Escluse, le nomma conseiller aulique, médecin de sa personne et directeur du jardin impérial de Vienne. Rodolphe le continua dans ces charges, qu'il occupa quatorze ans. Ces années de repos furent extrêmement utiles pour les sciences. C'est ainsi qu'en 1573, il reçut d'Auger Busbecq, ambassadeur de Ferdinand I[er] à la cour ottomane, les premières tulipes, qu'il expédia sans retard en Belgique ; il nous avait déjà donné la scorzonère et le haricot d'Espagne, le citronnier, inconnu avant lui en Belgique, le jasmin d'Arabie, le lis martagon, les anémones, les renoncules, beaucoup de lis et de plantes à bulbes, le platane que nous avions perdu, quoique importé chez les Morins du temps de Pline, le laurier-cerise, cet arbuste dont la chimie moderne a tiré le plus violent des poisons et un remède salutaire, le marronnier, que Christophe de Wex avait rapporté d'Orient, en 1587, etc. De L'Escluse aimait le marronnier, cependant il n'en a point connu le bel épi ; son regret

de ne pas avoir vu fleurir cet arbre élégant nous est rappelé par cette touchante attention qui, à Gand comme à Leyde, a fait planter autour de son buste cette production des forêts asiatiques. Mais de toutes ces introductions, la plus utile, faite vers cette époque, est celle d'une plante du Pérou. La botanique se préparait alors à chasser la famine de l'Europe, et de même qu'un peu de soufre, de charbon et de salpêtre avait entre les mains d'un moine obscur de l'Allemagne mis fin à la féodalité, de même un tubercule précieux, dont un Belge, dont De L'Escluse fut appelé à faire connaître le premier la figure, les caractères et la culture, se multipliait pour nourrir le pauvre et le riche, et rendre à jamais impossible, par sa culture souterraine, la disette des substances alimentaires. De L'Escluse reçut en effet, en 1588, de Philippe de Sivry, seigneur de Walhain et gouverneur de Mons (en Hainaut), deux pommes de terre avec leurs fruits. C'est de ces deux plantes que sortirent celles qu'il réexpédia de Vienne à ses amis de Belgique, de Francfort et de Padoue. Ce seul bienfait, dotant notre pays, l'Allemagne et l'Italie, d'un végétal si utile, suffirait pour immortaliser un homme.

Pendant que De L'Escluse occupait à Vienne ces fonctions importantes, il se rendit une seconde fois en Angleterre, où les amiraux Sydney et Françis Drake l'engagèrent à publier l'histoire des productions qu'ils avaient rapportées de leurs voyages. Ce fut l'occasion qui lui fit rédiger son ouvrage sur les *Exotiques*. Le premier, il fit connaître la roussette, cette chauve-souris qui réalise les harpies des anciens, le lamentin, ce type naturel des syrènes fabuleuses, le cachalot, le tatou,

le calao, le macareux, le casoar, cet oiseau qui semble avoir des poils, le manchot qui ne vole ni ne marche, le dronte, cet énorme cygne encapuchonné qui avalait des pierres, et qui très-commun au dix-septième siècle dans les îles de France et de Bourbon, n'a pas moins aussi complétement disparu du globe qu'un animal antédiluvien, les oiseaux de paradis, le boa constrictor, les chimères, les diodons, des poissons étranges, comme le coffre, des crustacés singuliers, comme les limules des Moluques, et enfin une foule de gorgones, d'alcyons, de madrépores, etc. Cet ouvrage, ainsi que les six autres du même auteur, sont restés des traités sans lesquels l'histoire des productions de la nature est impossible, et il n'est nul savant au monde qui ne les ait consultés avec autant de fruit que de plaisir.

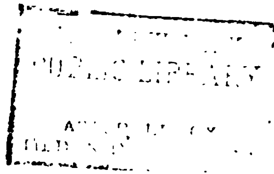
Cependant De L'Escluse se dégoûta de la cour; quoique d'une sérénité de caractère remarquable et d'un commerce pacifique, il déplut. En 1588, il quitta Vienne et se retira à Francfort, où le landgrave de Hesse, Guillaume, le recevait souvent en intimité et lui faisait une pension. Les voyages l'ayant rendu boiteux, il marchait avec des béquilles. Cette infirmité n'empêcha nullement les curateurs de l'université et le magistrat de Leyde de le nommer professeur de botanique. Ce fut là qu'il retrouva son ami Dodoëns. Aujourd'hui leurs mausolées se trouvent tous deux dans le même temple. Le 4 avril 1609, De L'Escluse expira, avec la douleur toutefois d'avoir survécu à Dodoëns et à son ami Jules Scaliger.

Les voyages et les études l'avaient empêché de se marier. Son portrait, conservé parmi ceux des professeurs les plus

célèbres de l'université de Leyde, lui donne une figure sévère et chagrine ; mais il faut se rappeler que l'assiduité à des travaux de cabinet, après une vie agitée, lui avait donné la gravelle dont il souffrait beaucoup. Le père Plumier a consacré à la mémoire du célèbre auteur de l'*Histoire des plantes rares* un beau genre d'arbre (Clusia) de l'Amérique méridionale, que nous cultivons dans nos serres ; mais cette digne récompense est bien faible encore à côté de la haute estime que lui ont vouée, à tant de titres, les savants livrés à l'étude des admirables créations de la nature.

CHARLES MORREN.







Renkin.

RENKIN.



enkin (Swalm ou Sualm), généralement désigné en France sous le nom de *Rannequin*, plus conforme aux habitudes de l'orthographe française, naquit à Jemmeppe, près de Liége, en 1644.

Fils d'un simple charpentier, il ne reçut guère d'autre instruction que celle qu'exigeait la pratique de ce métier. Ce fait, qui rend plus étonnante encore l'œuvre à laquelle il dut sa célébrité, est attesté par le professeur Frédéric Weidler, son contemporain, qui nous apprend que Sualm « savait à peine lire, mais qu'il était excellent ouvrier. » Peut-être avait-il droit à un éloge moins restreint; car dès sa jeunesse il joignait à la dextérité qui opère l'intelligence qui combine. Employé à la construction des machines destinées à l'épuisement des eaux souterraines qui entravent l'exploitation des houillères, il y fit preuve d'une habileté remarquable, surtout dans une circonstance qui devint la cause immédiate de sa fortune et de sa réputation.

Louis XIV venait d'élever le château de Versailles : il fallait des eaux abondantes pour compléter l'embellissement du parc magnifique qui s'étend devant cette royale demeure. Mais la nature du sol, qui avait déjà présenté d'autres obstacles, péniblement surmontés par la volonté absolue du monarque, était surtout défavorable à cette entreprise. Malgré les efforts des hommes les plus instruits dans la science de l'hydraulique, on n'était parvenu à se procurer que des eaux dites *blanches*, qui, considérées sous le rapport hygiénique, étaient d'une mauvaise qualité. Par l'ordre du roi, qui voulait à tout prix triompher de cette nouvelle difficulté, Colbert s'entoura de renseignements à l'aide desquels il découvrit que le problème avait été résolu dans un pays voisin. Le baron de Ville, gentilhomme liégeois, était propriétaire de la terre de Modave, dont les jardins, aussi élevés que l'aqueduc de Marly, étaient

arrosés par les eaux que fournissait la petite rivière de Hoyoux, au moyen d'une machine construite par Renkin. De Ville et son ingénieux protégé ayant été appelés à Paris, l'ouvrier liégeois fut entendu, et son plan approuvé. Par suite d'examens et de travaux préliminaires, on avait décidé que les eaux potables de Versailles seraient tirées de la Seine, et que la prise d'eau serait établie dans le voisinage de Bougival, un peu au dessous du village de Lachaussée. Il restait à trouver les moyens de faire franchir au fluide l'espèce de barrière établie par la nature entre les points de dérivation et d'affluence. Le projet conçu par Renkin fut présenté au roi; et, pour obtenir des données certaines sur la puissance motrice, on fit en sa présence, sur la terrasse du château de Saint-Germain, l'essai de l'effet produit par une roue hydraulique, qui, mue par le courant de la Seine, devait élever les eaux de ce fleuve à une hauteur considérable. L'expérience eut un plein succès, et ne laissa aucun doute sur le résultat de cette vaste entreprise, qui, commencée en 1675, fut terminée sept ans après, sous le ministère de Louvois.

Comme ce travail, d'autant plus merveilleux qu'il était le résultat de conceptions d'un génie sans culture, a été considérablement modifié depuis lors par les progrès des sciences, et qu'il serait fort difficile de reconnaître dans cette machine, telle qu'elle existe aujourd'hui, l'œuvre primitive de notre compatriote, nous tâcherons d'en donner l'idée, d'après la description qu'en a faite Belidor, dans son *Architecture hydraulique,* en y joignant quelques développements, extraits d'un mémoire publié en 1801 sur la même matière. Le barrage qui

produit la chute et la force motrice a été formé entre la rive gauche du fleuve et les atterrissements ou îlots *Lalorge* et *Gauthier* réunis. Toute la longueur de la Seine, depuis le port de Marly jusqu'à Bezons, était, avant le dix-septième siècle, presque entièrement divisée en deux bras, par une suite d'îlots, dont la jonction a été opérée pour ne former qu'une seule ligne longitudinale d'environ deux lieues et demie, de manière que, sur toute cette étendue, une grande partie des eaux fût exclusivement employée au mouvement de la machine. Au-dessous de la chute étaient établies quatorze roues hydrauliques, de trente-six pieds de diamètre chacune, mues par la chute du fluide. Ce système de roues mettait en jeu soixante-quatre pompes, pressant immédiatement l'eau du fleuve et la refoulant vers un premier puisard, placé sur le penchant de la montagne. Parvenue à ce point, l'eau y était reprise par soixante-dix-neuf pompes et refoulée une seconde fois jusqu'à un autre puisard supérieur; là enfin, soixante-dix-huit nouvelles pompes achevaient d'opérer l'ascension du fluide jusqu'au haut de la tour, dont la plate-forme est élevée au-dessus des eaux moyennes de la Seine de 154 mètres 7 centimètres, et qui se trouve placée à 1,236 mètres de distance horizontale de la machine *en rivière* ou du premier mobile. La tour est bâtie à l'origine d'un magnifique aqueduc de 643 mètres de longueur, que l'eau élevée parcourt avec la seule déclivité d'écoulement. On voit, par ce qui précède, que la machine était le résultat du travail de deux cent vingt et une pompes, placées tant dans le lit du fleuve que dans les deux puisards; sans parler des pompes intermédiaires, qui n'avaient pour objet que le jeu du mécanisme. Ces indica-

tions, bien que sommaires, suffisent pour faire concevoir le volume de cet ensemble, qui occupait sur la montagne une longueur d'environ 700 mètres. L'aspect de cette construction colossale, le mouvement bruyant de toutes ces masses en quelque sorte animées, dont les hommes instruits dans cette partie pouvaient seuls saisir la correspondance avec le premier moteur, excitaient à juste titre l'admiration publique; toutefois cette vaste complication n'était qu'apparente, et le mécanisme, examiné dans ses éléments, ne présentait que des procédés assez simples. La multiplicité des appareils provenait de la difficulté de faire monter une colonne d'eau, depuis le fleuve jusqu'au faîte de la tour, d'un seul jet, c'est-à-dire par un tuyau unique, qui ne fût interrompu nulle part entre ses points extrêmes. Des raisons, tenant en grande partie à la capacité de résistance du fer de fonte, avaient déterminé Renkin à subdiviser la colonne ascendante : il fallait, par conséquent, appliquer à chaque point de subdivision ou d'interruption un appareil mécanique particulier, pour faire continuer à l'eau qui y arrivait sa marche ascensionnelle, et les appareils intermédiaires ne pouvaient communiquer d'autre mouvement que celui qui leur était transmis par l'action inférieure des eaux du fleuve. De là l'immense quantité de pièces mécaniques qui ne fonctionnaient que pour opérer cette transmission, et qui couvraient la surface du sol sur un espace de plus de moitié de la distance entre la tour et la machine inférieure ou premier mobile; appareil colossal que devaient simplifier les procédés de la science moderne, mais qui, à cette époque, révélait dans son auteur de vastes connaissances et une intelligence

aussi vaste que hardie. Nous n'entrerons point ici dans des détails ultérieurs sur ce savant mécanisme : ils n'offriraient d'intérêt qu'à la classe peu nombreuse des hommes de l'art, qui, au surplus, les trouveront dans quelques ouvrages spéciaux, et principalement dans le second volume de Bélidor, que nous avons mentionné ci-dessus. Mais nous citerons, parce qu'elles caractérisent la simplicité native d'un homme de génie qui ne savait pas lire, quelques particularités, rapportées dans les *Mélanges historiques et littéraires* de M. de Villenfagne, qui dit les tenir d'un vieillard intimement lié avec l'illustre charpentier de Jemmeppe.

« Le jour que l'on devait faire jouer pour la première fois cette machine, Louis XIV, voulant jouir d'un spectacle aussi nouveau que surprenant, s'y rendit, accompagné d'une cour nombreuse. De Ville attendait le signal du monarque : on le lui donne : il fait signifier à Rannequin, qu'il croyait présent, les ordres du roi. On le cherche en vain; il avait disparu, emportant le secret de son ouvrage. Notre artiste, ayant à se plaindre du baron de Ville qui ne l'avait satisfait qu'en paroles, voulait le forcer à tenir ses engagements. Il y réussit. Le baron courut après lui, eut le bonheur de le rencontrer, lui assura la somme promise; et la machine, mise en mouvement, étonna la cour et la France.

« Le même vieillard m'a assuré, continue M. de Villenfagne. que Louis XIV fut enfin informé que le baron de Ville devait l'invention de cette machine merveilleuse à un Liégeois peu connu, que cet illustre potentat voulut voir Rannequin, qu'il le combla de bienfaits, et que souvent il l'appelait à Versailles, où,

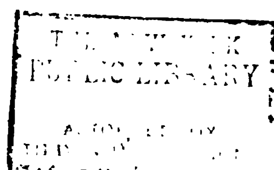
entouré de ses courtisans, il se plaisait à entendre le langage dur et grossier de notre concitoyen, qui ne savait que le *liégeois*, dont la naïveté et les termes singuliers divertissaient ce grand roi. »

Ces deux anecdotes, et surtout la première, suffiront pour démontrer le défaut de fondement de l'opinion qui attribuait au baron de Ville la conception de cet admirable ouvrage, ne laissant à Renkin que l'honneur de l'exécution, si d'ailleurs cette assertion pouvait subsister devant le témoignage de Weidler, cité plus haut, qui dit en propres termes : « Ceux qui furent présents aux premiers travaux m'ont unanimement affirmé que Renkin était le véritable auteur de la machine, et que de Ville fut seulement le protecteur de l'artiste auprès de la cour, et comme le négociateur de cette affaire (*commendatorem apud aulam et veluti ergodioctem extitisse*). » Enfin, cette certitude résulte également de l'inscription gravée sur le marbre qui recouvrait la tombe de Renkin, inhumé dans l'église de Bougival, voisine du lieu où il avait commencé son œuvre gigantesque. Sur cette pierre tumulaire, enlevée pendant la révolution, mais conservée dans une auberge voisine, où elle se trouve probablement encore aujourd'hui, on lit les paroles suivantes : « Ci-gissent honorables personnes, sieur Rannequin « Sualem, *seul inventeur* de la machine de Marli, décédé « le 29 juillet 1708, âgé de 64 ans, et dame Marie Ruelle, son « épouse, etc. » Ce témoignage contemporain, évidemment né de la notoriété publique, détruit toute assertion contraire, et ne permet plus de douter que la France du dix-septième siècle n'ait été redevable à cet enfant d'un de nos villages de l'admirable

monument sans lequel fût restée incomplète la magnificence du plus vaste et du plus splendide de ses palais.

Ph. Lesbroussart.







Henri de Gand.

propre organisation ne lui permettaient pas de se répandre au dehors et d'aspirer à devenir populaire ; elle eut ses destinées.

ses combats et ses révolutions, sa grandeur et sa décadence; mais elle devait mourir comme elle avait vécu, sans sortir des écoles, et le nom de *scolastique,* qui lui est resté, rappelle à la fois son origine, son caractère et ses défauts les plus saillants. Protégées par d'importants priviléges, les universités se gouvernaient elles-mêmes, et restaient à peu près indépendantes de tous les pouvoirs de l'État : c'était comme un monde à part dans cette société si variée, où s'agitaient les hauts barons et les fières communes, où les nobles dames inspiraient la chevalerie, où le moine sévère et le *maître de la gaie science* trouvaient également place.

La scolastique croissait à l'ombre de ces fortes institutions; en parfaite harmonie avec la société féodale, elle fournit la même carrière. Comme elle, on la voit s'essayer du neuvième au onzième siècle, prendre ensuite possession de la scène, entrer dans son âge héroïque, décroître enfin et succomber sous les attaques redoublées de l'esprit moderne.

Henri Goethals, plus connu sous le nom de *Henri de Gand,* et surnommé le *docteur solennel,* appartient à l'époque la plus florissante de la scolastique. Il fut l'une des lumières de l'université de Paris, alors qu'elle comptait dans son sein les Albert le Grand, les saint Bonaventure, les Alexandre de Hales, les saint Thomas d'Aquin. Après avoir éclairé son siècle, il resta une autorité dans le monde des savants et des théologiens, et si l'on descend le cours des âges, on rencontre une longue suite des plus glorieux témoignages qui semblent se succéder pour défendre sa mémoire contre un injuste oubli. Dans une lettre où il trace aux étudiants du collége de Navarre un plan d'études

pour la théologie, Gerson n'hésite pas à placer l'un des ouvrages de Henri de Gand, les *Quodlibeta,* sur le même rang que la *Somme* de saint Thomas. Nous citerons aussi un curieux passage où le célèbre Jean Pic de la Mirandole caractérise d'une manière vive et concise tous les maîtres de la scolastique : « Jean Scot, dit-il, a de la vigueur et du mouvement; Thomas est constamment grave et solide; Egidius, élégant et exact; François de Mayronis, vif et animé; pour Albert, il a quelque chose d'antique, de grand et de noble; et je trouve partout, dans Henri de Gand, un ton sublime et qui inspire la vénération. » Mais un suffrage qui vaut à lui seul tous les autres, c'est celui de Bossuet. Quelle idée ne prend-on pas de Henri de Gand, lorsqu'on entend l'aigle de l'éloquence chrétienne, le dernier des Pères, portant la parole devant des théologiens du siècle de Louis XIV, placer le nom du docteur solennel à côté des noms les plus illustres de l'église gallicane! « Ceux qui consultaient le grand maître du collége de Navarre, dit Bossuet dans une de ses oraisons funèbres, admirant le consentement de sa vie et de sa doctrine, croyaient que c'était la justice même qui parlait par sa bouche; et ils révéraient ses réponses comme celles d'un Gerson, d'un Pierre d'Ailli et d'un Henri de Gand [1]. » Ce n'est pas seulement comme théologien, c'est comme philo-

[1] Pour ne pas hérisser de textes et de citations cette notice, je renvoie à l'ouvrage que j'ai publié en 1838, sous le titre de : *Recherches historiques et critiques sur la vie, les ouvrages et la doctrine de Henri de Gand.* On y peut voir tous les témoignages et les pièces justificatives. Mais comme je ne connaissais pas alors le passage remarquable de Bossuet, j'avertis ici qu'on le trouve dans l'*Orais. funèb. de N. Cornet.* OEuv. compl. Paris, Lefèvre, 1836, t. v, p. 362.

sophe que Henri de Gand a reçu d'unanimes éloges. Il suffira de citer, parmi les historiens modernes de la philosophie, Tiedemann, Tennemann et de Gérando. C'est que le philosophe flamand exerça sur son siècle une heureuse et salutaire influence ; qu'il se montra, dans les grandes querelles de l'époque, l'apôtre éclairé de la raison et de la justice ; et qu'il remplit un rôle original dans les destinées de la scolastique. L'histoire de sa vie et de ses ouvrages va nous apprendre comment il mérita une réputation que les siècles devaient respecter.

C'est aux environs de Gand, dans la seigneurie de Mude, dont une partie est renfermée aujourd'hui dans l'enceinte de la ville, que naquit, en 1217, le futur rival de saint Thomas d'Aquin. Son père, Gerrem Goethals, était un vaillant chevalier, qui combattit à Bouvines. Après avoir reçu dans sa patrie les premiers germes d'une instruction libérale, le jeune Henri se rendit à Cologne pour suivre les leçons d'Albert le Grand. Une tradition veut qu'il y ait eu pour condisciple saint Thomas ; ce que la chronologie ne permet guère d'admettre. Mais ils se rencontrèrent plus tard, avec leur maître Albert, sur le théâtre de l'université de Paris. Henri ne quitta pas Cologne sans emporter le titre de docteur, et il paraît qu'en regagnant la Flandre, il eut plus d'une occasion de faire admirer son savoir dans ces espèces de tournois de l'intelligence, alors aussi communs que les autres, où chaque champion entrait dans l'arène armé de syllogismes et de textes d'Aristote[1]. S'il faut en croire

[1] Je corrige ici une faute que les connaisseurs auront remarquée à la page 15 de l'ouvrage cité dans la note précédente.

un de ses biographes, il aurait donné à Gand des leçons publiques de philosophie et de théologie. Mais le séjour qu'il fit dans sa ville natale ne dut pas être fort long; car nous le retrouvons bientôt à l'université de Paris, dont il ne tarda pas à être l'ornement et la gloire.

Depuis Abailard, dont l'enseignement, les aventures et les malheurs avaient jeté tant d'éclat, l'université de Paris était devenue le centre du mouvement intellectuel. Paris renfermait tout un peuple d'étudiants, et les maîtres les plus célèbres ambitionnaient l'honneur d'y enseigner. Robert *Sorbon* venait de fonder la maison fameuse qui garde encore aujourd'hui son nom. Les premiers maîtres furent trois des plus illustres docteurs de l'époque, Guillaume de Saint-Amour, Eudes de Douai et Laurent Langlois. De leur côté, les ordres religieux, et en particulier les dominicains et les franciscains, avaient ouvert, dans l'intérieur de leurs couvents, des cours publics qui attiraient la foule par le mérite et la renommée des professeurs. C'était de toutes parts une ardeur de zèle et une rivalité favorable aux progrès de l'instruction.

Formé à l'école de ces maîtres fameux, Henri de Gand fut bientôt jugé digne de les remplacer. Dès l'année 1247, lorsqu'il n'avait encore que trente ans, sa réputation naissante avait attiré les regards de la cour de Rome. Innocent IV lui conféra la dignité de protonotaire apostolique, avec des pouvoirs qui s'étendaient non-seulement à Paris et sur tous les diocèses de France, mais encore sur celui de Tournai. La bulle du pape, qui existe encore aux archives de la ville de Tournai, nous apprend que *Henri Goethals était prêtre, maître ès arts de*

l'université de Paris, et, ce qui offre un intérêt particulier, que *ledit maître Henri, dans sa promotion au grade de docteur en théologie, venait de recevoir, à cause de sa science éminente, le glorieux surnom de docteur solennel.* Valère André rapporte aussi que ce titre fut donné à Henri de Gand par le *suffrage unanime de l'université.*

Désigné par la faveur du saint-siége au choix de la Sorbonne, le docteur solennel en devint l'un des membres les plus actifs, Il avait ses admirateurs et ses partisans; on s'occupait avec soin dans l'école des questions et des difficultés qu'il soulevait. Ce fut une longue et belle carrière. Déjà célèbre en 1247, on le voit en 1274 à la tête d'un parti académique; des manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris prouvent qu'il enseignait encore en 1278 et 1282, et s'il faut en croire l'historien Mézeray, il dut présider en 1289 à une décision importante de la faculté de théologie.

C'est une époque riche en événements : l'université de Paris eut alors à traverser des jours d'épreuves, de gloire et de combats. L'incertitude des juridictions amène des luttes acharnées; une jeunesse ardente fait valoir par l'épée ses droits méconnus; les leçons cessent, le sang coule, et toute l'autorité du chef de l'Église, secondé par la puissance royale, suffit à peine à calmer l'agitation des esprits. En même temps l'université de Paris avait à soutenir une guerre des plus vives avec les ordres religieux. L'ardent et belliqueux Guillaume de Saint-Amour donna le signal par son livre énergique *Des périls des derniers temps,* dirigé contre la mendicité religieuse. Saint-Amour était une des puissances de l'époque. Il disposait de

quatre mille clercs dans l'université. Le pape lui adressait des bulles, et traitait directement avec lui. A la fin cependant il dut céder, et saint Thomas, qu'il avait longtemps écarté des honneurs du doctorat, fut reçu en 1257.

Henri de Gand, jeune encore, paraît s'être peu mêlé à ces premiers débats ; mais il n'en fut pas de même lorsque la querelle se ranima, plus vive que jamais, à l'occasion du privilége de prêcher et de confesser dans tous les diocèses, qui avait été accordé aux frères mendiants, et qu'ils invoquaient pour se soustraire à la juridiction des pasteurs ordinaires. On ne peut nier que les ordres religieux, placés sous la main du pape, n'aient contribué puissamment à resserrer les liens de l'unité catholique, ce merveilleux et imposant spectacle au sein de l'Europe morcelée et divisée jusqu'à l'infini par le système féodal. Mais trop souvent aussi on les vit, dépassant le but de leur mission utile, anéantir tous les pouvoirs devant l'autorité de Rome, et méconnaître les droits de l'épiscopat inscrits dans l'Évangile. A l'époque où Henri de Gand florissait, leur puissance était parvenue à son comble, et il était temps d'y poser des bornes. Toute l'Église s'était émue. Henri de Gand fut le défenseur en quelque sorte officiel des évêques et des pasteurs ordinaires. Ses ouvrages prouvent avec quel soin et quelle ardeur il traita la question. Les attaques ne lui manquèrent pas ; mais animé d'un zèle infatigable, il répliquait, dupliquait et répliquait encore. Il examine en théologien les rapports du pape et des évêques, et il nous semble s'éloigner également d'une indépendance schismatique, et de la servilité extrême des docteurs réguliers. Il eut le bon sens et le courage de protester contre

[illegible] qui, dans ces [illegible] [illegible]
[illegible] monastères. Il alla même jusq[illegible]
[illegible] du temps que le mélange [illegible]
[illegible] dans le [illegible]
[illegible] que la vie [illegible]



Henri de Gand à l'université de Paris.

l'aveugle prosélytisme, qui, dans ces siècles d'ignorance, voulait à toute force peupler les monastères. Il alla même jusqu'à établir, contre l'opinion générale du temps, que le mélange de vie active et de vie contemplative, dans le clergé ordinaire, constituait un état plus parfait que la vie purement contemplative des moines. Saint Bonaventure et saint Thomas étaient les colonnes des ordres religieux et les adversaires du docteur solennel. Un de leurs arguments les plus hardis, c'était la scandaleuse ignorance des curés, qu'il fallait, disait saint Thomas, remplacer par des travailleurs plus habiles. Henri de Gand répondit avec non moins de vigueur, qu'on peut opposer à l'ignorance des curés les désordres des religieux, et que dans tous les cas, ce n'est pas un motif pour bouleverser la discipline de l'Église.

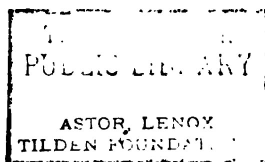
On voit par cet exemple, et ce n'est pas le seul que présentent les ouvrages de Henri de Gand, quelle liberté de discussion régnait parmi ces docteurs du moyen âge, que nous nous représentons volontiers courbant la tête sous le plus étroit despotisme intellectuel. Le lecteur éclairé comprend aussi toute l'importance politique du débat, et c'est ici le lieu de présenter une observation qui a échappé à plus d'un historien. On attribue généralement aux seuls légistes l'honneur des réformes par lesquelles les rois de France sapèrent les fondements de l'édifice féodal; la vérité est qu'une bonne part en revient aux théologiens et aux philosophes scolastiques. Souvent le docteur du moyen âge s'élève au-dessus de son siècle; souvent son argumentation courageuse flétrit les abus de la féodalité. On en jugera par la manière dont notre philosophe flamand s'exprime



même



Henri de Gand à l'université de Paris.



sur le duel et les combats judiciaires, ce préjugé si vivace encore qu'il arrachait à saint Louis même de larges concessions : « Le duel est contraire à la loi naturelle, quant à la disposition des combattants et à leur intention de tuer; il est expressément contraire à la loi divine, quant à l'intention téméraire de tenter le jugement de Dieu par un signe sensible; ainsi aucune loi juste ne permet ni ne peut permettre le duel; et le poids d'une autorité quelconque, pas plus que la force d'une coutume contraire longtemps observée, ne saurait le rendre licite. »

C'est encore dans le même esprit de raison et d'équité que le docteur solennel examine la question, assez délicate pour l'époque, *si la dîme est de droit évangélique,* si elle doit faire partie de la nouvelle loi, comme elle fait partie de l'ancienne. « L'Évangile, dit très-bien Henri de Gand, a pour but de nous ramener aux préceptes de la loi naturelle, en les faisant paraître dans leur jour véritable, et en y ajoutant quelques conseils de perfection. Or, on ne peut nier qu'il ne soit très-conforme à la loi naturelle, que ceux dont le temps est consacré tout entier au service des autels, reçoivent du public les choses raisonnablement nécessaires à leur subsistance. Par conséquent, la dîme est de droit évangélique et naturel, si l'on entend par là une obligation de subvenir aux besoins des ministres du culte; mais la dîme n'est qu'une observance légale qui peut être abolie, elle n'est pas de droit évangélique ni naturel, en tant que fixée à telle quotité plutôt qu'à telle autre; sous ce rapport, elle appartient au droit positif humain. ». Telle est la solution de Henri de Gand, et l'on ne voit pas ce qu'on pourrait dire de plus sensé aujourd'hui même au sujet des biens du clergé.

La renommée et le rang du célèbre professeur de théologie donnaient un grand poids à ses opinions. Sa science éclaira plusieurs conciles, et il n'est pas croyable qu'un monarque comme saint Louis ait dédaigné un tel auxiliaire dans ses sages réformes. Le docteur solennel dut trouver place à la table royale où s'assit plus d'une fois saint Thomas. Quelques historiens parlent de la faveur dont il aurait joui dans sa vieillesse auprès du jeune Philippe le Bel. Il ne faudrait pas conclure de ce fait, d'ailleurs contestable, que Henri de Gand partageât les sentiments politiques du cruel persécuteur de Boniface VIII. La doctrine qu'il enseigne dans ses ouvrages n'est rien moins que favorable au despotisme. « Si le prince, dit-il, donne des ordres évidemment injustes, et que tout avertissement ait été inutile, en un mot, s'il est incorrigible, les sujets doivent procéder à sa déposition plutôt que de le supporter, et ils sont déliés de l'obéissance. »

Cette théorie, qui n'était pas nouvelle au moyen âge, avait pour appui et pour couronnement la suprématie temporelle des papes, et la théocratie était au fond des principes démocratiques de Henri de Gand. Pour lui comme pour la plupart de ses contemporains, le pape est indépendant de toute puissance, et toute puissance lui est soumise comme au chef de la société spirituelle; il est, selon l'expression de notre auteur, l'architecte de la cité humaine; à lui appartient de distribuer les travaux et les fonctions, de veiller sur tous les empires, d'honorer les bons rois, de déposer et de remplacer ceux qui abusent de l'autorité suprême. On voit que les philosophes du moyen âge avaient laissé peu de chose à dire aux hommes

qui de nos jours essaient de restaurer ces vieilles théories.

Il n'est pas moins curieux d'entendre un docteur du treizième siècle traiter avec une haute liberté d'esprit la question du *communisme,* soulevée aujourd'hui comme une menace du pauvre contre le riche. C'est en se plaçant entre Platon et Aristote que Henri de Gand cherche à éclairer toutes les faces du problème. La communauté, poussée jusqu'à l'extinction des sentiments naturels les plus légitimes, voilà, selon notre docteur, le principe politique de Platon, au moins dans sa *République;* la propriété, l'individualité poussée jusqu'à l'égoïsme, voilà le principe d'Aristote. Tout en reconnaissant le bon sens pratique du philosophe de Stagyre, Henri de Gand n'en rend pas moins justice aux nobles et généreuses inspirations de l'immortel disciple de Socrate. Son esprit impartial et élevé se refuse même à condamner sans réserve ce principe de la communauté des femmes, dont on a tant abusé contre Platon. Henri de Gand sait y voir ce que Platon y a mis en effet, le vœu sublime quoique chimérique d'une fraternité universelle qui ferait de tous les membres de l'État une seule et même famille. Le seul tort de Platon, à ses yeux, c'est d'avoir eu de la condition humaine une idée trop parfaite. L'humanité aujourd'hui est corrompue et dégradée : nul législateur ne peut le méconnaître impunément. Mais ici, comme dans d'autres parties de sa doctrine, Platon, selon la belle expression de Henri de Gand, *n'avait fait que rêver l'état d'innocence* et la perfection primitive de l'homme, sans en avoir une notion distincte, et il fit des lois qui en sont comme un souvenir; mais un souvenir vague et incomplet, étendant ses voiles sur les tristes

réalités de la vie. « La politique chrétienne, continue notre auteur, ne saurait être ni la politique de Platon ni la politique d'Aristote. Elle ne peut s'arrêter aux vues impraticables de Platon, parce qu'elle a un sentiment trop vif de l'imperfection et des misères de l'homme déchu; elle ne doit pas non plus s'enfermer dans l'étroit horizon d'Aristote, car le christianisme a pour mission de régénérer l'homme et de le rendre à son premier état de perfection. Quelle est donc la loi véritable de la politique chrétienne? C'est la plus grande réalisation possible de la communauté, non par des institutions extérieures et coërcitives, mais par le libre mouvement de la grâce et de la charité. » Je l'avoue : ce n'est pas sans une émotion profonde que j'ai rencontré, dans le vieux philosophe flamand, ces pages touchantes où respire à la fois une si haute raison et un si tendre intérêt pour les hommes. Quelle supériorité de vues! Quel dédain de tout préjugé vulgaire! Quelles inspirations d'avenir! Qui ne bénirait la céleste influence du christianisme, quand on le voit susciter, jusqu'au sein de l'immobilité féodale, de tels apôtres du progrès et des destinées meilleures de notre race!

Cependant *l'ange de l'École,* saint Thomas, était mort en 1274, après avoir exercé sur l'université tout entière l'empire légitime du génie. Il laissait des admirateurs enthousiastes qui, dans l'excès de leur zèle, voulaient arrêter toute liberté de discussion, et faire recevoir sa doctrine comme une sorte d'oracle. dont il ne serait plus permis à l'avenir de s'écarter. C'était un despotisme magistral que Henri de Gand ne pouvait subir : sa philosophie s'écartait, sur des points importants, des idées

du docteur angélique. Il se mit donc à la tête du parti opposé; plusieurs réunions de théologiens eurent lieu chez Étienne Tempier, évêque de Paris, et tel était l'ascendant de Henri, qu'il fit triompher sa cause l'année même de la mort de saint Thomas. C'était armer contre lui l'ordre entier des dominicains : aussi un grand nombre de religieux, dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, s'efforcèrent-ils de repousser les attaques du docteur solennel. Tout prouve que Henri de Gand fut en quelque sorte l'héritier de l'influence de saint Thomas. Aucun rival alors ne paraît lui avoir disputé le premier rang. Sa doctrine s'était répandue jusqu'en Italie et en Allemagne. Il domine, par son enseignement et son système, tout l'intervalle qui s'écoula entre la mort du docteur angélique et l'arrivée de Jean Duns Scot à l'université de Paris, vers le commencement du quatorzième siècle. Quoique Henri fût mort depuis plusieurs années, Scot, le *docteur subtil,* eut besoin, pour établir sa propre doctrine, de combattre à outrance celle du docteur solennel qui régnait encore. Aussi le franciscain Matthieu Veglensis écrivait-il, à la fin du seizième siècle : « On compte deux adversaires principaux de Duns Scot; en effet Scot lui-même se constitua l'adversaire de Henri de Gand, et Guillaume Occam, celui de Scot. »

Au milieu de ses succès académiques, Henri avait été nommé, en 1275, archidiacre de Tournai, en même temps que Philippe Mouskes, cette autre gloire de Gand, devenait évêque de la même ville. L'archidiacre et l'évêque de Tournai, unis par l'élévation du caractère et la supériorité de l'esprit, gouvernaient le diocèse d'un commun accord. Aubert Le Mire dit en

propres termes que Henri *fut l'œil de l'évêque*. Cependant, malgré l'éclat de sa nouvelle dignité, le docteur solennel ne renonça point aux fonctions de l'enseignement. Jusqu'à la fin de sa vie il paraît avoir pris une certaine part aux affaires de l'université de Paris. Peut-être partageait-il le temps de son séjour entre Paris, Tournai et sa terre de Mude-lez-Gand. Il s'occupait dans la retraite d'œuvres de bienfaisance, d'études et de fondations pieuses, et c'est au milieu de ces soins paisibles que la mort vint l'enlever. Il succomba, en 1293, aux attaques d'une fièvre violente. Une clause de son testament léguait à la ville de Gand différentes sommes pour les pauvres, et une rente perpétuelle pour l'entretien de deux étudiants à l'université de Paris. L'illustre archidiacre fut enseveli avec pompe dans l'église cathédrale de Notre-Dame à Tournai.

Henri de Gand a-t-il appartenu à quelque ordre religieux? Le rôle qu'il remplit dans la querelle des ordinaires et des mendiants ne porte pas à le croire. Cependant les *Servites* ou *serviteurs de la bienheureuse vierge Marie,* le réclamaient encore au dix-septième siècle, comme l'ornement et la gloire de l'ordre. Leurs historiens racontent avec détail la vie religieuse de Henri de Gand, ses nombreux voyages au delà des Alpes, et ses instances auprès des souverains pontifes, pour conjurer les orages qui menaçaient leur congrégation naissante. Rien n'égale l'admiration et l'enthousiasme que leur inspire le docteur solennel, et c'est grâce aux *Servites* que nous possédons des éditions modernes et commodes de ses principaux ouvrages. Un zèle si persévérant, tant de récits, tant de détails, doivent avoir quelque fondement, et sans voir dans Henri de Gand un

religieux servite, rien n'empêche qu'il n'ait prêté à l'ordre, dans quelques circonstances importantes, l'appui de sa science ou même de sa voix. C'est là, selon nous, ce qui aura donné lieu à tous les récits postérieurs, que l'esprit de corps répandit et accrédita.

Henri de Gand avait composé un grand nombre d'ouvrages sur des sujets de théologie, de philosophie, d'histoire, de dévotion. Les plus importants ont été imprimés plusieurs fois; quelques-uns existent encore manuscrits : nous ne parlerons que des premiers. Ce sont : le *Livre ou Catalogue des écrivains illustres,* les *Quodlibeta,* et la *Somme de théologie.* Nous pensons que ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, et qu'ils l'ont été dans l'ordre où ils sont placés ici.

Le *Catalogue* a été imprimé pour la première fois à Cologne, en 1580. Deux autres éditions parurent en 1693 et 1718. La traduction du commencement de l'ouvrage en fera connaître la nature et le but : « Continuer jusqu'à nos jours, avec les renseignements que j'ai pu me procurer à cet égard, le *Catalogue des hommes illustres,* commencé par saint Jérôme, et dont Sigebert, moine de Gemblours, a donné une suite jusqu'au temps où il a vécu, tel est le dessein que je me suis proposé, malgré tout ce qui me manque pour une tâche aussi difficile; mais je ne voulais pas laisser à la postérité un trop juste sujet d'étonnement, si aucun des hommes de notre âge n'eût dirigé son zèle de ce côté, lorsqu'on a vu paraître tant de personnages dignes de mémoire, depuis les temps où Sigebert a cessé d'écrire. » Ce début à la manière de Tacite, rappelle la gravité habituelle de Henri de Gand. Le *Catalogue* est bref et concis,

mais sans aridité. Le style est toujours clair et ne manque pas d'élégance. Une haute impartialité distingue Henri de Gand comme historien.

Les *Quodlibeta* parurent pour la première fois à Paris, en 1518; il y eut deux autres éditions à Venise, en 1608 et en 1613. Les *Quodlibeta* justifient très-bien leur titre; ce sont des espèces de *Mélanges*, où l'on trouve de tout, de la philosophie, de la théologie, de la physique, du droit canon, de la morale et de la politique. Cet ouvrage est regardé comme le chef-d'œuvre de Henri de Gand : il avait reçu dans les écoles le surnom de *Livre d'or*.

Le premier éditeur des *Quodlibeta* publia également la *Somme de théologie*, en 1520; l'ouvrage est dédié *au comte Louis de Flandre, au sénat et au peuple gantois*. Une seconde édition, très-belle et très-correcte, parut en 1646, à Ferrare, en trois volumes in-4°. Jérôme Scarparius, provincial de l'ordre des servites, y a joint une table raisonnée des matières, qui forme à elle seule 260 pages! La *Somme* est distribuée en trois parties. La première renferme des généralités sur la science et principalement sur la science théologique. La deuxième traite de l'existence et des attributs de Dieu, et la troisième du dogme de la Trinité. Quoique la *Somme* soit principalement un ouvrage de théologie, les deux premières parties offrent aussi un intérêt philosophique véritable, et il est étonnant que les historiens de la philosophie les aient à peu près négligées.

Ces nobles monuments des travaux d'un autre âge nous ont transmis les titres irrécusables de la gloire de Henri de Gand. Lors même que toute trace de sa haute influence sur son

siècle aurait disparu de l'histoire, on la retrouverait là vivante et indestructible. On admire dans ses beaux ouvrages la sagacité, la profondeur et l'indépendance de l'esprit philosophique. Mais il n'est pas facile de pénétrer dans le sanctuaire de la doctrine, et encore moins d'y introduire le public. La nature des questions et la langue de la scolastique y mettent des obstacles de plus d'un genre. Aussi ne voulons-nous essayer que d'en offrir ici les traits les plus marquants.

On sait qu'Aristote eut au moyen âge le titre et le rang de *prince des philosophes*. On en vint presque à voir en lui un père de l'Église. Il régnait surtout par l'autorité de la langue et des formules qui dominait tout l'enseignement. Cet empire semble d'autant plus extraordinaire que les doctrines d'Aristote, aujourd'hui mieux connues et mieux comprises, sont en grande partie opposées aux dogmes chrétiens.

Henri de Gand était de son siècle. S'il ne secoua pas entièrement le joug d'Aristote, s'il est encore péripatéticien par le langage qu'il emploie, par la manière dont il pose les questions, il ne l'est plus par celle dont il les résout, et le fonds de sa doctrine est conçu dans un esprit tout différent de celui d'Aristote : il le combat avec force au nom de la philosophie et du christianisme; s'élevant comme conciliateur et comme juge entre Aristote et Platon, il sait défendre ce dernier contre d'injustes attaques, se nourrit de ses nobles inspirations, et s'envole sur les ailes de son génie dans le monde supérieur des idées. L'originalité de Henri de Gand comme philosophe consiste dans son platonisme, et c'est ce qui le distingue éminemment de saint Thomas, de Scot et des autres scolastiques.

Mazzonius en porte ce jugement remarquable : « Henri de Gand est le seul entre tous les scolastiques qui mérite vraiment le nom de platonicien. »

Ainsi le docteur solennel appartenait à cette grande école philosophique qui compta dans son sein les plus illustres d'entre les premiers Pères, et en particulier saint Augustin. Comme eux il croit que l'alliance de la vérité théologique et de la vérité philosophique ne peut qu'être féconde, et il rejette énergiquement cette opposition imaginaire entre la raison et la foi, que rêvent, jusque dans le sein de l'Église, des esprits secrètement malades de scepticisme. Si l'on objecte que la raison a égaré les hérétiques, Henri de Gand répond que la fausse interprétation des textes de l'Écriture a été une source tout aussi fréquente d'hérésie, et qu'au surplus l'erreur ne s'est jamais appuyée que sur des raisons faibles et défectueuses. « Quant aux vraies raisons, dit-il énergiquement, elles ne sont ni la propriété des hérétiques, ni la nôtre, mais la propriété de la vérité même et de Dieu ; car la vérité, c'est Dieu. » Les idées de Henri de Gand sont tellement larges et hardies, qu'elles feraient reculer peut-être plus d'un théologien de nos jours. Partout, à l'exemple de Richard de Saint-Victor, qu'il suivait avec prédilection, Henri de Gand cherche à développer l'intelligence, en lui proposant comme une noble conquête, la vue de plus en plus claire des vérités révélées ; il représente la foi, non en ennemie de la raison, mais empressée à lui tendre la main, à diriger ses regards en haut, et à la nourrir d'une divine espérance [1].

[1] On dirait qu'il porte dans son cœur les paroles si remarquables de l'illustre moine de Saint-Victor, dans le Prologue du *Traité de la Trinité* : « Si dans la foi réside le

Dans Henri de Gand, la philosophie éclaire la religion, et une haute inspiration religieuse pénètre la philosophie tout entière. L'intelligence de Dieu est pour lui *le monde intelligible* de Platon, *la région des vérités éternelles* de Leibnitz. Un rayon divin doit descendre dans l'intelligence de l'homme, pour qu'il connaisse la vérité pure, pour qu'il soit certain de la posséder. « L'homme, dit-il, ne peut apercevoir la vérité que dans la lumière pure des idées, qui est l'essence divine..... L'essence, la raison d'être de chaque chose est une idée en Dieu. » Voilà Platon tout entier.

En exposant les preuves de l'existence de Dieu, le docteur solennel a rencontré des aperçus ingénieux et profonds que l'histoire de la philosophie doit recueillir. Et d'abord, demande Henri de Gand, l'homme s'inquiéterait-il de l'existence de Dieu, si l'être infini lui-même n'avait déposé dans l'intelligence humaine un sentiment et une idée dont il est l'objet suprême? Il faut déjà, pour rechercher si Dieu est, en avoir une notion plus ou moins claire. Autrement, ce serait comme si l'on se mettait à la poursuite d'un esclave fugitif, sans posséder son

commencement de tout bien, c'est dans la connaissance que se trouve la consommation et la perfection... C'est peu, pour des cœurs que la foi dirige, que l'espérance altère, que la charité entraîne, d'avoir des opinions justes et vraies sur Dieu, mais il faut joindre la connaissance à la croyance; il faut autant qu'il nous est permis, autant qu'il est possible, comprendre avec la raison ce que la foi nous a transmis. Mais quelle merveille si notre âme se trouble et s'obscurcit devant les mystères de Dieu, lorsqu'elle est souillée presque à chaque instant de la poussière des pensers terrestres! Sors enfin de la poussière, ô vierge, fille de Sion! Si nous sommes de vrais fils de Sion, dressons l'échelle sublime de la contemplation, et prenant notre vol, comme des aigles, échappons à la terre, pour planer dans les hauteurs des cieux. »

signalement en aucune manière; car il est bien certain alors que, même en le rencontrant, on ne pourrait le reconnaître.

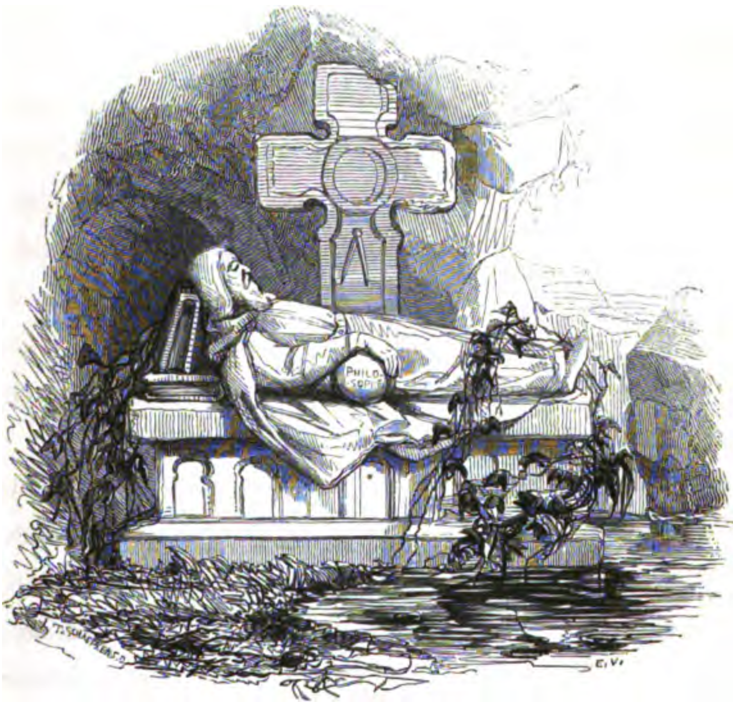
Henri présente une autre preuve à laquelle il ne manque que des développements pour mériter de figurer à côté de la célèbre démonstration de Descartes. L'existence de Dieu, pour l'esprit, est inséparable de la notion de Dieu. Comme être absolu, on ne peut en avoir l'idée sans penser en même temps à son existence; de sorte que ceux qui doutent de l'existence de Dieu, n'ont réellement pas l'idée de Dieu. On peut le dire sans crainte : le philosophe flamand, sur ce point capital, est supérieur à saint Thomas lui-même, qui semble rejeter toute preuve métaphysique de l'existence de Dieu.

Le talent philosophique de Henri de Gand s'est encore exercé avec succès sur la question célèbre des *universaux,* sur celle de la création, sur le problème de l'union de l'âme et du corps. Sa pensée est en général mâle et forte; son expression est souvent d'une heureuse énergie. Il a quelques-uns des défauts de son siècle; mais il est riche de qualités qui n'appartiennent qu'à lui, et que la philosophie plus mûre de notre âge n'a pas le droit de dédaigner.

La vie et les ouvrages de Henri de Gand se rendent un mutuel témoignage, et nous apprennent également qu'il servit l'humanité et mérita la gloire. Il fut l'un des maîtres intellectuels de l'Europe, à une époque qui n'est pas sans grandeur. Digne émule des Albert, des saint Thomas, des Alexandre de Hales, honoré des suffrages d'un Gerson et d'un Bossuet, l'histoire de la scolastique et de l'université de Paris gardera fidèlement sa mémoire. Il sut être philosophe et chrétien. Il

défendit le droit contre la force; il parla de raison dans un siècle de préjugés. Les libertés de l'Église trouvèrent en lui un infatigable défenseur. Il honora sa patrie, et aujourd'hui encore son exemple et ses succès rappellent éloquemment à la Belgique que les triomphes de l'industrie et l'éclat des arts ne doivent pas être les seuls objets de son ambition, et qu'il y a aussi des palmes glorieuses à cueillir dans la carrière des sciences et dans les nobles travaux de la pensée.

F. Huet.



respect et qui servent tout bonnement de dalles aux passants.

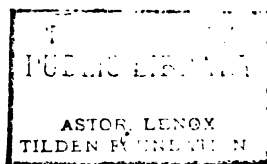


Ortelius.

respect et qui servent tout bonnement de dalles aux passants;



Ortelius.



vous apercevrez peut-être, entre deux piliers, vers la gauche, les derniers mots assez bizarres de l'une de ces épithaphes si maltraitées : *cœlebs cœlibi* (*célibataire à célibataire*); une ligne plus haut, vous découvrez un nom célèbre, mais c'est à une femme qu'il s'applique : *Anna Ortelia,* et vous doutez encore. Attendez que cette jeune fille qui prie avec ferveur, et dont la robe flottante cache le reste de l'inscription, se lève lentement et vous découvre les lignes supérieures ; vous verrez que cette pierre à demi usée a été consacrée par cette *Anna Ortelia, à son très-cher frère* Abraham Ortélius, *géographe du roi, né à Anvers.*

ABRAHAMO ORTELIO,
ANTWERPIANO,
GEOGRAPHO REGIO,
FRATRI CARISSIMO
ANNA ORTELIA CÆLEBS
CÆLIBI H. M. F. CIↃ. IↃ. XCVIII.

Tel est le respect que nous avons pour nos anciennes gloires ; c'est ainsi que l'on traite le seul monument qu'on ait jamais élevé chez nous, je pense, à l'homme que ses contemporains ont surnommé le *Ptolémée du seizième siècle,* à l'auteur du premier *Atlas,* à celui qui fut le rénovateur de la géographie ancienne et le père de la géographie moderne. Et ce ne sont pas seulement ses compatriotes qui se sont accordés à exalter ainsi son mérite ; ce sont les Français, et à leur tête Augustin de Thou, le grand historien de l'époque, puis d'Anville lui-même dans vingt endroits de ses traités spéciaux. Ce sont les Italiens,

et parmi eux le neveu de l'illustre Guichardin. C'est, après une foule de ses compatriotes, le docte Anglais Hallam; c'est enfin, tout récemment encore, M. de Macedo, ci-devant secrétaire de la légation portugaise à Paris, dans un article communiqué par Walckenaer à Maltebrun, et inséré par ce dernier dans les *Annales de la géographie et de l'histoire*.

Abraham Ortélius (Ortels), né à Anvers, le 2 avril 1527, avait, à ce qu'il semble, passé les vingt premières années de sa vie, sinon dans l'oisiveté, du moins sans rien manifester des dispositions studieuses qu'il montra plus tard. A vingt ans, il fut inscrit dans la corporation de Saint-Luc, comme marchand et enlumineur de cartes; ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il se mit à étudier les lettres; mais il y fit des progrès tellement rapides qu'il étonnait les plus habiles et les plus heureusement doués sous ce rapport. C'est qu'il fut dès l'abord préoccupé d'un grand dessein qu'il ne perdit plus jamais de vue, auquel il rapportait tout, et qui, devenu pour lui comme un précieux fil conducteur, donnait de l'assurance à tous les pas qu'il faisait dans le labyrinthe des connaissances humaines. Il avait dès l'abord aperçu la possibilité de coordonner les notions géographiques éparses, que des voyages récents avaient multipliées, mais compliquées en même temps. Comparer ce que les anciens avaient dit avec ce que venaient d'observer les modernes, se familiariser avec tous les grands faits historiques comme avec les monuments des arts qui donnent aux lieux leur principal intérêt, c'était le moyen de répondre à la fois au besoin de l'époque qui s'attachait à tout et voulait des études encyclopédiques, et à cet autre besoin qu'éprouvèrent toujours les esprits

créateurs, d'une idée dominante à laquelle tout le reste vient se relier comme à un centre unique; besoin dont la pleine et entière satisfaction est la première condition de succès dans une œuvre d'art, car il n'y a point de chef-d'œuvre sans unité; besoin non moins impérieux dans le domaine des sciences, car là où on ne s'en est pas occupé, il peut y avoir des notions scientifiques plus ou moins intéressantes, mais il n'y a point de corps de doctrine, il n'y a rien qui mérite le nom de science.

Rappelons donc à quel point en était la géographie quand Ortélius, réveillé par les récits des navigateurs qui affluaient dans sa ville natale, conçut le projet de réduire ces récits en corps de science, et rapporta dès lors à ce projet toutes les études auxquelles il se livra avec une ardeur rare, même de son temps.

On avait déjà publié des cartes de plusieurs pays de l'Europe; mais il n'existait aucune levée trigonométrique. Ces cartes, prises sur des échelles diverses, remplies de toutes les erreurs impossibles à éviter quand la géographie marche sans le secours des mathématiques, étaient en quelque sorte inconciliables entre elles. Les découvertes des Portugais sur le littoral de l'Afrique et dans l'Asie, celles des Espagnols dans l'Amérique, avaient répandu de grandes lumières sur des parties du monde entièrement inconnues des anciens; mais les récits de ces grandes navigations étaient dispersés dans toute l'Europe; il était très-difficile de les réunir, très-dispendieux de les acquérir.

Ortélius s'imposa la tâche de résumer et de rassembler dans une représentation de toutes les parties connues du globe, tant de notions éparses, soit dans les relations de voyage, soit dans

les cartes publiées, sans s'effrayer ni de la dépense qu'il avait à faire pour se procurer les matériaux, ni du labeur que devait lui coûter la conciliation de tant de travaux exécutés sans vue d'ensemble et d'une manière presque toujours incohérente. Il se mit silencieusement à l'œuvre et y porta cette persévérance que donne aux grands courages la seule possibilité du succès. La moitié de son *Atlas* était faite, quand il en parla pour la première fois à son ami Gérard Mercator, autre savant géographe belge, à qui même les mathématiciens (entre autres Gérard Vossius) accordent le premier rang. « Vous avez fait « les cartes de la moitié de votre monde? lui dit Mercator; mon « univers à moi est entièrement achevé! » Et il disait vrai; car tous deux avaient conçu et exécuté en même temps ce gigantesque projet. Mais Mercator était riche et pouvait attendre; Ortélius, moins connu que lui, était ruiné si Mercator eût le premier publié son *Atlas*. Celui-ci attendit, et laissa s'épuiser deux éditions du *Théâtre du Monde* d'Ortélius avant d'éditer le sien; il fit mieux encore, car le vrai savoir se montre rarement généreux à demi : il loua publiquement l'œuvre de son rival, en en faisant habilement ressortir tout le mérite. « Cet ouvrage est « un monument précieux pour l'histoire de la géographie, dit « M. de Macédo, et il fera toujours époque dans les annales de « la science, et parce qu'il a été la base de tous les travaux « géographiques entrepris depuis, et parce qu'il justifie encore « à présent, malgré les progrès étonnants que la science a « faits de nos jours, le reproche que Danville faisait aux autres « géographes de n'avoir pas assez souvent consulté Ortélius. »

Le succès de cette publication surpassa toutes les espérances



Ortélius en Italie.

de son auteur. Cinq réimpressions successives furent faites à Anvers, de 1571 à 1587, sans compter les contrefaçons françaises et les traductions italienne et espagnole. Philippe II nomma Ortélius son géographe en titre, et il jouissait d'une telle considération, qu'en dépit de l'étiquette qui régissait alors souverainement toutes les cours, on vit successivement les princes Ernest et Albert d'Autriche aller lui rendre visite et s'entretenir familièrement avec lui. Ortélius avait débuté par faire avec son ami Vivien, l'un des plus savants archéologues de son temps, un voyage scientifique, dont la relation très-élégante renferme des notions qui sont encore aujourd'hui du plus haut intérêt pour l'histoire littéraire contemporaine. Ce premier voyage n'avait embrassé qu'une partie de ce qu'on appelait alors indifféremment la *Belgique* ou la *Germanie inférieure*; mais partout où s'étaient arrêtés les doctes voyageurs, ils avaient recueilli dans les cabinets des curieux, alors nombreux et riches en Belgique, tous les genres de renseignements propres à jeter quelque jour sur leurs études classiques; et Ortélius, déjà préoccupé de son grand projet, s'attachait particulièrement à tout ce qui pouvait éclaircir les nombreuses questions géographiques qu'il s'était faites.

Bientôt après, Ortélius se rendit en Angleterre et en Irlande, avec son compatriote l'historien Van Metteren, et parcourut trois fois l'Italie, s'arrêtant partout où il trouvait des inscriptions pour reconnaître les anciens noms de chaque lieu et fixer les rapports de l'ancienne géographie avec la moderne; sans négliger de faire en même temps provision de médailles, de vases antiques, de statuettes, et de tout ce qu'il pouvait se pro-

curer en ce genre. C'est de son Musée, selon l'expression de Valère André, que furent tirées toutes les figures qui composent le joli recueil intitulé : *Têtes des Dieux et des Déesses, d'après d'anciennes médailles* [1].

Ortélius est aussi l'auteur d'un livre intitulé : *Image du siècle d'or*, ou *vie, mœurs, coutumes et religion de l'ancienne Allemagne;* mais celui de ses ouvrages qui, au jugement des savants, doit surtout consacrer sa renommée scientifique, c'est son grand dictionnaire de géographie, qu'il publia d'abord sous le titre de *Synominie géographique,* puis, avec des additions considérables, sous celui de *Trésor géographique,* livre bien digne de son titre, car c'est un *vrai trésor,* disait Juste-Lipse en remerciant l'auteur de l'exemplaire qu'il lui avait envoyé.

L'Italien Zacharie Lilio avait le premier donné à Florence, en 1493, l'esquisse d'un dictionnaire de géographie ancienne, ou, pour mieux dire, une simple liste alphabétique de quelques noms de lieux. « Depuis Lilio, dit M. de Macédo, personne « n'avait traité cette matière, lorsque Ortélius se proposa de « donner un dictionnaire de géographie ancienne. Il y réussit, « ajoute-t-il.... Ortélius, en rendant compte de son travail, « traça en même temps la route que devaient suivre ceux qui « voudraient entrer dans la carrière qu'il a parcourue avec tant « de succès. Mais elle était trop pénible pour qu'on osât l'abor-

[1] L'édition que possède l'auteur de cette notice, in-4°, de 1602, sortie des presses de Robert Bruneau, contient 59 médaillons, encadrés dans des ornements extrêmement variés, genre renaissance : *Deorum Dearumque capita, ex antiquis numismatibus Abrahami Ortelii, geographi regii, collecta et historica narratione illustrata à Fr. Sweertio,* sans pagination.

« der. Elle a été abandonnée, et nous n'aurons pas probable-
« ment de longtemps un *Dictionnaire de géographie ancienne*
« plus complet que celui d'Ortélius. »

Un nouvel atlas pour la géographie ancienne, qu'il publia d'abord sous le titre de *Parergon,* à la suite de son *Théâtre du monde* (1578), puis séparément pour l'usage de son *Trésor de géographie ancienne;* de nouvelles cartes de géographie moderne; la fameuse carte que l'on croit être du quatrième siècle, et que l'on désigne sous le titre d'*Itinéraire d'Antonin* ou de *Carte de Peutinger,* et une carte de géographie sacrée, complètent le cycle géographique qu'Ortélius eut le courage de parcourir tout entier. L'étendue de ces travaux était, comme l'a justement fait observer M. de Macédo, « sujette aux imper-
« fections inséparables des grandes entreprises littéraires. Dans
« la carrière des sciences, lorsqu'on a un espace immense à
« parcourir, on ne peut s'arrêter à chaque pas pour appro-
« fondir des matières dont chacune exigerait une discussion
« particulière. Rapporter les opinions des autres, comparer
« tout ce qui a été dit sur l'objet qu'on traite, prononcer quel-
« quefois son jugement lorsque les opinions sont partagées,
« hasarder une conjecture lorsqu'elle se présente naturellement
« et qu'elle n'est pas dénuée de fondement, c'est tout ce qu'on
« peut attendre des ouvrages de la nature du *Thesaurus geogra-*
« *phicus* et du *Parergon,* et c'est ce dont Ortélius s'est acquitté
« avec une érudition inconnue aux géographes postérieurs. »

Il est inutile d'ajouter à ce que nous venons de rapporter qu'Ortélius était lié avec les hommes les plus célèbres de son époque. La partie de sa correspondance qui a été recueillie par

Burmann, ou qui se trouve dans les œuvres de Juste-Lipse, prouve jusqu'à quel point ce dernier estimait et son caractère et son érudition : c'est dans des termes qui attestent un enthousiasme réel que Juste-Lipse le remercia de l'envoi de son grand atlas. Nous avons vu comment il qualifiait le *Dictionnaire de géographie ancienne*. Dans une autre lettre, il dit que la carte de l'ancienne Espagne lui est de la plus grande utilité pour les leçons d'histoire qu'il donne sur la guerre punique, en expliquant Tite-Live. Il lui dédia son traité des *Amphitheatres,* et agita souvent avec lui par correspondance les questions d'antiquités les plus intéressantes.

Le fameux peintre liégeois Lombard et ses disciples les plus célèbres, Dominique Lampson, poëte et philosophe comme son maître, Hubert Goltzius, le créateur de la numismatique, Otto Venius, fameux par ses ouvrages, et plus fameux encore par son élève Rubens, entretinrent toujours avec lui des relations d'amitié. La plupart d'entre eux étaient à Liége quand il y vint avec Vivianus, et disputaient le plaisir de lui faire bon accueil, aux chanoines Charles De Langhe, le fameux philologue, Levinus Torrentius, surnommé par les Italiens l'Horace chrétien, et Arnold De Wachtendonck, l'antiquaire. L'historien De Thou ne se borne pas à le citer comme un savant qui a les titres les plus incontestables à ses éloges : il en parle comme d'un ami qu'il affectionne et dont il prise le caractère à l'égal de la science. Ainsi fait encore Louis Guichardin, le neveu de l'illustre historien de l'Italie. Mais ce qui témoigne plus haut que tout le reste de l'excellence de son cœur, c'est la sérénité, c'est la constance inaltérable avec laquelle il porta

toute sa vie la reconnaissance qu'il devait à son ami Mercator. Quoi de plus touchant, mais quoi de plus rare en même temps que cette émulation sans jalousie des deux plus grands géographes de leur époque, se rendant mutuellement justice sans affectation et se donnant jusqu'au bout des preuves de l'amitié la plus vraie, comme de l'estime la mieux sentie? Nous avons vu comment Mercator avait cédé à son ami non-seulement le profit, mais encore l'honneur de la priorité dans la publication de l'*Atlas*. Ortélius, en revanche, s'était fait un devoir de proclamer, dans sa préface, l'opinion du monde savant sur le mérite de son généreux ami. Il semble que la modestie de Mercator rougissait des éloges qu'Ortélius lui avait ainsi donnés publiquement : « Si on attaque désormais, lui dit-il, la répu-
« tation que vous m'avez faite, songez que ce sera à vous de la
« défendre, non à moi qui ne puis être juge dans ma propre
« cause. »

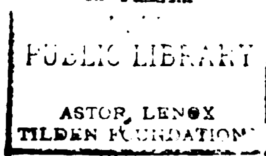
C'est dans ce doux commerce d'amitié et dans des échanges continuels de découvertes scientifiques, communiquées sans prétention et sans réserve, qu'il passa doucement les dernières années de sa vie avec les savants que nous avons nommés, auxquels il ne faut pas oublier d'ajouter encore Plantin et son gendre Moretus, et Philippe Galle, qui grava son portrait en tête des belles éditions de l'*Atlas,* ainsi que les têtes des *Dieux et des Déesses* du recueil que nous avons cité.

Il mourut à Anvers, le 28 juin 1798, et fut enterré à l'abbaye des Prémontrés de Saint-Michel. On sait qu'il avait adopté cette devise, bizarre plutôt qu'orgueilleuse : un globe, entouré de cette légende : *contemno et orno, je le méprise et je l'orne.*

Il est pourtant permis de croire qu'il faisait quelque cas de l'estime de ce monde, puisqu'il exécuta tant de grands travaux pour se l'assurer.

Félix Van Hulst.







Commines



COMINES.

Comme Thucydide et Xénophon, comme Salluste et Tacite, comme plusieurs de nos célébrités contemporaines, Philippe de Comines fut à la fois un grand politique et un grand historien; la gloire du second a, sans doute, éclipsé celle du premier; et pourtant nous ne devons pas négliger ici l'homme d'État, car, à notre avis, il explique

souvent l'écrivain, mieux que ne le ferait aucune analyse littéraire.

Philippe de Comines naquit en 1445, dans un des domaines de sa noble famille, le château de Comines, situé sur la Lys, à deux lieues de Menin. Son éducation fut celle des gentilshommes de son siècle, plutôt physique qu'intellectuelle ou morale. En 1464, « au saillir de son enfance et en l'âge de pouvoir monter à cheval, » il vint au service de Charles de Bourgogne, alors comte de Charolais, qui lui fit une pension de 6,000 fr. Il l'accompagna pendant la guerre du *Bien public*, assista à la bataille de Montlhery et au siége de Paris; et quand le prince fut devenu duc de Bourgogne, par la mort de son père, il le suivit contre les Liégeois révoltés. En 1468, Louis XI, oubliant sa circonspection habituelle, s'était imprudemment livré, dans les murs de Péronne, à la foi de son adversaire. Comines était alors chambellan du duc, et, selon les vieilles habitudes de domesticité féodale, couchait souvent dans sa chambre. Il semble que, dès lors, son esprit pratique et pénétrant lui eût fait apprécier le caractère et prévoir l'avenir des deux rivaux. Charles, irrité contre le roi, allait mettre à profit sa maladroite confiance, et se porter à quelque violence insensée. Plusieurs conseillers de Bourgogne voulaient « sa prise rudement et sans cérémonie. » Comines parla dans l'intérêt de Louis XI; « nous n'aigrîmes point, dit-il, mais adoucîmes à notre pouvoir. » Le roi eut *quelque ami* qui lui conseilla sous main de céder aux exigences de Charles; que, « s'il fesoit le contraire, il se mettroit en si grand péril, que nul plus grand ne lui pourroit advenir. » Cet ami n'est autre, sans doute, que

Comines lui-même. Les expressions de Louis XI, dans les lettres patentes qu'il rédigea plus tard en sa faveur, ne permettent pas d'en douter. « Lorsque étions, y est-il dit, entre les mains d'aucuns rebelles et désobéissants, qui s'étoient déclarés contre nous et en danger d'être là détenus, notre dit Philippe de Comines, sans crainte du danger qui lui en pouvoit advenir, nous avertit de tout ce qu'il pouvoit pour notre bien, et tellement s'employa que, par son moyen et aide, nous saillîmes hors des mains de nosdits rebelles. »

Quand Louis sortit de Péronne, Comines était tout à lui. Cependant il ne passa ouvertement à son service que quatre ans plus tard. Après avoir poursuivi avec les deux princes la guerre contre les Liégeois, il fut employé à diverses missions diplomatiques, d'abord en Angleterre, puis vers le duc de Gueldre. C'est quelque temps après cette dernière ambassade que l'on trouve dans ses *Mémoires* cette simple ligne assez inattendue :

« Environ l'an 1472, je vins au service du roi. »

Quels motifs le déterminèrent à prendre ce parti? Avait-il eu à se plaindre de Charles? Perdit-il sa confiance? Négligeait-on ses conseils? On ne saurait le dire; il affecte une singulière discrétion sur ce grand acte de sa vie politique. Souvent il blâme la conduite et le caractère de son maître; on sent bien que la profonde circonspection de Comines ne pouvait sympathiser avec la présomptueuse folie du *Téméraire;* cependant il ne s'en plaint jamais personnellement. Une fois peut-être, il se permet une observation sur la conduite de Charles envers lui, je n'en ai rencontrée aucune autre; c'est à l'occasion de son dernier voyage en Angleterre. La mission était dangereuse; il s'agis-

sait d'aller affronter le duc de Warwick, ami déclaré de la France, et alors à l'apogée de son triomphe. « Le duc de Bourgogne, dit-il, ne craignoit point fort de mettre en péril un sien serviteur pour s'en aider quand il en avoit besoin. »

Mais pour un esprit de la trempe de Comines, fort indulgent d'ailleurs au chapitre des injures personnelles, ce n'était point là un motif déterminant de désertion. Voyez comme il s'exprime, quand il est lui-même en cause. Il maudit bien les cages de fer dont il avait *tâté* sous Charles VIII, mais il excuse le prince qui l'y avait renfermé pendant huit mois. « Je crois, dit-il, que j'ai été l'homme du monde à qui il a fait le plus de rudesse, mais connaissant que c'étoit en sa jeunesse, et qu'il ne venoit pas de lui, ne lui en sus jamais mauvais gré. » Se plaint-il de l'ingratitude de Louis XII? Ce prince, pour qui il avait compromis ses intérêts de fortune et d'ambition, parvient au trône et oublie tout. Comines se contente de constater le fait : « De lui j'avois été aussi privé que nulle autre personne, et pour lui avois été en tous ses troubles et pertes; toutefois, pour l'heure ne lui en souvint point fort. »

La seule injure que Comines ne pardonnât point, c'était les fautes politiques du prince. Il pressentit les orages où allait s'engloutir la maison de Bourgogne, et, jeune encore, voyant qu'un tel service n'offrait à un homme d'avenir ni honneur, ni profit, il quitta le vaisseau dès qu'il vit les nuages s'amonceler à l'horizon. Sans doute, cette conduite n'est ni noble, ni loyale. Comines le sentait, et je dirais volontiers avec Mezerai : « Si ses raisons eussent été honnêtes, il les auroit expliquées, lui qui raisonnoit si bien sur toutes choses. » La seule excuse

que l'on puisse hasarder en sa faveur, c'est d'une part l'indépendance des seigneurs qui, se croyant encore au bon temps de la féodalité pure, s'imaginaient ne relever que de Dieu et de leur épée, et passaient insoucieusement d'un camp à l'autre, au gré de leurs intérêts ou de leurs passions ; de l'autre, les mœurs des contemporains. « Au siècle de Comines, comme l'a judicieusement remarqué M. de Barante, l'enthousiasme de la chevalerie et de la religion avait déjà fini, l'empire du monde appartenait aux plus prudents et aux plus habiles. » Louis XI et les Sforzes agissaient alors d'après les principes que Machiavel allait bientôt formuler ; le succès suffisait à justifier les intrigues les plus odieuses ; les premiers personnages de France et d'Angleterre se laissaient marchander et vendre ouvertement, et se croyaient à l'abri de tout reproche, lorsque, comme le marquis de Hastings, ils prenaient, sans donner de reçu, le prix de leur trahison ; les trésoriers des princes avaient, dans leur livre de compte, le tarif des consciences ministérielles, et pouvaient établir, à un carolus près, ce que chaque négociation leur avait coûté en achat d'âmes et de voix. Comines ne fut pas meilleur moraliste que son siècle, ni en théorie, ni en pratique.

Quoi qu'il en soit, Louis XI récompensa richement le dévouement de son nouveau serviteur. Tandis que Charles punissait sa désertion par la confiscation de ses biens, Louis lui donnait, dans cette même année 1572, les terres de Bran et de Brandon, la principauté de Talmont, les seigneuries de Carzon, Aulonne, Château-Gontier et les Chaulmes, domaines situés en Poitou. En 1473, il favorisait son mariage avec Hélène de Chambres,

une des plus riches héritières de cette province, qui lui porta en dot le château d'Argenton; l'année suivante, il y ajouta les seigneuries de Chaillot, près Paris, et de la Chèvre. Bientôt après il le créa capitaine de la ville et du château de Chinon, et enfin sénéchal de Poitou.

Admis aux conseils et dans la familiarité du prince, Comines fut employé en diverses négociations, et chargé, après la mort du duc de Bourgogne, de hâter la soumission de plusieurs villes de cette province. La bienveillance qu'il témoigna aux bourgeois de Dijon, en se montrant moins rigoureux à leur égard pour le logement des gens d'armes que le roi ne semblait l'exiger, fit honneur à son caractère, mais lui attira une espèce de disgrâce qui ne fut pas, au reste, de longue durée. Bientôt en effet ses heureux succès dans l'ambassade de Florence, et la satisfaction que Laurent de Médicis en témoigna à Louis XI, lui firent retrouver toute la faveur qu'il avait perdue. Louis lui rendit visite au château d'Argenton, et lui confia la mission délicate de retenir sous son influence son neveu, le jeune Philibert, duc de Savoie.

Nous avons dit que Charles VIII et Louis XII ne surent pas aussi bien apprécier les talents de Comines. Celui-ci, il est vrai, quoique membre du conseil d'État, avait pris part, sous la régence d'Anne de Beaujeu, à toutes les intrigues des princes, aux cabales du connétable Jean de Bourbon, du comte de Dunois, du duc d'Orléans, du duc de Lorraine. Partant toujours peut-être de ce faux principe, qu'au lieu de rester où nous fixe le devoir, il faut se hâter de courir sous le drapeau du plus habile et du plus fort, il s'imagina qu'une femme, luttant contre des

princes ambitieux et énergiques, n'aurait pas pour elle le succès, comme elle avait le bon droit. La sagesse d'Anne de Beaujeu trompa ses prévisions. Des lettres qui dévoilaient sa trahison furent saisies; Comines, renfermé huit mois à Loches dans les cages de fer de Louis XI, n'en sortit que pour passer dix-huit autres mois en prison, au Châtelet. Enfin, le 24 mars 1488, attendu que, de son propre aveu, « il avoit eu intelligence, adhésion et pratiques par paroles, messages, lettres de chiffres et autrement, avec plusieurs rebelles et désobéissants sujets du roi, et commis autres crimes et maléfices, » un arrêt du parlement le condamna à un exil de dix ans dans ses terres et à la confiscation du quart de ses biens.

Que cette sentence ait été exécutée en partie, ou que plutôt, comme on le croit généralement, le besoin de rallier les esprits ait conseillé l'indulgence envers les coupables, toujours est-il que Comines ne se mêla d'aucune affaire publique jusqu'en 1493. Nous le retrouvons alors présent au traité de Senlis, entre Charles VIII et l'archiduc d'Autriche. Le roi avait compris que la maturité expérimentée du conseiller de Louis XI manquait à la diplomatie française; il l'appela en Italie, et l'envoya à Venise, dès le commencement de la guerre, pour assurer à la France la neutralité des Vénitiens.

Fidèle d'abord aux intérêts français, la république, aussitôt que Charles songea à se retirer, commença à comploter avec ses ennemis pour lui couper la retraite. Comines quitte Venise en toute hâte, et vient appuyer de sa présence les avis continuels qu'il adressait au roi pour le déterminer à brusquer son retour. Mais le règne de la prudence et de l'à-propos était passé. La

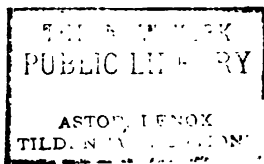
jeunesse irréfléchie et présomptueuse qui entourait Charles VIII, les ennemis que les guerres civiles de la Régence avaient attirés à Comines, enfin le caractère faible et flottant du prince, tout paralysa les bonnes intentions et les talents du ministre. Après la bataille de Fornoue, où il combattit à côté du roi, et qui ne changea rien à la situation des affaires, il fut chargé de faire accepter aux Vénitiens le traité de Verceil, et plus tard d'obliger le duc de Milan à l'exécution du même traité. Il ne réussit ni d'un côté, ni de l'autre. Assurément, la faute n'en était pas à lui, mais au roi lui-même et à ses courtisans, qui avaient mené à si mauvaise fin une expédition commencée sous de si brillants auspices. Les ennemis politiques de Comines se gardèrent bien de présenter la chose sous ce point de vue. « Ils furent au contraire fort joyeux de cette tromperie, et lui lavèrent bien la tête, comme on a accoutumé à la cour des princes en pareil cas. Il en fut bien iré et marri. »

A partir de ce moment, Comines disparaît de la scène politique. Il faut croire cependant qu'il ne perdit rien de la haute position où le plaçaient sa fortune et ses services; car le 13 août 1504, il maria sa fille unique, Jeanne, à René de Bretagne, comte de Penthièvre, et entra par cette illustre alliance dans la maison de Bourbon. La Belgique peut donc compter parmi les ancêtres de ses rois à venir celui qu'elle place déjà à la tête de ses historiens.

Cinq ans après ce mariage, le 17 octobre 1509, Philippe de Comines mourut à Argenton. Il fut enterré aux Grands-Augustins. Son tombeau en marbre, orné de deux statues qu'on suppose le représenter lui-même avec sa femme, se trouvait



Commines engageant Louis XI à accepter les propositions du Téméraire.



dans une chapelle qui portait son nom. Transporté ensuite au Musée des monuments français, ce mausolée doit être maintenant à Versailles. Je ne sais si l'on y lit encore l'épitaphe que voici :

GALLORUM ET NOSTRÆ LAUS UNA ET GLORIA GENTIS,
HIC, COMINE, JACES, SI MODO FORTE JACES;
HISTORIÆ VITAM POTUISTI REDDERE VIVUS,
EXSTINCTO VITAM REDDIDIT HISTORIA;

et que l'on pourrait se hasarder à traduire littéralement par les quatre vers suivants :

Gloire du nom français et de notre patrie,
Ci-gît Comines, si toutefois il est mort.
L'histoire n'était plus; il lui rendit la vie,
Et l'histoire lui rend la vie après sa mort.

A en juger par la première ligne, l'auteur de cette épitaphe devait être Belge. Quel qu'il soit, il a parfaitement apprécié Comines. Ce fut Comines, en effet, qui rendit véritablement la vie à l'histoire. Jusqu'à lui, la France n'avait eu que des chroniques, et des chroniques incomplètes, car elles ne présentaient d'ordinaire qu'une des faces de la société. Grégoire de Tours et ceux qui, jusqu'au treizième siècle, employèrent, comme lui, la langue latine, se bornent presque exclusivement à l'histoire de l'Église. Les événements n'ont guère de valeur à leurs yeux qu'autant qu'ils se rattachent aux annales des évêchés et des abbayes, d'où ils font partir et où ils ramènent presque tous les faits. Dans Villehardouin, Joinville et Froissart, les seigneurs ont succédé aux moines et aux évêques. Froissart surtout, le prédécesseur presque immédiat de Comines, est l'écrivain féodal par excellence. Ne lui parlez

pas du peuple et des roturiers. Ce sont « des Jacques, des vilains, noirs, petits et très-mal armés, » qui l'intéressent fort médiocrement. Ce qu'il lui faut, c'est la noblesse avec ses hauts et puissants barons, ses galants écuyers, ses fêtes, ses tournois, ses batailles, ses blasons, ses brillantes armures de chevaliers.

De Philippe de Comines date réellement l'histoire du peuple entier, l'histoire des communes ajoutée à celle des rois, des grands et des prêtres. Les calamités dont chaque guerre menace le commerce et la bourgeoisie, la misère des campagnes déchirées dans les luttes nationales ou civiles, commencent à remuer l'historien. Un quatrième acteur, le peuple, est entré en scène dans le grand drame humanitaire.

Comines a encore un autre mérite. Il a créé parmi nous l'histoire politique, ou plutôt, si j'ose employer cette expression, l'histoire pratique. Dans le premier âge des sociétés, quand les productions de l'intelligence, en quelque genre que ce soit, ont encore l'attrait de la nouveauté pour la jeune imagination de l'homme, il demande à l'histoire un intérêt de poésie, et les souvenirs du passé deviennent la matière de narrations brillantes ou naïves qui charment une curiosité avide et facile à satisfaire. Les vieilles légendes, les anecdotes privées, tout ce qui frappe les yeux et l'imagination, tout ce qui même émeut le cœur, l'historien le raconte ou le décrit avec amour. Mais pour les causes, les moyens, les ressorts cachés, il ne s'en inquiète guère. C'est plus tard, c'est quand les progrès de la civilisation et le développement de l'esprit commencent à s'associer à l'activité de la vie publique, que l'histoire prend un autre ca-

ractère. Alors on y cherche avant tout les travaux et les passions de l'homme dans la condition sociale ; on veut connaître la nature et le jeu des institutions, pénétrer dans l'intérieur des partis, démêler le secret des influences et des événements qui font le sort des nations. Joinville écoute et raconte ; Froissart regarde et peint ; Comines observe, compare et juge. Avec lui, l'esprit d'analyse et de positivisme remplace, dans l'histoire, l'esprit de foi naïve et poétique. C'est sans doute en ce sens que Catherine de Médicis disait que Comines avait fait autant d'hérétiques en politique que Luther en religion. Montaigne l'a jugé excellemment. « Vous y trouverez, dit-il, le langage doux et agréable, d'une naïve simplicité, la narration pure et en laquelle la bonne foi de l'auteur reluit évidemment, exempte de vanité parlant de soi, et d'affection et d'envie parlant d'autrui ; ses discours et exhortements, accompagnés plus de bon zèle et de vérité que d'aucune exquise suffisance, et tout partout, de l'autorité et gravité représentant son homme de bon lieu et élevé aux grandes affaires. » C'est précisément cela. Comines n'est point un philosophe et un moraliste, c'est un homme positif, un homme d'affaires. Il nous fait remarquer qu'avant d'écrire, il était resté dix-huit ans auprès des princes, et là il avait beaucoup appris sur le ménagement des choses de ce monde. De toutes les vertus, celle dont il fait le plus grand état, c'est la prudence ; si la générosité et la franchise lui semblent louables, c'est qu'elles sont, en définitive, le meilleur calcul. Comines, né à Florence, se fût appelé Machiavel ; il est à Machiavel ce que Louis XI est à François Sforze ou à Borgia.

Cette profonde connaissance des affaires a peut-être un autre défaut; elle lui donne en mainte occasion une sorte d'indulgence que j'appellerais fataliste ou matérialiste. Ce n'est pas chez lui que vous trouverez

. . . . Ces haines vigoureuses
Que fait naître le vice aux âmes vertueuses.....
Il prend tout doucement les hommes comme ils sont.

Un seigneur de la cour de Bourgogne conseille à son maître un acte de la plus lâche cruauté. « Les plus sages errent aucunes fois, dit simplement Comines, et très-souvent ou pour être passionnés aux matières de quoi l'on parle, ou par amour, ou par haine, ou pour vouloir dire l'opposite d'un autre, et aucunes fois par l'indisposition des personnes; *car on ne doit pas tenir pour conseil ce qui se fait après dîner.* » Mais, lui dit-on, il faut alors chasser pareilles gens du conseil des princes. A quoi il est d'avis qu'il faut répondre : « Que nous sommes tous hommes, et qui les voudroit chercher tels que jamais ne faillissent à parler sagement, ni qui jamais ne s'émussent plus une fois que l'autre, il faudroit les chercher au ciel. »

Les princes sont-ils cruels envers leurs sujets, les sujets ingrats et rebelles envers leur prince? La faute n'en est pas tout à fait aux hommes; ils ne sont, aux yeux de Comines, que des instruments en la main de Dieu. « Je serois assez de l'opinion de quelque autre que j'ai vu, c'est que Dieu donne le prince selon qu'il veut punir ou châtier les sujets; et au prince les sujets, ou leurs courages disposer envers lui, selon qu'il

les veut élever ou abaisser. » Cette pensée d'intervention céleste revient continuellement dans notre historien : « Quelque chose que savent délibérer les hommes, Dieu en conclut à son plaisir... L'homme propose, et Dieu dispose, etc... »

Et cependant, Comines était un esprit trop exact, un caractère trop actif pour se laisser bercer à la vague indolence du fatalisme oriental. Tout en en appelant à Dieu, quand il ne peut dénouer autrement le mystérieux *entrelas* des choses humaines, il n'en est pas moins attentif à donner en toute occasion des leçons de politique applicable, des préceptes de science positive et d'expérience ; « dans mon livre, dit-il lui-même, princes et gens de cour trouveront de bons avertissements, à mon avis. » On sent qu'il n'a recours au Ciel que quand la terre est impuissante, et qu'au-dessus de sa maxime « L'homme propose et Dieu dispose, » domine le vieux proverbe : « Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

Les morceaux de son ouvrage qui méritent d'être le plus soigneusement médités sous ce rapport, sont les chapitres qui terminent les divers livres, et où, sous le titre de *Digressions* ou *Discours*, il appelle l'attention du lecteur sur les enseignements pratiques de l'histoire ; ceux, par exemple, dans lesquels il explique l'accroissement successif des impôts en France, les révolutions de l'Angleterre, les causes de la victorieuse résistance des Suisses et de l'affaiblissement de la maison de Bourgogne. Comme modèles de narration, lisez le récit des batailles de Montlhéry, de Granson, de Morat, la mort de Charles le Téméraire et celle de Louis XI. Peintre de ce prince, Comines est à la hauteur de son modèle ; ses réflexions sur le caractère de son

maître, au chapitre x du premier livre, sont admirables de finesse et de bon sens.

La langue de Comines, quelquefois nue jusqu'à la sécheresse, n'est pas encore faite assurément, mais elle est plus claire, plus précise, plus métaphysique, et pourtant plus intelligible que celle de ses devanciers ; plus française que celle de ses contemporains. En passant du drapeau de Bourgogne au drapeau de France, Comines avait assuré son existence littéraire autant que sa fortune politique. Malheur aux vaincus ! Les écrivains réellement bourguignons de l'époque, Georges Chastelain, Olivier de la Marche, inviolablement fidèles à la famille du *Téméraire,* tombèrent avec elle et furent longtemps oubliés. Leur style, où se rencontrent des termes wallons et hennuyers, était réputé incorrect au temps même où ils parurent ; et bien qu'aujourd'hui tous ces *gazouillis*, pour parler comme Pasquier, soient enveloppés pour nous dans le même nuage d'archaïsme, on sent dans Comines comme un fond de vrai français plus solide et mieux arrêté.

On a comparé notre auteur à Tacite, non point sans doute pour le style, si éminemment pittoresque, et parfois abrupte à force de travail, dans l'historien romain ; la langue du quinzième siècle ne pouvait atteindre ces hauteurs ; ni pour l'enchaînement et la disposition savante qui distinguent les grands annalistes de l'antiquité ; ni, en un mot, pour le côté artistique et littéraire de l'histoire ; mais bien pour la rectitude de jugement et la sagacité d'appréciation, qui rattachent les effets aux causes, et font prévoir les conséquences dans un avenir même fort éloigné. Voyez comment il pressent les destinées de l'An-

gleterre et de Venise; admirez cette profondeur qui devine le caractère et les intentions secrètes, et peint un homme et un peuple en quelques traits.

L'ouvrage de Philippe de Comines intitulé : *Chronique et histoire*, est adressé à l'Italien Angelo Catto, archevêque de Vienne; il semble même avoir été composé à la requête de ce prélat, attaché d'abord, comme notre historien, au duc Charles de Bourgogne, et qui passa, comme lui, au service de Louis XI, dont il devint le médecin et l'aumônier. Cet ouvrage se divise en huit livres; il comprend le récit des événements qui se passèrent non-seulement en France, mais en Flandre, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Italie, et jusqu'en Hongrie, depuis l'an 1464 jusqu'en 1498, c'est-à-dire sous les rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII.

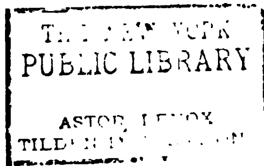
La première édition fut publiée en 1523, à Paris, par le président de Selves, quatorze ans seulement après la mort de l'auteur. Les seuls exemplaires de cette édition qui existent encore sont datés de 1524; ils ne contiennent que les six premiers livres. Les deux derniers, qui renferment l'expédition de Charles VIII en Italie, ne parurent que cinq ans plus tard. En 1559, Denys Sauvage, historiographe de Henri II, fit imprimer à Lyon, chez Jean de Tournes, sous le titre de *Mémoires*, au lieu d'*Histoire* ou *Chronique*, usité jusqu'alors, l'ouvrage complet de Comines. Il forme un volume in-folio.

Parmi les nombreuses éditions qui succédèrent à celle de Sauvage, on distingue celle des Elzeviers, 1648, in-18; celle de Jean Godefroy, Bruxelles, 1706-1713, 4 volumes in-8°, à laquelle l'éditeur a ajouté la *Chronique scandaleuse* de Louis de

Valois, dc 1460 à 1483; celle de Lenglet-Dufresnoy, Londres. 1747, 4 volumes in-4°. M. Buchon ne pouvait oublier Comines dans sa *Collection des Mémoires* antérieurs au seizième siècle et dans le *Panthéon littéraire*. Enfin, la *Société de l'histoire de France* vient de donner au public le premier volume d'une édition nouvelle de Comines. Je regrette que la notice promise de Mlle Dupont n'ait pu être publiée en même temps. J'aurais été heureux de mettre à profit ses remarques sur le premier historien politique des âges modernes, sur un écrivain qui honore à la fois et la France et la Belgique.

A. Baron.




PUBLIC LIBRARY



Mercator.

ment dans une localité déterminée de l'Europe, il s'étend sur l'Europe et l'Asie tout entière.

La Belgique surtout brillait d'un éclat nonpareil à cet âge

l'Europe et l'Asie tout entière.

La Belgique surtout brillait d'un éclat nonpareil à cet âge

d'or du génie — nos peintres — nos poëtes — nos historiens — nos savants — nos hommes de guerre ajoutaient chaque jour un rayon au nimbe rayonnant de la patrie. De grandes découvertes étaient accomplies dans le monde de la science — l'astronomie — la physique, s'étaient enrichies de faits nouveaux qui jetaient des faisceaux de lumière dans le chaos de la philosophie d'Aristote; le vieux monde s'en allait, et pour la première fois l'humanité se trouvait face à face avec les éternelles vérités qu'elle avait si longtemps cherchées en vain par les ténèbres de la scolastique et d'une science fanatique qui n'avait que des bûchers pour répondre aux esprits assez audacieux pour porter la main sur ses vieilles erreurs et ses vieux systèmes.

Jusqu'au seizième siècle la géographie avait partagé le sort commun des sciences. Les relations des voyages étaient des tissus de fables plus propres à étonner l'imagination du lecteur qu'à l'instruire. Les cartes étaient plus déplorables encore. Les limites du monde connu étaient déterminées d'après l'antique système de Ptolémée, modifié quelquefois par les relations d'un voyageur contemporain qui ne faisait qu'ajouter des erreurs nouvelles à des erreurs anciennes. Les noms des peuples, des pays, tout était confondu. Les iles devenaient des continents; les continents, des îles. Dans les cartes d'André Bianco qui se trouvent à la bibliothèque Saint-Marc de Venise, les trois parties de l'ancien monde forment un grand continent partagé en deux parties inégales par la Méditerranée et l'Océan indien, qui court de l'est à l'ouest. L'Afrique s'étend de l'ouest à l'est parallèlement à l'Europe et à l'Asie. L'Europe

et le royaume du prêtre Jean se prolongent jusqu'à son extrémité méridionale. C'est l'Afrique des anciens, terminée au nord de l'équateur. L'Asie est tout aussi mal figurée. La côte méridionale court tout droit de l'est à l'ouest. Il n'y a point d'indices des deux péninsules de l'Inde ni du golfe de Bengale. La partie orientale consiste en deux grandes presqu'îles séparées par un golfe immense. Sur celle du nord, on voit *Gog* et *Magog*, et sur la méridionale, le *Paradis*, d'où sortent quatre grands fleuves dont deux se jettent dans la mer Caspienne. A la place de Terre-Neuve on voit une grande île appelée *Isola de la man Satanaxie* (île de la main de Satan); une grande main noire sort de l'eau. D'autres géographes avaient placé dans les mêmes latitudes l'*Isola de los Demonios*. Le cosmographe Koerius représentait encore au dix-septième siècle les dix-sept provinces unies sous la forme d'un lion.

Les travaux immortels de Colomb et de Vasco de Gama, en renversant les bornes chimériques qui avaient arrêté le génie des anciens — anéantirent tout d'un coup les systèmes de Ptolémée, de Strabon et autres cosmographes de l'antiquité. Magellan popularisa par ses voyages cette vérité — que la terre est un globe. Les découvertes de Tycho-Brahé et de Galilée portèrent le dernier coup aux systèmes des anciens, et firent éclater à tous les yeux les énormes erreurs de Ptolémée. Les mappemondes des frères Appian de Ribeiro vinrent donner un nouvel aspect à la cosmographie. Enfin, dans le seizième siècle, Sébastien Munster, Ortelius et surtout Mercator jetèrent les fondements de la géographie sérieuse, et en firent une science basée sur des faits et qui désormais allait jeter un

grand jour sur l'histoire. *C'est de Mercator que date la géographie moderne.* — Ces paroles de Malte-Brun sont le plus beau titre de gloire de notre illustre cosmographe.

Nous avons cherché longtemps et interrogé plus d'un poudreux in-folio pour retrouver quelques détails sur la vie de Mercator. De nos jours, où chacun prépare soi-même les éléments de son immortalité future, une pareille discrétion des contemporains à l'endroit d'un homme tel que Mercator semble étrange. Mais quand on songe aux vastes travaux des savants du seizième siècle, on comprend qu'il devait leur rester peu de temps pour songer aux soins de leur renommée. Nos savants modernes sont mieux avisés; ils se chargent eux-mêmes de leur biographie, et la postérité reculera un jour d'étonnement en voyant le nombre des grands hommes qui illustrèrent le dix-neuvième siècle.

Un hasard nous a fait rencontrer une curieuse vie de Mercator. Nous croirions commettre une profanation en substituant nos idées et nos appréciations personnelles à cette naïve biographie, écrite sur la tombe du grand géographe par son illustre ami et continuateur Judocus Hondius—autre Flamand[1] qui seul put accepter le lourd héritage de la gloire et des travaux de Mercator.

« Gérard Mercator, docte et bien exercé cosmographe du très-illustre prince de Juliers, Clèves, naquit au monde — dit

[1] Hondius ou de Hondt est né en Flandre, au village de Wakem, en 1563. Il fut un des plus habiles graveurs de cartes de son temps. Le prince de Parme l'employa souvent et voulut l'amener à Rome. C'est à de Hondt que nous devons la meilleure édition de l'atlas de Mercator, qui fut dédié à Louis XIII.

Hondius — l'an du salut 1512, le 5 de mars. Ses parents estoient de Juliers. Le nom de son père estoit Hubert Mercator, et le nom de sa mère Emerentiane, demourant lors à Rupelmonde, aux fins du comté de Flandres, au logis de leur oncle Gisbert Mercator, pasteur dudict lieu. Iceluy Gérard Mercator étant sorti d'enfance après avoir aucunement appris en sa patrie les premiers rudiments de la langue latine, fut par son dict oncle envoyé à Bol-le-Duc, pour illec achever l'estude de la grammaire et apprendre les commencemens de la dialectique. De là fut envoyé à l'académie célèbre de Louvain et mis en pension au collége célèbre du *Porc,* où il fit le cours de ses estudes jusqu'à ce qu'il eust obtenu le degré de maître aux arts. Mais lors cuidant que la poursuite de la philosophie ne pourroit aisément suffire aux frais et dépens nécessaires à l'entretenement d'une future famille, embrassa la science des mathématiques, en quoy il s'employa avec telle diligence qu'en peu d'années il l'enseigna aux autres, faisant lui-même les instrumens propres à cette science : sphères, astrolabes, anneaux astronomiques et autres. L'an 24 de son âge, il se maria à une bourgeoise de Louvain nommée Barbette Schelleken, de laquelle il eut six enfants, trois fils et trois filles. Étant marié, il commença à tailler des tables en cuivre, par la description de la Terre Sainte, qu'il acheva et mit en lumière avec admiration l'an 37 de son âge. En ces disciplines mathématiques, il n'eut aucun précepteur, sinon qu'il usa privément des doctes écrits de Gemma Frisius, lors fort estimé en ces sciences. A la requeste urgente de quelques marchands, il entreprit la description de la Flandre, laquelle en peu de temps il acheva avec

heureux succès. Il publia à Anvers, l'an 1541, un livre *de la manière de former les lettres latines, qu'ils appellent italiques et cursives*. Or, comme il entendoit ses ouvrages estre agréables et bien recues entre les doctes, commença lors un globe terrestre, lequel il acheva en l'espace d'un an ou deux. En ce temps parvint à la cognoissance de l'empereur Charles V, par la recommandation que luy en fit le seigneur de Brusselles : auquel empereur il tailla et fit plusieurs instrumens mathématiques, lesquels estant peu après bruslez et consumez en un grenier secrètement bruslez par les ennemis, luy en refit de nouveaux. Dix ans après (1551), il mit en lumière à Louvain un globe auquel il comprint la constitution et mouvement du ciel, des planètes et signes célestes. Au mesme temps il fit un livre audict empereur de l'usage du globe et un autre petit traité de l'usage de l'anneau astronomic. L'année suivante, assavoir l'an 52, il se transporta de Louvain à Duisbourg, au pays de Clèves, avec toute sa famille : auquel lieu estant arrivé il fit deux petits globes, l'un de pur crystal, l'autre de bois. Au premier estoyent gravés avec un diamant et enluminez d'or les signes des planètes avec les principaux signes célestes. Le second contenoit, selon la capacité du lieu, une exacte description du monde, lesquels il présenta à Brusselles audict empereur avec quelques autres instrumens mathématiques. L'an 54, il mit en lumière la description d'Europe, laquelle il avoit commencée avant qu'il partist de Louvain. La mesme fust par luy corrigée avec admiration de tous, l'an 1572. Après fust requis par un sien amy de graver en cuivre une description des Isles Britanniques, tirée diligemment et fidèlement, ce qu'il

fit avec grande dextérité et perfection. Quasi au même temps, il tira avec la plume une belle et exacte description du duché de Lorraine, y est aussi allé en personne, lequel voyage de Lorraine ne fust sans grand danger de sa vie et de son bon sens. Quatre ans après, assavoir l'an 68, il laissa aller en lumière, à la requeste urgente de ses amis, sa *Chronologie*. Peu de temps après, mit en lumière une nouvelle œuvre. assavoir une *Description du monde universel*, non sans admiration de toutes personnes et de toutes qualités, l'an 69. Cecy fait, il se mit à corriger et restituer les fautes des *Tables de Ptolémée*, œuvre par lequel il n'a pas acquis petite louange. Longtemps avant que Abraham Ortelius mist en lumière son œuvre, il avoit conçut l'idée des cartes générales et particulières; mais il ne les a voulu mettre en lumière jusqu'à ce qu'en premier lieu le dict Ortelius ait fait vente d'un grand nombre d'exemplaires, à cause de l'estroicte amour qui étoit entre eux. Mais enfin, pour ne frustrer le monde de ses labeurs, il fit, l'an 85, imprimer les tables (cartes) de toute la Gaule et d'Allemagne; puis tailla en cuivre la générale et les particulières d'Italie, et les acheva en l'an 90. Peu après, il commença la description des régions septentrionales; mais la mort le prévint. Il a aussi écrit un livret de l'art de la géographie, lequel ses héritiers espèrent en bref mettre en lumière.

Jusques icy, de ses œuvres mathématiques et géographiques et de la louange qu'il s'est acquise par icelle. Suit maintenant à parler de ses œuvres en théologie. Avant que les troubles de la Germanie commençassent, il écrivit une harmonie évangélique (*Harmonia Evangelistarum*, Duisbourg, in-4°) qui fust mise en

lumière en l'an 1592. Il a fait en outre un beau commentaire de la prescience et prédestination de Dieu, et un sur quelques chapitres d'Ézéchiel. Mais outre cecy, qui pourroit en point entier décrire ses labeurs infinis qu'il a faits en la recherche et description de tant de familles de rois, princes et autres seigneurs de qualité? Et pourtant que le lecteur désireux de cognoistre plus en particulier toutes ses opuscules, lise l'épistre dédicatoire qu'il a préfixée devant ses tables de la Gaule et de l'Allemagne, auquel œuvre il imposa le nom d'*Atlas*.

Quant à ses mœurs, il estoit d'un esprit paisible et doux, d'une singulière candeur et sincérité de cœur, grand amateur de paix, tant publique que privée, aimoit ses voisins, favorisoit les estudes et estudiants, ne se préféroit à personne, mais préféroit tous autres à soy. Sa femme, aussi honneste, vertueuse, obéissante, bien instruite et qualifiée ès choses qui concernent le gouvernement d'une famille. Elle mourut l'an 86, le 24 d'aoust. Ses enfans aussi estoyent bien moriginez, et print grand peine à les faire instruire aux sciences libérales. Quant à ses estudes ordinaires et quotidianes, il y estoit de telle sorte diligent qu'il estoit bien difficile de le trouver oysif, mais toujours occupé en son art ou en la lecture de quelque historiographe ou autre autheur fameux. Quant à sa diète, il estoyt homme fort sobre en son manger et boire, mais soigneux, au reste, d'avoir toujours sa cuisine bien et honnestement fournie des choses nécessaires. Quant à la familiarité, laquelle par son sçavoir il s'est acquise non seulement avec les doctes en toutes sciences, mais avec les empereurs, rois, princes, ducs, comtes et gentilshommes en toutes sortes, cela seroit s'éloigner du

bien de ce discours que d'en traiter particulièrement. Il vesquit avec sa première femme 50 ans et plus, laquelle étant morte, peu de temps après se remaria. Mais bientost après ses secondes nopces, fust saisy d'une paralysie au costé sénestre, de laquelle, quelques remèdes qu'on y pust apporter, il n'en put jamais guérir. Avant sa mort, montra de fort grands signes d'une vraye repentance, tant en paroles qu'en gestes. Le temps de sa vie fust 82 ans et quelques sepmaines, et ainsi s'endormit paisiblement au Seigneur. »

Nous n'avons que bien peu de chose à ajouter à cette simple et naïve biographie d'une des plus hautes et des plus sérieuses intelligences du seizième siècle, qui a tour à tour jeté la sonde dans les plus ténébreux abîmes de la science humaine. Génie souple et investigateur — esprit hardi et curieux, Mercator a touché à toutes les questions de la géographie ancienne et moderne, et quelques passages de son traité de la *Création et fabrique du monde* ont peut-être été le point de départ des immortels travaux de Cuvier.

Ce fut encore Mercator qui introduisit dans la géographie quelques idées de statistique. Ses descriptions des divers pays de l'Europe contiennent des notions excellentes sur la climatologie, la botanique, la zoologie, l'état politique, moral et industriel des peuples. Ses cartes de la Gaule, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Belgique sont précédées d'excellents résumés historiques, dans lesquels il jette un coup d'œil sur l'organisation sociale et communale de ces divers pays. L'esprit effrayé se cabre lorsqu'il songe aux nombreuses difficultés qui ont dû entourer un semblable travail. Art, commerce, histoire,

science, navigation, industrie, littérature des divers peuples du monde. sa puissante pensée s'assimilait tout, et de ce chaos il fit surgir un livre admirable de méthode, de clarté et de science.

Dans le livre sur la *Création et fabrique du monde,* qui précède son atlas, Mercator s'est élevé aux plus hautes considérations philosophiques. et son génie hardi a touché les brûlantes questions de l'origine du mal et de la prédestination. Le premier, peut-être, il a montré qu'il ne fallait pas s'attacher à la lettre de la Genèse et que les *jours* de la création n'avaient rien de commun avec les idées que nous y attachons.

Le vigoureux et mâle génie de Mercator ne devait pas s'arrêter là : il avait pénétré les mystères du symbolisme des livres sacrés, et repoussant la lettre pour s'attacher à l'esprit, il allait jeter une lumière nouvelle sur l'histoire de la création et ouvrir la voie à la géologie philosophique. L'Église fut effrayée de cette audace et condamna quelques propositions de son livre, et surtout le passage suivant, vraiment remarquable pour l'époque où il a été écrit :

« Quand Moyse dit : *Dieu dit,* il ne monstre point une sentence donnée pour quelque temps péculier (déterminé). mais la *perpétuelle volonté* de Dieu, laquelle parle et effectue les choses *sans mots ou parolles* expresses et les produit *au temps défini*. Ainsi aussi aux actions de Dieu quand il dit : *Dieu sépara la lumière des ténèbres,* il n'entend pas une *action externe,* mais la *volonté perpétuelle de Dieu, par laquelle il commençe et parfait toutes choses au temps préordonné*. »

La révolution que Mercator apporta dans les cartes géographiques, par la projection qui porte son nom, est surtout son principal titre de gloire. Jusque vers le milieu du seizième siècle, les marins se servaient de *cartes planes*, dans lesquelles les degrés des méridiens et des parallèles étaient égaux entre eux. C'était là un vice énorme, attendu que sur le globe les degrés des parallèles décroissent en allant vers les pôles dans le rapport du cosinus de leurs latitudes. Les *cartes planes* donnaient des résultats faux. Les longitudes et les latitudes d'un vaisseau en marche, déterminées par ces cartes, étaient inexactes, et la distance évaluée par ce moyen entre deux lieux dont on connaissait les latitudes, ne s'accordait pas avec la distance réelle de ces lieux.

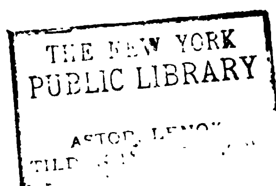
En 1550, Mercator publia ses cartes réduites, qui assuraient aux navigateurs des résultats conformes à la vérité. Il s'était aperçu que les erreurs produites par les anciennes cartes étaient le résultat de l'égalité des parallèles. Il pensa tout d'abord à faire décroître ces degrés en allant vers les pôles, mais il comprit qu'alors les méridiens ne pourraient plus être représentés par des droites parallèles. En conséquence, il maintint l'égalité des degrés aux parallèles et fit au contraire croître, en allant vers les pôles, les degrés des méridiens représentés par des droites parallèles dans la même proportion que les degrés des parallèles décroissants.

Ainsi les cartes réduites de Mercator ne diffèrent des cartes planes qu'en ce que, dans les premières, les degrés des méridiens croissent vers les pôles dans le rapport des sécantes des latitudes. Cependant, comme l'habile géographe n'avait pas

fait connaître les principes d'après lesquels il avait tracé ses nouvelles cartes — principes qui ne furent publiés qu'en 1599 par Edward Wright, dans sa correction des *Errors of navigation,* les Anglais ont donné longtemps à cette projection le nom de *projection de Wright,* dépouillant ainsi notre illustre cosmographe d'une gloire bien légitime.

Génie encyclopédique, Mercator a jeté les vives lueurs de son génie sur toutes les sciences auxquelles il a touché. Esprit ardent, infatigable, s'il succomba sous sa tâche, il n'en fut pas moins le précurseur sur les pas duquel les Cluver, les Varenius, les Coronelli, les Sanson et les d'Anville arrivèrent à la vérité. Comme Moïse, il entrevit la terre promise, mais comme lui il n'en put franchir le seuil, et mourut en montrant à son siècle les espaces rayonnants entrevus par son génie.

Victor Joly.





Baius

bout d'un siècle, de cinq siècles, quelque soi-disant astronome intellectuel les ramène dans le champ de son télescope et les

donne comme nouvelles à ses contemporains, jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent de nouveau, pour reparaître encore quelques autres siècles plus tard. Ainsi, ouvrez les poëtes français de l'époque de saint Louis, et vous serez étonné d'y voir que Voltaire, dans ses hardiesses antireligieuses, ne fut qu'un pâle plagiaire de Rutebeuf et du roman du Renard, et que les saint-Simoniens copièrent une partie de leurs dogmes les plus bizarres et les plus antisociaux dans le Roman de la Rose. Parcourez les théologiens philosophes qui marchèrent à la suite d'Abélard pour arriver à l'auteur inconnu du *Traité des Trois Imposteurs,* et vous vous convaincrez que les réformateurs du seizième siècle ne sont que des enfants rabougris des maîtres du treizième.

De même une étude comparative nous amènerait à constater que Jansénius ne fut que le copiste de Baïus, et que Baïus ne fut lui-même qu'un réchauffeur d'idées et de principes déjà vieux au cinquième siècle, puisqu'ils se rattachent en partie aux doctrines de Pélage. Pourquoi donc écrivons-nous ici le nom de Baïus et celui de Jansénius sur la liste des Belges illustres? Parce qu'ils eurent tous deux, pendant un certain temps, un immense retentissement; parce qu'ils parurent comme un double drapeau dans les querelles qui agitèrent la France religieuse sous Louis XIV; parce qu'ils se rattachent aux noms les plus célèbres de Port-Royal; parce qu'enfin les doctrines que ces deux théologiens essayèrent de faire revivre, l'un au seizième, l'autre au dix-septième siècle, mirent pendant quatre-vingts ans la discorde dans l'Église française.

Michel Baïus ou De Bay naquit en 1513, au village de Melin.

près d'Ath, dans la province de Hainaut. Il dirigea de bonne heure ses études vers la théologie. et embrassa les ordres sacrés. A cette époque fiévreuse et turbulente, où non-seulement les formes passagères de la politique, mais les principes religieux eux-mêmes furent remis en question et discutés dans les livres et sur les champs de bataille, Baïus ne put se soustraire au mouvement général qui entraînait presque tous les penseurs. Il y avait du luthéranisme dans l'air. Baïus le respira et s'en nourrit, malgré lui peut-être. Appelé en 1551, par Charles-Quint, à la chaire d'Écriture sainte à l'université de Louvain, et revêtu, quelque temps après, du titre de chancelier de cet établissement, de conservateur de ses priviléges et d'inquisiteur général, il attira bientôt l'attention du roi Philippe II, qui approuva le choix que fit l'université, de Baïus et du professeur de théologie Jean Hessels, pour représenter ce corps au concile de Trente. Les austères et solennelles discussions qui s'agitèrent dans cette grande assemblée religieuse ne servirent en rien à éclairer ces deux intelligences, si hautes du reste, sur les erreurs qui germaient dans leurs têtes.

Plusieurs écrits de Baïus parurent pendant la durée du concile de Trente, qui s'ouvrit, comme on sait, en 1545 et ne se termina qu'en 1563. Dès l'an 1552, plusieurs docteurs de l'université de Louvain s'étaient élevés contre les erreurs qui se trouvaient semées dans ces productions. Ce ne fut que le prélude des attaques dirigées en 1560 contre le professeur flamand par quelques cordeliers français, qui le dénoncèrent à la faculté de théologie de Paris. Cette faculté condamna dix-huit articles soumis à sa censure, et sept années plus tard, le pape

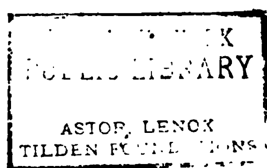
Pie V lança contre soixante-seize propositions de Baïus une bulle que le cardinal Granvelle fit présenter à l'université de Louvain par son vicaire général Morillon. Baïus se soumit d'abord au décret papal, mais il revint bientôt à ses doctrines. dont il publia en 1569 une chaude apologie. Cette pièce ayant été déférée à la cour de Rome, le souverain pontife confirma sa première décision et lança un bref dans lequel il ordonna à Baïus de se soumettre sans restriction. Il se soumit, mais pour se relever avec une obstination nouvelle sous le pontificat de Grégoire XIII. Une bulle nouvelle intervint en 1579 pour confirmer celle de Pie V. Le fougueux théologien se décida alors à faire une rétractation publique de ses principes. Ce fut en 1580. Cet acte cependant ne fut qu'un acte extérieur; car au fond, Baïus persista jusqu'à la fin de sa vie dans les erreurs qu'il n'avait rétractées que pour la forme. Il mourut le 17 octobre 1589.

Mais la doctrine dont il avait semé le germe dans l'esprit de quelques docteurs de Louvain, y avait poussé de profondes racines. Elle fut recueillie par Jansénius.

Jansénius naquit, en 1585, au village d'Acquoi, près de Leerdam, dans la Hollande méridionale. Son véritable nom était Jansen, qu'il latinisa selon l'usage généralement admis à cette époque par les savants. Comme il appartenait à une famille catholique, il fut envoyé à l'université de Louvain pour y faire son cours de théologie; car, dès son extrême jeunesse, il avait manifesté un goût décidé pour la carrière ecclésiastique. Pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, il se lia d'amitié avec Jean Duverger de Hauranne, plus connu sous le nom



Jansénius.


ASTOR, LENOX
TILDEN

d'abbé de Saint-Cyran. De Louvain il se rendit à Paris, où il continua ses études à la célèbre faculté de cette capitale. Mais il n'y resta pas longtemps. Son humeur aventureuse et sa liaison avec Duverger de Hauranne l'engagèrent à rejoindre son ami à Bayonne, où il fut chargé de la direction d'un collége que l'abbé de Saint-Cyran y avait établi. Cependant, poussé par son esprit inquiet, Jansénius ne resta pas plus à Bayonne qu'il n'était resté à Paris. Il rentra dans les Pays-Bas, et revint à Louvain, où il fut placé à la tête du collége de Sainte-Pulchérie. Jusqu'alors il n'avait point pris le grade de docteur en théologie; il l'obtint en 1619.

Dès cette époque il paraissait entré dans une région plus calme de la vie, et guéri de cette agitation presque fébrile qui ne lui avait laissé de repos nulle part. Cependant ce calme n'était qu'apparent, ou, pour mieux dire, Jansénius donnait un autre aliment à l'activité qui le dévorait. En effet, il avait commencé à vivre plus retiré que jamais en lui-même, mais en même temps plus adonné que jamais à ses spéculations théologiques. Il avait repris une étude qui avait déjà, pendant bien des années, préoccupé son esprit, celle des doctrines de saint Augustin sur la grâce et sur le libre arbitre. Il crut que l'illustre évêque d'Hippone n'avait pas été compris, ou, pour parler plus exactement, tout plein qu'il était des idées erronées de Baïus sur la nature humaine, il voulut chercher à les justifier par des passages de ce Père de l'Église, auxquels il attribua le sens de ses propres principes. Malheureusement il ne faisait ainsi que ressusciter des erreurs pélagiennes, déjà condamnées depuis le cinquième siècle, et il arrivait tout droit au fatalisme.

Cependant ces spéculations n'occupaient pas exclusivement l'esprit de Jansénius. Parfois il sortait tout ébloui de cet abîme de lumière qui s'appelle saint Augustin, pour se jeter tête baissée dans la chose la plus matérielle du monde, dans la politique. Car il fut de ceux qui ourdirent contre la domination espagnole cet étrange complot dont le résultat devait être la formation d'une république belge catholique, alliée de la république des Provinces-Unies. Son influence parvint à entraîner l'archevêque de Malines, Boonen, et le duc d'Arschot dans cette trame, à laquelle participèrent la plupart et les plus considérables des seigneurs de nos provinces. Le plan de cette machination ayant échoué, Jansénius se hâta de rentrer dans le cercle de ses études chéries. Mais ce ne fut pas sans avoir lancé d'abord une sorte de pamphlet contre la politique de Richelieu, qui avait contribué à déjouer les projets du parti oligarchico-républicain en Belgique. Cet écrit, intitulé *Mars Gallicus,* rendit à Jansénius la faveur de la cour d'Espagne, et le fit nommer, en 1635, évêque d'Ypres, après qu'il eut occupé, pendant cinq ans, la chaire d'Écriture Sainte à l'université de Louvain.

Mais il ne resta pas longtemps à la tête de ce siége épiscopal. Il mourut le 6 mai 1638, atteint d'une maladie pestilentielle, qu'il avait contractée en visitant les pauvres de son diocèse.

Il laissa plusieurs ouvrages, outre le *Mars Gallicus* dont nous venons de parler. Mais il n'y en a que deux qui méritent réellement d'être distingués : l'un est un Commentaire sur le Pentateuque et sur les Évangiles, dans lequel les juges com-

pétents en cette matière reconnaissent beaucoup de mérite; l'autre est le fameux *Augustinus*, fruit de vingt années d'études et arsenal de doctrines d'où devaient sortir plus tard de si vives et si terribles querelles.

Jansénius avait passé une grande partie de sa vie à combattre l'hérésie, comme l'attestent plusieurs d'entre ses écrits; et, par une bizarrerie étrange, son *Augustinus* est un livre tout rempli de doctrines hérétiques. Mais il paraît avoir eu lui-même le pressentiment des orages que cette production devait soulever un jour, comme on le voit dans une lettre qu'il adressa à son ami l'abbé de Saint-Cyran, et comme le prouvent les hésitations qu'il ressentait chaque fois qu'il songeait à la publication de son travail, et mieux encore la lettre qu'il écrivit au pape lorsqu'il se trouva sur son lit de mort.

L'histoire des luttes suscitées par l'*Augustinus* est l'histoire réelle de Jansénius; aussi l'on a dit avec raison de cet homme que sa vie fut une vie posthume. C'est pourquoi nous croyons devoir entrer ici dans quelques détails au sujet de ces débats fameux.

A peine Jansénius fut-il mort que deux de ses anciens collègues, Libert Froidmont et Henri Calenus, docteurs de Louvain, qu'il avait nommés ses exécuteurs testamentaires, se mirent en devoir de publier ce livre destiné à faire tant de bruit. L'*Augustinus* parut par leurs soins en 1640, mais sans que la lettre adressée au saint-siége par leur ami s'y trouvât jointe, soit qu'elle se fût égarée, soit qu'ils l'eussent supprimée à dessein : elle ne fut retrouvée que soixante ans plus tard, lors de la prise de la ville d'Ypres par le prince de Condé.

Dès son apparition, l'*Augustinus* excita de vives discussions. On donna le nom de *Jansénistes* à ceux qui en soutenaient les doctrines, et celui de *Molinistes* à ceux qui s'en déclarèrent les adversaires, du nom de Molina, père jésuite qui avait publié, dans le cours du siècle précédent, un livre contraire aux idées renouvelées par Jansénius.

Presque au début de la querelle, le 6 mars 1642, le pape Urbain VIII condamna l'*Augustinus* et les thèses que les Molinistes y avaient opposées. Jansénius, dans la préface même de son livre, avait déclaré se soumettre à la décision de la cour de Rome : de manière qu'il se trouvait en quelque sorte en dehors du débat qui s'agitait autour de son livre. Cependant les docteurs de Louvain firent difficulté d'accepter la bulle papale; ils ne s'y soumirent qu'après une longue hésitation. Dès ce moment, la France devint le théâtre principal de la lutte. Vers la fin de 1643, l'archevêque de Paris ordonna l'acceptation de la bulle dans son diocèse; tandis que la Sorbonne fit défense de soutenir les principes contenus dans l'*Augustinus*. Mais ces mesures n'obtinrent aucun résultat : car la doctrine condamnée trouvait chaque jour de plus nombreux partisans, parmi lesquels se firent bientôt remarquer le célèbre Arnaud et l'abbé de Saint-Cyran. Alarmée de cette opposition, la faculté de théologie de Paris songea, en 1649, à demander un examen des propositions qui divisaient ainsi le clergé français. Ces propositions, au nombre de cinq, résumaient l'esprit du livre de Jansénius. Elles furent déférées au saint-siége, et Innocent X les frappa d'anathème en 1653. Le jugement de la cour de Rome devait être désormais la règle de la foi; mais les Jansé-

nistes, tout en reconnaissant que les propositions étaient hérétiques dans les termes dans lesquels elles étaient posées, alléguèrent qu'elles n'étaient pas textuellement contenues dans l'*Augustinus*, et que, d'ailleurs, elles pouvaient s'expliquer dans un sens orthodoxe, qui était le sens réel dans lequel Jansénius les avait conçues. Pour trancher cette nouvelle difficulté, le pape Alexandre VII condamna, en 1656, et la doctrine de Jansénius et les cinq propositions, dans le sens que l'auteur y avait attaché.

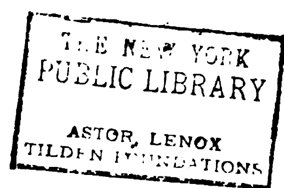
Forcés ainsi dans leurs derniers retranchements, les Jansénistes regardèrent cet acte du saint-siége comme un abus de pouvoir, et déclarèrent qu'ils se renfermaient dans un silence respectueux. C'est pourquoi l'assemblée du clergé de France décida, en 1660, qu'il serait rédigé un formulaire que tous les ecclésiastiques seraient tenus de signer. Cette mesure, approuvée, en 1665, par Alexandre VII, reçut son exécution. Le formulaire fut présenté à tous les ecclésiastiques et à tous les religieux du royaume. Louis XIV menaça de saisir les revenus de quiconque refuserait de le souscrire, et il fut résolu que pour être promu aux ordres ou pourvu d'un bénéfice, il fallait préalablement avoir donné cette preuve de soumission à l'Église. Il y eut cependant quatre évêques qui refusèrent leur adhesion au formulaire; ce furent celui d'Angers, celui d'Amiens, celui de Beauvais et celui d'Aleth. De leur côté, les rigides du parti janséniste, tels qu'Arnaud et les solitaires de Port-Royal, déclarèrent qu'ils ne pouvaient adhérer à cet acte sans se parjurer. On se disposait à intenter un procès aux quatre évêques, quand la mort du pape Alexandre VII vint

arrêter cette mesure extrême. Son successeur parut se contenter d'une soumission apparente. Mais le parti, se prévalant de ce qu'il regardait comme un acte de faiblesse, ne tarda pas à relever la tête. Aussi, au commencement du dix-huitième siècle, en 1705, le pape Clément XI renouvela les anathèmes lancés contre la doctrine de Jansénius et la condamnation des cinq propositions.

Cependant, à l'époque où l'on était parvenu, les principaux défenseurs du jansénisme étaient morts. Les Arnaud, les Nicole, les membres les plus distingués de Port-Royal, avaient disparu de la scène du monde. On pouvait donc espérer que la lutte allait finir faute de combattants, quand un ancien ami d'Arnaud, le père Quesnel, prêtre de l'Oratoire, lança tout à coup dans la lice ses *Réflexions morales sur le Nouveau Testament,* et ralluma la bataille. Elle se termina, en 1719, par le ridicule. Les Jansénistes, voyant leur cause perdue, voulurent la faire revivre au moyen de miracles frauduleux ; ces miracles ne leur réussirent point ; dès ce moment leur rôle était fini. Ils avaient agité la France pendant quatre-vingts ans.

Jansénius est enterré dans l'église Saint-Martin à Ypres. La pompeuse inscription qui fut tracée sur sa tombe après qu'on l'y eut déposé, a complétement disparu de la pierre qui couvre son sépulcre. On n'y voit qu'une simple croix et une simple date. En conscience, cela ne suffit-il point à la mémoire de cet homme qui fut un grand homme, malgré lui peut-être?

ALBERT VAN LIMBURG.



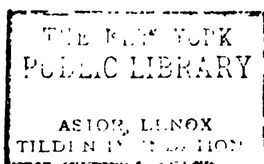


Plantin.

Jamais la puissance de l'imprimerie ne s'était encore manifestée comme au milieu du seizième siècle. C'était une époque de lutte incessante et de rénovation générale : religion, philosophie, littérature, politique, trouvaient dans la presse des

moyens d'attaque et de défense. Ce fut alors qu'un pauvre jeune homme, né à Montlouis en 1514, après avoir fait son tour de France, vint s'établir à Anvers, cette cité du commerce et de l'opulence, à qui l'Escaut amenait des tributaires de toutes les parties du monde. Dans ses courses il avait appris le mécanisme de la typographie et acquis des connaissances littéraires, sans lesquelles l'imprimerie cesse d'être un art et n'est plus qu'un vil métier. Doué d'une intelligence prompte, d'un sens droit et sûr, il comprit que la fortune l'attendait et il se garda bien d'abuser de sa bonne volonté. Il commença par se faire Belge, corps et âme; le mariage le naturalisa tout de suite et lui donna des lettres de bourgeoisie. Il demeurait près de la Bourse neuve. Son début comme imprimeur date de 1555. Il publia d'abord *l'Institution d'une fille de noble maison,* en italien et en français, et y mit une dédicace signée par lui, ainsi que beaucoup de préfaces en diverses langues dont il enrichissait ses éditions. On a prétendu que Juste-Lipse et d'autres écrivains lui prêtaient leur plume. Cette assertion n'est fondée sur aucune preuve et n'a été dictée que par cette disposition d'esprit chagrine et envieuse qui ne reconnaît une aptitude extraordinaire dans un individu que pour lui refuser toutes les autres.

Plantin, devenu riche en peu d'années, fit le plus noble usage de sa richesse. Sa maison, comme celle des Aldes à Venise et des Estiennes à Paris, fut ouverte à tous les savants. Il honorait le talent, consolait et secourait le malheur, et cherchait à s'attacher les hommes de mérite par les avantages solides qu'il leur proposait. En ce temps-là, les correcteurs





Puteanus.

La Polyglotte de Plantin parut dans des temps difficiles. Commencée en 1569, elle ne fut achevée qu'en 1572. Dans cet

intervalle s'accomplit au cœur des Pays-Bas une révolution dont on n'avait pas encore eu d'exemple. Cette entreprise gigantesque, poursuivie au milieu des troubles civils et de la crise de l'industrie et du commerce, aurait complétement ruiné Plantin, sans l'ordre qu'il avait maintenu dans ses affaires, sans sa persévérance et sa fermeté. Lorsque, quatre ans plus tard, le célèbre De Thoux visita l'*Architypographie Plantinienne* (titre consacré par un diplôme de Philippe II, en l'année 1571), il y vit encore dix-sept presses roulantes.

Un livre instructif et curieux serait celui qui présenterait un catalogue chronologique complet et raisonné des éditions de Plantin et de ses successeurs, avec la vie de ces hommes utiles. Cet ouvrage prendrait place à côté de l'histoire des Aldes et des Estiennes: et si j'avais trouvé tous les secours nécessaires pour traiter un pareil sujet, j'aurais tenté de l'esquisser, il y a longtemps.

Les publications de Plantin sont presque toutes d'un genre sévère; je crois même qu'on citerait difficilement un livre frivole sorti de ses presses. On en nommerait, au contraire, une quantité du domaine de l'érudition la plus élevée, et qui n'auraient jamais vu le jour s'il n'avait fourni à leurs auteurs les moyens de se produire aux regards du public. Une correction scrupuleuse, une élégance grave et solide, distinguent tout ce qu'il a imprimé. Les catalogues de ces impressions sont mis au rang des curiosités typographiques.

Ce qui ne contribua pas médiocrement à accroître la fortune de Plantin et de ses descendants, ce fut le privilége exclusif



Moretus.

us les

ul

KAL. QUINTIL. ANNO CHRISTI
M D XX C IX.
CHRISTOPHORUS SITUS HIC PLANTINUS REGIS IBERI
TYPOGRAPHUS SED REX TYPOGRAPHUM IPSE FUIT.

de vendre des missels et autres livres d'église dans tous les pays soumis à la monarchie espagnole.

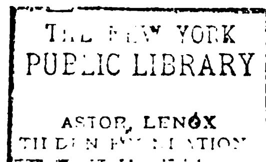
De Jeanne de la Rivière, sa femme, il n'avait eu qu'un seul fils qui mourut à peine âgé de douze ans ; mais il lui resta trois filles. L'aînée, mariée à François Raphelengius, obtint pour sa part la maison de Leyde ; la seconde, Marguerite, unie à Jean Moretus ou Moerentorff, hérita de la maison d'Anvers ; et la troisième, Madeleine, femme de Gilles Beys, continua la maison de Paris. L'avantage resta aux Moretus, qui soutinrent avec éclat la réputation de Plantin, et finirent par joindre au symbole de l'industriel l'écusson du gentilhomme.

Le 1er de juin 1589, Plantin cessa de vivre. Il était dans sa soixante-quinzième année. Son monument funèbre existe encore dans l'église de Notre-Dame, avec cette épitaphe qui est presque une biographie :

D. O. M. SACR.
CHRISTOPHORO PLANTINO
TURONENSI, CIVI AD INCOLÆ ANTUERPIANO,
ARCHITYPOGRAPHO REGIO,
PIETATE, PRUDENTIA,
ACRIMONIA INGENII MAGNO,
CONSTANTIA AC LABORE
MAXIMO;
CUJUS INDUSTRIA ATQUE OPERA
INFINITA OPERA VETERA, NOVA,
MAGNO ET HUJUS ET FUTURI SÆCULI BONO,
IN LUCEM PRODIERUNT.
JOANNA RIVIERA CONJUX
ET LIBERI HÆREDESQUE
ILLA OPTIMO VIRO, HI PARENTI
MOESTI POSUERUNT.
TU QUI TRANSIS AC HÆC LEGIS,
BONIS MANIBUS BENE APPRECARE.
VIXIT ANNIS LXXV, DESIIT HIC VIVERE
KAL. QUINTIL. ANNO CHRISTI
M D XX C IX.
CHRISTOPHORUS SITUS HIC PLANTINUS REGIS IBERI
TYPOGRAPHUS SED REX TYPOGRAPHUM IPSE FUIT.

Si cette épitaphe manque de simplicité et peut-être de goût, on ne peut l'accuser d'exagération ; quoique la mort ait aussi ses courtisans et ses flatteurs, il peut arriver, comme ici, qu'une épitaphe soit une vérité.

LE BARON DE REIFFENBERG.





Bollandus.



BOLLANDUS.

Il n'est personne, parmi les gens du monde, qui n'ait ouï parler une fois dans sa vie d'une sorte de Babel scientifique, d'un prodige de patience et de labeurs, d'un entassement de volumes énormes qui a épuisé des générations de savants, comme les pyramides des Pharaons avaient usé des populations d'ouvriers. Les *Acta Sanctorum* leur apparaissent comme

ces ténébreux monuments de l'Inde, devant lesquels la pensée recule épouvantée, et que l'esprit le plus entreprenant n'oserait sonder dans leurs dernières profondeurs. Un livre que deux siècles n'a pas suffi pour terminer, que la société de Jésus elle-même n'ont pu conduire à fin! La vue des 55 volumes in-4° empilés par Bollandus et ses continuateurs leur cause assez généralement une sorte de cauchemar bibliographique aussi effrayant que le rêve de Piranèse. Il résulte de cette impression, que nous avouons avoir ressenti nous-même, que, s'il est un livre au monde presque aussi universellement inconnu qu'universellement estimé, c'est bien la vaste collection des Bollandistes.

Quant aux hommes d'étude, aux vrais savants, c'est autre chose. Aucun d'eux n'ignore les immenses et incontestables services rendùs aux sciences historiques par le laborieux jésuite. Ceux-là ne craignent pas de s'aventurer dans cette consciencieuse et méthodique encyclographie religieuse. Pour eux, Bollandus n'est pas seulement le téméraire entrepreneur d'une œuvre gigantesque et presque surhumaine; c'est le restaurateur de la science hagiographique, le compilateur courageux et infatigable qui, le premier, osa porter le flambeau de la critique dans le fabuleux chaos des légendaires du moyen âge. Pour apprécier la portée de cette œuvre, disons en quelques mots dans quelle pensée elle fut conçue.

Jusqu'au dix-septième siècle, l'hagiographie, la grande science historique du moyen âge, n'avait (à part quelques exceptions) d'autre base que la légende, cette fille pieuse et poétique des époques d'ignorance et de foi. Les légendaires

avaient entassé pêle-mêle dans leurs recueils, tous les contes, tous les récits merveilleux, toutes les superstitieuses croyances que la tradition orale avait portées jusqu'à eux. Et tout cela, sans discernement, sans critique; souvent même, sans reculer devant l'absurde. devant le niais. La religion couvrait tout de son manteau sacré et inviolable, et la crédulité du vulgaire admettait sans discussion tout ce qui touchait aux choses saintes. L'Église elle-même, tout infaillible qu'elle était, avait canonisé bon nombre de saints de contrebande: et certains martyrs, dont on vénérait les reliques, avaient jusqu'au grave inconvénient de n'avoir jamais existé.

Les bénédictins, et d'autres corporations religieuses, avaient bien, dans les loisirs de leurs cloîtres, travaillé à sauver des ténèbres de la barbarie quelques feuillets épars du livre des connaissances humaines; ils avaient recueilli des diplômes, enregistré des chartes et classé des archives; ils avaient arraché à la destruction des chefs-d'œuvre de l'antiquité, en regrattant des palimisestes où d'autres moines avaient écrit leurs sommes théologiques par-dessus les décades de Tite-Live. — Mais un scrupule pieux, ou d'autres motifs plus mondains, les avaient empêchés de porter le scalpel dans les biographies de leurs saints. A la renaissance des lettres en Europe, l'attention s'était surtout portée vers les monuments littéraires de l'ancienne Rome et de l'ancienne Grèce. Pour la science. l'impulsion avait été la même que pour les arts, et l'Europe offrit alors le singulier spectacle d'une société toute catholique, dédaignant l'étude des institutions qui furent son berceau et celle des monuments qui furent l'expression de sa

croyance, pour se ruer avec un engouement sans égal sur les monuments littéraires, sur l'architecture et sur les arts des sociétés païennes, dans lesquelles elle n'avait aucune racine. Ainsi, quand la religion catholique élevait l'église de Saint-Pierre sur le modèle des temples de Jupiter, ses saints vénérés avaient encore Cæsarius et Baronius pour historiens.

C'était donc, même après la réforme, une tentative hardie que celle de dépouiller la légende des saints, qui formait les annales héroïques de l'Église, des fables qu'une crédule ignorance y avaient introduites, et dont la plupart étaient consacrées par une croyance de plusieurs siècles. L'homme à qui vint cette pensée, et qui eut le courage d'en entreprendre l'exécution, appartient à la Belgique. C'est le jésuite Bollandus.

Sa biographie n'offre point de faits éclatants, point d'épisodes glorieux ou romanesques. C'est celle d'un simple savant, humble, modeste et laborieux. Mais de ses obscurs et pénibles travaux est sortie une œuvre impérissable, une œuvre dont les proportions gigantesques font pâlir les savants rachitiques de nos jours. Il a attaché son nom à cette œuvre, et son nom est immortel. Si les événements de sa vie ne sont point de nature à intéresser les lecteurs de roman, les amis de la science remonteront avec plaisir au berceau d'une entreprise devant laquelle l'Encyclopédie elle-même est une œuvre de pygmées. D'ailleurs, la vie du savant n'est autre que l'histoire de ses travaux.

Jean de Bolland naquit au village de Julémont, dans le Limbourg, le 13 août 1596. Ses parents étaient originaires d'un hameau voisin, nommé Bolland, d'où ils avaient pris leur

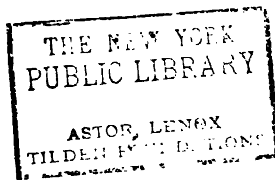
nom. Il fit ses humanités au collége de Maestricht. où il demeura cinq ans. Ce collége était alors renommé : outre le latin et le grec, on y enseignait l'histoire et la géographie. Cette dernière science était celle qui avait pour le jeune Bolland le plus de charmes. Il n'avait que 13 ans quand il expliquait, avec une rare lucidité, l'histoire et la topographie des endroits mémorables des Indes que les Portugais avaient ouverts au commerce de l'Europe. Il avoua toute sa vie avoir eu les plus grandes obligations à deux de ses professeurs, Henri Nemius, frère de l'archevêque de Cambrai de ce nom, et Gérard Van den Bergen, qui lui enseigna la poésie et la rhétorique. A quinze ans, il entra comme novice au collége des jésuites de Malines. Il en sortit pour aller professer la philosophie à Louvain, d'où il partit bientôt avec les autres professeurs pour Anvers, où la maison venait d'ouvrir une école.

Une fois admis dans l'enseignement par son ordre, il occupa successivement une chaire à Ruremonde, à Bois-le-Duc, à Bruxelles et à Anvers. Sa première œuvre littéraire fut un drame en vers latins dont saint Ignace était le héros, et qu'il composa pour la dédicace de la nouvelle église des jésuites. Le succès fut aussi grand que peut l'être celui d'un drame en vers latins.

Bolland cultivait la poésie latine avec beaucoup de goût, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer avec ardeur aux études théologiques. Ce fut probablement à l'occasion de son drame qu'il ajouta à son nom une terminaison latine, selon l'usage des savants en *us*. Il termina sa théologie à Louvain, où il reçut les ordres sacrés en 1625. On lui confia alors la préfecture des écoles de Malines.

C'est dans cette ville, vers l'année 1626, qu'il commença ses premiers travaux hagiographiques. Il n'eut d'abord pour but que de corriger un martyrologe, pour son usage particulier. Il forma en même temps le projet de faire imprimer une collection de chroniques belges. Il entra à cet effet en relation avec quelques autres savants de son temps, Erycius Puteanus, Hermanus Hugo, André Schot, et le père Héribert Rosweide d'Utrecht, jésuite de la maison professe d'Anvers. Il commença par la chronique inédite d'Edmond de Dynthere, dont il eut le mauvais goût de vouloir changer le style. Il avait entrepris en même temps de traduire en latin les meilleurs ouvrages des littératures italienne, espagnole et française. On le voit, l'immensité ni la difficulté d'une œuvre n'était jamais ce qui pouvait l'en détourner. Il semblait à cette époque qu'il tâtonnât et qu'il cherchât partout une entreprise assez vaste pour absorber toute l'activité et toute la patience dont il se sentait capable.

Cette occasion se présenta bientôt. Héribert Rosweide était mort en laissant d'immenses documents qu'il avait recueillis pour une collection hagiographique. Ces papiers furent déposés, avec les livres du défunt, dans la bibliothèque commune de la maison. Les religieux supérieurs voulurent les faire mettre en ordre pour continuer la collection. Personne ne convenait mieux que Bollandus pour cette tâche difficile ; aussi l'en chargea-t-on sans hésiter. Bollandus vit que ces matériaux confus, bien émondés et bien classés, contenaient les éléments d'une collection qui serait pour la science, et pour l'histoire de l'Église en particulier, d'une réelle et incontestable





Heuschenius.

devinrent en peu d'années la plus riche collection hagiographique du monde — bien supérieure à celle du palais Barberini à Rome. Les relations que trouvait Bollandus dans sa corres-



utilité. Il mit immédiatement la main à l'œuvre, et aussitôt que ce créateur d'un nouveau genre vit que le jour commençait à se faire dans le chaos d'Héribert Rosweide, il annonça son travail aux principales maisons de son ordre en Europe. Le souverain pontife Alexandre VII approuva hautement l'entreprise, l'engagea à donner à son ouvrage le plus d'extension possible, d'embrasser l'histoire religieuse de toute l'Europe, et, s'il se pouvait, de réunir des documents pour le monde entier.

Bollandus s'était associé avec un de ses confrères, Godefroi Heuschen, et en 1643, les deux savants publièrent à Anvers les deux premiers volumes de leur collection, à laquelle ils donnèrent le nom de : *Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, collegit, digessit, notis illustravit Joannes Bollandus; operam et studium contulit Godefridus Heuschenius, etc.* Ces deux volumes, qui contenaient les saints du mois de janvier, étaient dus à cette belle typographie plantinienne que Balthazar Moretus continuait avec tant d'éclat à cette époque. Il est curieux de descendre dans les détails intimes des travaux de ces deux modestes et infatigables savants. Le laboratoire où se pétrissaient ces prodigieux matériaux — était une petite mansarde de grenier, éclairée par une seule lucarne. Il s'y trouvait deux petites tables et deux tabourets de cuir. Autour de la mansarde régnait une planche, sur laquelle venaient s'entasser, dans le plus grand ordre, toutes les paperasses qui formaient leur collection. Les paperasses entassées sur cette planche devinrent en peu d'années la plus riche collection hagiographique du monde — bien supérieure à celle du palais Barberini à Rome. Les relations que trouvait Bollandus dans sa corres-

pondance avec toutes les maisons de son ordre faisaient affluer de toutes parts les documents. L'entreprise était si généralement approuvée, les travaux du savant inspiraient tant d'estime et de sympathie, que chacun s'empressait de mettre à sa disposition tous les matériaux qui pouvaient lui convenir.

Cependant, sa santé s'altérait. Les forces d'un homme étaient au-dessous d'un semblable labeur. Bollandus, qui se plaignait de ne pouvoir achever seul son entreprise, ne se doutait pas que deux siècles après sa mort on ne trouverait plus ni bénédictin ni jésuite qui osât se charger seulement de la continuer.

Après la publication de ces deux premiers volumes, il fit un court voyage à Spa pour se rétablir. Il alla dans la même tournée visiter sa famille à Julémont et à Bolland. Aussitôt après son retour à Anvers, il se remit à l'ouvrage avec une ardeur nouvelle. En 1558, parurent les trois volumes de février. Toute l'Europe savante s'en émut. Le pape Alexandre VII, les cardinaux Carafa et Barberini l'engageaient avec les plus vives instances à se rendre à Rome. Bollandus, qui craignait de perdre son temps en voyage, y envoya Heuschenius et un jeune jésuite nommé Daniel Papenbrock, qu'il s'était récemment adjoint. De façon que Bollandus, après la publication du mois de février, demeura seul à Anvers, classant et élaborant les matériaux que ses deux collègues lui envoyaient du fond de l'Allemagne et de l'Italie.

Malheureusement, ces rudes travaux devaient user bien rapidement la faible constitution de l'illustre hagiographe. Ses

collégues, à leur retour, l'avaient trouvé tout à la joie d'examiner, de retourner, de palper et de flairer, avec un bonheur que connaissent seuls les enfants et les savants, les précieux parchemins et les manuscrits dont ils avaient rapporté avec eux une charge entière. Mais la durée de cette joie ne fut pas longue. Sa santé était perdue, et il déclinait à vue d'œil. Le 29 août 1665, il s'était rendu comme de coutume, après la messe qu'il célébrait tous les jours, dans sa bibliothèque. Après son repas du midi, se sentant fatigué, il se retira dans sa cellule pour y prendre un peu de repos. Il voulut ensuite se remettre à l'ouvrage, pour corriger son volume du mois de mars; mais ses efforts augmentèrent sa fatigue; il regagna sa cellule, où il ne fut pas plus tôt rentré qu'il tomba frappé d'une attaque d'apoplexie. Une saignée faite à propos rendit quelque espérance à ses amis; mais elle ne fit que retarder de quelques jours une mort inévitable. Il mourut le 12 septembre suivant, aussi doucement, aussi humblement que s'il n'avait pas acquis une renommée universelle, que s'il ne laissait pas derrière lui un monument impérissable. Le disciple de Jésus avait travaillé pour la gloire de son maître, pour l'instruction de ses frères. Il n'avait rempli qu'un devoir auquel son génie, ce don de Dieu, l'avait rendu propre. Personne cependant n'eût pu le démentir s'il se fût écrié, en mourant, comme le poëte romain :

Exegi monumentum æræ perennius!

La mort de Bollandus fut considérée comme un malheur par toute l'Europe savante. Dans tous les couvents, même à l'étranger, on ordonna des prières publiques. L'envie elle-même. cette lèpre de toutes les gloires, avait toujours respecté

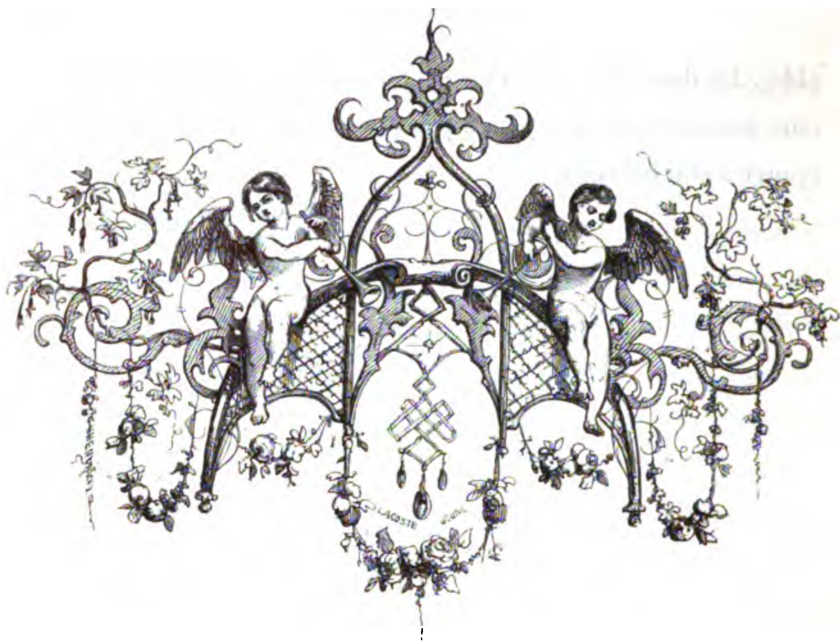
le nom du laborieux jésuite. Aussi ne laissa-t-il après lui qu'une estime incontestée et d'universels regrets.

Cependant, l'œuvre commencée par Bollandus ne devait pas être interrompue par sa mort. Ses deux collaborateurs, Heuschenius et Papenbrock, la continuèrent sur le même plan. Plus tard, d'autres s'y joignirent, et de 1643 à 1794 la collection des *Acta Sanctorum* atteignit 53 volumes, tous imprimés à Anvers, à l'exception du 5e volume d'octobre, qui a été imprimé à Bruxelles en 1786, et du 6e, qui a été imprimé à Tongerloo en 1794. On joint ordinairement à ces 58 volumes les deux ouvrages suivants : *Martyrologium Usuardi, Antwerpiæ,* 1714, in-folio ; — *Acta Sanctorum Bollandiana ; apologeticis vindicata, Antwerpiæ,* 1756, in-folio. Il n'existe que très-peu d'exemplaires complets de cette vaste collection, par la raison que les derniers volumes qui restaient au fond ont été dispersés pendant la révolution française.

Interrompus lors de la dispersion des jésuites, les travaux des Bollandistes ont été repris en 1779, et interrompus de nouveau en 1794. La collection, quelque volumineuse qu'elle soit, est loin cependant d'être complète. Il serait à souhaiter de voir cette grande entreprise menée à fin, non-seulement dans l'intérêt de l'hagiographie, mais dans celui de toutes les sciences historiques. Personne n'ignore, en effet, que presque toute l'histoire de l'Europe et une partie de celle de l'Orient, depuis le septième siècle jusqu'au treizième, est dans la vie des personnages auxquels on donnait alors le nom de saints. Il n'est aucun événement de ces âges religieux qui n'ait eu pour acteur quelque pape, quelque évêque, ou quelque

abbé. Et dans l'histoire des premiers temps du christianisme dans nos contrées, il n'y en a pas une qui n'ait eu quelque saint apôtre à son berceau.

EUGÈNE GENS.

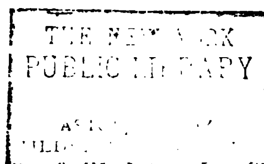


FROISSART.

Parmi les auteurs dont les ouvrages ont mérité de vivre, il en est dont le nom rappelle d'abord des actions plutôt que des vérités, et l'intérêt qui s'attache à ceux-ci prend en grande partie sa source dans l'effet produit par celles-là. Les mémoires de Jules César (auxquels on s'obstine si courageusement à donner le titre de *Commentaires*) ne seraient guère connus que des érudits de profession, s'ils étaient l'œuvre de quelque chef de légion, et non du conquérant des Gaules, du vainqueur de Pharsale, du génie fatal et suprême qui renversa l'ordre



Froissard.


PUBLIC LI RARY

politique établi depuis des siècles dans le pays qu'il venait d'agrandir, enfin d'un des plus puissants destructeurs dont le monde ait conservé la mémoire. Les élucubrations du philosophe de Sans-Souci n'auraient pour lecteurs qu'un petit nombre de curieux, si la main qui traça ces pages froidement et sèchement spirituelles n'eût aussi tracé les plans de campagne d'où sortit l'une des premières monarchies de l'Europe. — Il est une autre classe d'écrivains dont la vie individuelle est peu connue, parce que leurs seuls actes d'une importance générale et durable ont été des livres, et dont l'histoire n'est guère que celle de leurs ouvrages. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient l'homme dont nous allons parler.

Jean, ou, pour ceux qui préfèrent cette forme, Jehan Froissart naquit à Valenciennes vers l'an 1333, comme on le voit par un passage du troisième livre de ses chroniques, et non en 1337, comme on l'a dit, par une singulière erreur de supputation, dans la dernière édition de ses œuvres. Les penchants qu'il manifesta dès son enfance et qu'il conserva durant toute sa vie, nous sont révélés par lui-même, de manière à nous expliquer également les heureuses qualités et les brillants défauts de ses ouvrages historiques. Nul écrivain, nul homme peut-être, n'a jamais reçu plus fortement et plus fidèlement reproduit l'empreinte de son époque. Même avant d'être parvenu à l'adolescence, il se sentait irrésistiblement entraîné vers les plaisirs et les exercices auxquels se livrait alors la noblesse ; l'amour, ou du moins la galanterie, la chasse, les tournois, la musique et la danse, enfin tout ce qu'embrassait *le gai savoir,* était exclusivement les objets de ses désirs et de

ses pensées [1]. Ses parents le destinaient à l'état ecclésiastique, ce qui alors, heureusement pour lui, n'entraînait pas le renoncement absolu à toutes les voluptés mondaines. Il fit en conséquence les études nécessaires à un *clerc,* non sans de fréquentes distractions, causées par la lecture des romans de chevalerie, remplis d'exploits amoureux ou guerriers qu'il imitait à sa manière, en offrant de petits cadeaux aux jeunes *bachelettes,* et engageant avec les garçons de son âge des luttes dont il sortait tantôt battant, tantôt battu, mais jamais découragé, comme il convenait à l'émule des paladins du moyen âge. Ainsi se formèrent en lui (à l'exception des aventures belliqueuses, dont il ne fut que le narrateur) ce caractère à la fois ardent et facile, cet esprit porté à la tendresse non moins qu'à l'enjouement, qui devaient pleinement justifier les

[1] En mon jouvent, tous tels estoie
Que trop volontiers m'esbatoie;
Et tels que fui, encor le sui;....
Très que n'avoie que douse ans,
Estoie forment goulousans
De véoir danses et carolles,
D'oïr menestrels et parolles
Qui s'apertiennent a deduit,
Et de ma nature entroduit
Que d'amer par amour tous ceaulx
Qui ament et chiens et oiseaulx...
On ne m'en doit mies blasmer
S'à ce est ma nature encline,
Car en pluisours lieus on decline
Que toute joie et toute honnours
Viennent et d'armes et d'amours.

(*Espinette amoureuse*).

paroles qu'il attribue à Vénus dans une de ses gracieuses fictions[1]. Tel était Jean Froissart, lorsque, parvenu à l'âge de vingt ans, commençant à mêler aux fantaisies de l'imagination des travaux plus sérieux, il entreprit, à la demande de messire Robert de Namur, « son chier maistre et seigneur, » d'écrire l'histoire de son temps. Il prit pour guide et pour modèle dans cette entreprise Jean Le Bel, chanoine du chapître de Saint-Lambert à Liége, qui s'était livré au même travail, et dont il parle avec un grand éloge. Il se borna d'abord à revoir et à compléter les écrits de ce vénérable personnage, et ce fut cette œuvre remaniée qu'en 1361 il alla présenter à madame Philippe de Hainaut, reine d'Angleterre, qui l'accueillit très favorablement et demeura sa constante protectrice. Pendant cinq années il fut attaché à l'hôtel de la reine, comblé des bienfaits de cette princesse, qu'il récréait « de beaus ditties et traités amoureus, » bien vu du roi Édouard, et, par suite, entouré de la faveur des princes et des nobles, dont il recevait « tout honneur, largesse et profit, » outre l'avantage, si précieux pour son insatiable et naïve curiosité, de pouvoir s'enquérir auprès d'eux des événements plus ou moins mémorables auxquels ils

[1] « D'amours la dame et la déesse
Vers moi vint et dist :...
« Vis tant que poes d'or en avant ;
« Mès tu auras, tout ton vivant,
« Coer gai, joli et amoureus :
« Tenir t'en dois pour ewoureus (*heureux*)...
« Et il te vault trop mieuls avoir
« Plaisance en coer que grant avoir :
« Avoir se pert, et joïe dure. »
(*Espinette amoureuse*).

avaient assisté ou participé. Ce fut à l'aide de ces renseignements qu'il commença la rédaction de la partie des *Chroniques* qui lui appartient en propre. L'an 1363, il se rendit en Écosse dans le même but et avec le même succès. Revenu à Londres, il y composa une ballade ou plutôt une complainte au sujet du roi Jean, vaincu et pris à la funeste journée de Poitiers. En 1366 et l'année suivante, il suivit à Bordeaux le prince de Galles, si fameux sous le nom de *Prince Noir,* qu'il se proposait d'accompagner en Espagne, où ce héros allait soutenir la cause de Pierre de Castille contre Transtamare, qu'appuyait un autre héros, Bertrand du Guesclin : mais, par des motifs que l'auteur n'explique pas, ce projet fut abandonné, et Froissart retourna en Angleterre. Peu après il partit pour l'Italie, et fut présent aux noces de Lionel, duc de Clarence, avec la fille du duc de Milan, Galéas Visconti. A ces fêtes somptueuses assista aussi Geoffroi Chaucer, le poëte anglo-normand, imitateur imparfait, mais non pas inhabile, du *Décaméron* de Boccace dans ses *Contes de Canterbury;* enfin Pétrarque complétait ce triumvirat littéraire, où la Belgique, comme on voit, était convenablement représentée. Froissart parcourut ensuite divers États de l'Italie, puis revint par l'Allemagne dans son pays, où il ne fit cependant pas un long séjour. Ce fut vers ce temps qu'il perdit sa bonne protectrice, la reine Philippe; et cet évènement, qui devait influer défavorablement sur ses relations avec l'Angleterre, parut d'abord apporter un grand changement dans son existence. C'est en effet vers cette époque qu'il fut nommé à la cure de Lessines: mais les austères devoirs du pasteur, la vie simple et uniforme du presbytère, ne

pouvaient se concilier avec son esprit poétique, ses habitudes de courtisan, et son goût pour les pérégrinations lointaines, qui d'ailleurs offraient tant d'aliments à son avide curiosité. Il nous apprend toutefois qu'en 1370 il était à Bruxelles, où il vit Wenceslas, duc de Brabant, en l'honneur duquel, deux ans après, il composa une *pastourelle,* pour célébrer l'heureux retour de ce prince, qui peu auparavant avait été vaincu et fait prisonnier par le duc de Juliers, à la bataille de Bastweiler. Le caractère et les penchants de Wenceslas, souverain dissipé, prodigue et voluptueux, sympathisaient fort avec le naturel, et, comme on dirait aujourd'hui, les *antécédents* de Froissart : aussi s'attacha-t-il sérieusement au bon duc, qui joignait à toutes ces heureuses qualités celle de *rhymeur,* et dont les poésies, jointes à celles du chroniqueur, forment le recueil intitulé *Meliadus*. Après la mort de ce nouveau protecteur (1383), il passa au service de Guy, comte de Blois, autre seigneur non moins courtois et généreux. Quelques années plus tard, il alla rendre visite au magnifique et puissant Gaston, comte de Foix et de Béarn, dont la cour était l'endroit le mieux choisi « pour être informé de toutes nouvelles, » à cause du grand nombre de chevaliers et autres nobles personnages qu'attiraient la renommée de ce prince et la splendeur de ses fêtes. Ce fut effectivement là que le curieux investigateur recueillit ses plus merveilleuses légendes, racontées par lui avec une naïveté si gracieuse et si poétique. Nous ne le suivrons pas dans ses excursions ultérieures à travers diverses provinces, où il se montre toujours le même, chevauchant, s'enquérant, écrivant, festoyant, et entremêlant ses travaux historiques

de ballades, de pastourelles, de chansons, jeux accoutumés de son imagination souvent trop féconde et trop facile. Nous le retrouvons en 1392 à Paris, puis deux ans après en Angleterre, où il reçut un favorable accueil de Richard II, et où il fit un séjour assez long. Le récit de la fin tragique de ce monarque, assassiné dans la Tour de Londres par des agents de l'usurpateur Bolingbroke, qui lui succéda sous le nom de Henri IV, termine à peu près les chroniques de Froissart, lesquelles, par conséquent, s'arrêtent vers l'année 1400. Cette circonstance a fait croire à plusieurs qu'il avait cessé de vivre vers cette époque, opinion partagée par l'auteur de l'excellent article publié sur ce personnage dans la *Biographie Universelle,* mais évidemment erronée, puisque Froissart a mentionné dans ses chroniques la déposition du pape Bénédict (Benoît XIII), laquelle eut lieu en 1409[1]. Il n'est donc pas douteux que notre chroniqueur n'ait vu les premières années du quinzième siècle, période fertile en évènements non moins remarquables que ceux qu'il a retracés. Il devait alors avoir environ 76 ans. Ses restes furent déposés dans l'église de Chimay, dont il était chanoine, et en outre trésorier de la collegiale. Une note, communiquée à l'éditeur des *Chroniques* par M. le prince de Chimay, il y a quelques années, porte que les recherches faites pour retrouver le lieu précis de la sépulture de l'historien ont été inutiles : mais il conviendrait de mieux constater ce fait, dans nos jours où la Belgique, redevenue nation, s'attache à raviver la mémoire des hommes supérieurs qu'elle a produits. Au surplus, le

[1] M. Buchon rapporte cet événement à l'année 1408 : mais ce fut au concile de Pise, tenu l'année suivante, qu'eut lieu cette déposition.

grand peintre des faits et des mœurs du moyen âge n'a pas manqué de panégyristes ; nombre de poésies latines, selon l'usage des temps postérieurs, furent consacrées à sa louange, et dans l'une d'elles, il est appelé *l'honneur et la gloire des Gaules* : ce qui, vu les habitudes pompeuses du style lapidaire, ne doit pas sembler trop hyperbolique.

Considéré comme inventeur, Froissart ne s'élève pas au-dessus de la plupart des trouvères de son temps, et se montre même inférieur à quelques-uns d'entre eux. Il n'a ni la tendresse mélancolique de Charles d'Orléans, qu'à la vérité il précéda d'environ un demi-siècle, ni la franche verve et l'allure originale de Thibaut, comte de Champagne, ni la variété d'Eustache Deschamps (grand voyageur, comme Froissart), bien que le deuxième lui soit très-antérieur. Poète dans ses récits historiques, où il n'a pas le fond à créer, il est souvent prosaïque dans ses vers, tellement qu'on s'étonnerait d'y rencontrer une pareille indigence de pensées et de sentiments, si l'on ne songeait que l'auteur suivait la cour et n'était inspiré que par la circonstance. Mais dans les vers dont la source était en lui-même, on trouve des idées heureuses, de jolis détails, surtout beaucoup de naturel et d'abandon, quoiqu'il abuse de la mythologie, comme on le faisait alors et comme on l'a fait trop longtemps après. C'est dans sa prose, nous le répétons, que Froissart est poëte ; il a les qualités qui font le poëte : l'imagination, quelquefois la sensibilité, toujours le mouvement et la couleur. N'y cherchez pas, cela serait absurde, ce qui ne pouvait exister de son temps : l'appréciation philosophique des hommes et des choses, comme on dirait aujourd'hui, la logique des

faits, la saine critique : encore moins la *synthèse*, ce procédé chimique appliqué à l'histoire, que l'on croit sincèrement une découverte contemporaine, bien que Montesquieu et surtout Bossuet semblent s'en être doutés; n'y cherchez pas même des pensées fortes et profondes : tout cela n'était ni de son temps ni dans sa nature. Le véritable historien devait venir plus tard: or, pour mériter ce titre, il fallait un politique et non un trouvère, un observateur et non un enthousiaste, le conseiller de Louis XI, et non le commensal de la bonne reine Philippe. Acceptez donc Jean Froissart tel qu'il est, conteur ingénu et par-là même intéressant, partial à son insu, parce qu'il se passionne pour son sujet ou son héros, grand enfant plein d'esprit et de curiosité, avide de l'extraordinaire, épris du merveilleux, crédule comme Hérodote, avec qui il a quelque rapport, au reste parfaitement insoucieux du sort des peuples, c'est-à-dire des dix-neuf vingtièmes du genre humain, ne voyant et n'admirant que les belles *chevauchées* qui décimaient l'Europe, et le faste princier qui la ruinait; sans vrai patriotisme, parce que pour en avoir il faut être quelque peu démocrate; enfin ne poursuivant et ne prisant que ce qui ressort et ce qui reluit, toujours comme les enfants et les poëtes. Narrateur sans ordre et sans méthode, dépourvu d'instruction solide et de véritable moralité, sans être pour cela ni dur ni pervers, Froissart est attachant, parce qu'il est naturel, animé, enthousiaste, qu'il dit avec chaleur et avec candeur les choses qu'il a vues, bien qu'il ne lui arrive guère de les juger sainement; et, sans trop le savoir peut-être, il a fait un livre aussi instructif que curieux : car ce livre est le miroir de son temps.

PH. L***.



Simon Stévin.

a besoin de s'arrêter aux détails, et surtout de trouver des

objets qui soutiennent son essor par de grandes pensées. On n'aime point à trouver un palais désert ; et les hommes qui peuvent le mieux en faire les honneurs sont ceux qui, dans la succession des temps, ont répandu le plus d'éclat sur leur patrie.

« Je regrette, dit M. Arago, car c'était le noble visiteur que j'avais l'honneur d'accompagner, je regrette qu'une aussi belle salle ne soit pas animée par les statues de vos hommes les plus distingués dans les sciences et les lettres ; ce serait ici leur place, et je vois avec plaisir que l'architecte y a pensé. » — « Il nous serait peut-être difficile de peupler cette salle comme vous l'entendez, dit en souriant la personne qui voulait bien nous servir de guide. Dans les sciences physiques et mathématiques, par exemple, qui prendrions-nous pour représentant ? » — « Qui? repartit vivement l'astronome français, qui? mais Simon Stevin, le véritable auteur d'une des belles découvertes dont on fait honneur à l'un de mes compatriotes les plus illustres, à Pascal ! N'eût-il trouvé que la loi des pressions des liquides sur les parois des vases, le savant brugeois devrait avoir sa statue dans ce palais. »

Cette statue s'élèvera en effet. Simon Stevin, malgré ce qu'en ont dit les étrangers, n'a point été oublié de ses compatriotes. Sa statue fera l'ornement et l'orgueil de sa ville natale, dont lui-même était fier, car c'était le seul titre qu'il prît dans ses ouvrages, sur la première page desquels on lit ces mots si remarquables dans leur simplicité : *Par Simon Stevin de Bruges.*

Mais, dira-t-on, un simple savant, dont le vulgaire ignore

même le nom, mérite-t-il les honneurs d'une statue? Eh quoi! un simple savant, qui, perdu dans la foule, s'est élevé par lui-même et par la force de son génie jusqu'aux plus hautes conceptions; qui, par ses travaux et ses veilles, a fécondé le domaine de l'intelligence; qui a déchiré d'une main ferme les voiles dont se couvraient de grandes lois de la nature; qui nous a enrichis de découvertes utiles dont nous recueillons paisiblement les fruits; quoi, ce savant ne mériterait pas de prendre place à côté de ces grands conquérants dont toute l'illustration ne repose, bien souvent, que sur les maux dont ils ont souillé l'humanité; de ces princes qui ont appauvri et décimé leurs peuples, pour porter la ruine et la désolation chez leurs voisins? Si vous déifiez ces hommes, ne proscrivez point les hommages qui s'adressent à de grandes vertus, à de sublimes intelligences. Ces qualités précieuses émanent plus directement de la Divinité que celles que vous honorez par vos statues. C'est dans le fond des bois, c'est dans l'enfance des sociétés que l'homme, encore courbé sous l'influence des forces matérielles, déifiait la peur et adressait son culte à ce qui pouvait la faire naître. Nos hommages aujourd'hui doivent s'élever plus haut; et la nation qui sait honorer les grandes vertus militaires, qui dresse une statue à l'illustre chef de la première croisade, au héros qu'a chanté le Tasse, cette nation ne refusera pas d'employer le talent de ses sculpteurs à nous reproduire les traits de ses enfants qui se sont illustrés aussi dans d'autres carrières. Si le vulgaire ignore leurs noms, qu'il apprenne à les connaître; qu'il sache quels ont été ses bienfaiteurs. L'ingratitude est odieuse; c'est un des principaux dissolvants des sociétés; elle rompt tous les

liens, produit l'égoïsme politique et fait tarir la source de toutes les vertus du citoyen.

Honneur donc à la ville de Bruges qui a voulu consacrer la mémoire d'un de ses fils les plus illustres! Plus d'un jeune talent s'enflammera devant ce monument de reconnaissance, et l'étranger même ne le verra pas sans quelque émotion.

Avant de monter, deux siècles après sa mort, sur le piédestal qui lui est destiné, le savant brugeois a rencontré plus d'un obstacle. Ne l'a-t-on pas accusé même d'avoir porté les armes contre sa patrie? Et sur quelles preuves une pareille accusation était-elle fondée? je l'ignore, comme ceux qui l'ont portée, très-probablement. La vie de Simon Stevin est enveloppée de mystères; et quoique ce savant ait été revêtu de hautes fonctions, on ne le connaît guère que par ses travaux et par le peu qu'il nous apprend lui-même de sa personne, dans le cours de ses ouvrages. Mais le silence de l'histoire ne nous autorise pas à devenir doublement injustes à son égard.

Simon Stevin naquit à Bruges en 1548; c'est ce qu'on lisait sur son portrait, de grandeur naturelle, portrait qui probablement existe encore en Hollande. Il paraît qu'il quitta de bonne heure sa patrie, et qu'après avoir habité quelque temps la ville d'Anvers, il visita successivement la Pologne, le Danemarck et tout le Nord de l'Europe, comme on le voit dans plusieurs endroits de ses ouvrages où il parle de ce qu'il a observé dans ces pays, sur la construction des maisons et sur l'endiguement des côtes de la mer. Il est assez naturel de croire qu'il avait adopté la réforme, et que c'était pour échapper à des persécutions qu'il jugea à propos de quitter son pays, comme le

firent à la même époque, un grand nombre de ses compatriotes.

Stevin n'était cependant pas un esprit bien remuant, un sujet bien difficile à gouverner; il nous apprend lui-même, dans sa *vie politique,* opuscule publié à Leyde en 1590, qu'il professe un grand respect pour le gouvernement de fait; et que, dès sa tendre jeunesse, il a toujours vécu dans la soumission [1].

Il croit à la nécessité d'une religion *dominante* dans un État, et il la regarde comme devant former la base de l'enseignement. Pour ceux qui ne suivraient pas cette religion, il leur conseille de se mettre en règle avec l'autorité compétente, de ne pas froisser les usages reçus, ou de quitter plutôt le pays. En supposant que ses principes aient été en harmonie avec sa conduite, et tout nous autorise à le croire, il est difficile de ne pas admettre qu'il appartenait à la religion réformée. Les lieux qu'il visita, ceux où il finit par s'établir, et ses différentes relations, en présentent des preuves bien manifestes.

Il était tellement partisan de l'ordre qu'il voulait voir partout une hiérarchie fermement établie, dans l'enseignement comme dans l'État; il va même jusqu'à préconiser celle des jésuites, chez qui il avait probablement reçu sa première éducation.

Toutefois cet amour de l'ordre et de la conservation n'ex-

[1] On possède très-peu de renseignements sur la vie privée de Simon Stevin. Une des notices les plus étendues est celle qui a été publiée en 1841 par M. Goethaels, bibliothécaire de la ville de Bruxelles.

cluait pas le rare talent de saisir le côté utile du mouvement intellectuel qui s'opérait à cette époque, et de le faire tourner au profit de la société. Il sut s'affranchir des formes pédantesques de la science d'alors, et vulgariser des vérités qui semblaient le domaine de quelques adeptes privilégiés. C'était un esprit essentiellement organisateur ; son influence se fit bientôt ressentir à Leyde, où il vint s'établir. Il paraît que c'est à lui que l'on dut la création de différents cours pour les sciences politiques et administratives.

Stevin employa beaucoup de soins et de temps à composer des traités qui pussent servir de base au nouvel enseignement. En jugeant ses ouvrages sous ce point de vue, on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou le génie inventeur à qui sont dues tant de découvertes remarquables, ou le profond géomètre qui coordonne un vaste plan dans lequel il fait rentrer toutes les sciences mathématiques et physiques de son temps, et qui les expose avec une netteté de vues, et une simplicité qui peuvent encore servir de modèles. On trouve partout le savant qui domine son sujet, et qui saisit dans chaque question le côté utile avec une sagacité et une finesse d'aperçus qui n'appartiennent qu'aux esprits vraiment supérieurs.

On conçoit qu'un homme d'une trempe aussi forte devait exercer une grande influence sur tous ceux qui l'entouraient. Cette influence s'étendit jusqu'au prince Maurice de Nassau qui voulut avoir Stevin pour maître et pour ami. A mesure qu'il composait ses ouvrages, le géomètre les soumettait au prince qui les étudiait, même au milieu du bruit des camps, et y faisait des changements et des annotations qui tournaient au

profit de la science. Ces relations devinrent la base de la fortune et de l'élévation de Simon Stevin, qui fut d'abord attaché au prince Maurice en qualité de ministre ou d'intendant de sa maison. Il s'acquitta avec tant d'habileté de ses fonctions, et parvint à établir tant d'ordre dans des affaires qui paraissaient assez embrouillées, que le prince désira que son ami pût rendre le même service à la république batave. On ne peut douter en effet que ce ne soit à cette puissante intervention que Stevin dut la place de quartier-maître de l'armée. L'an 1617, il fut nommé aux fonctions de castramétateur, qui furent créées pour lui et qui le chargeaient de tout ce qui concerne le campement des armées. Vers la fin de sa vie, il chercha à étendre encore ses attributions en y joignant celles d'inspecteur des fortifications.

Rien ne paraissait étranger à ses puissantes facultés : elles se reportaient tour à tour sur les sciences mathématiques et sur toutes leurs applications à la mécanique, à l'astronomie, à la physique, à l'architecture militaire et navale, à la défense des places fortes ; sur la philosophie, sur les sciences politiques, sur les langues et la poésie même. La langue était l'instrument par lequel il sentait que les connaissances scientifiques devaient descendre jusque dans les dernières classes du peuple ; il travailla donc avec le plus grand zèle à épurer le flamand, sa langue maternelle, dont il préconisait fort la richesse et l'énergie ; elle se pliait merveilleusement, selon lui, à exprimer avec des mots qui lui sont propres tout ce qui appartient aux sciences, tandis que le français est forcé de recourir à la formation de mots barbares, que le vulgaire

ne saurait comprendre à moins d'être initié aux langues anciennes, ou aux langues orientales.

Le premier ouvrage de notre compatriote fut publié à Anvers, et sortit des presses de Christophe Plantin : c'étaient les *tables d'intérêt;* elles étaient écrites en flamand et avaient été composées à Leyde. La dédicace est adressée au bourgmestre de cette ville; le privilége porte la date du 22 décembre 1584; l'auteur n'était donc que dans sa trente-sixième année. Il paraît que, dès lors, son talent était mûr; il ne s'agissait plus que d'en recueillir les fruits. Chaque année vit naître ensuite quelque travail nouveau de sa composition sur les mathématiques, la mécanique, la philosophie, l'optique, l'art militaire. Il ne peut entrer dans notre plan d'analyser ici sèchement tous les ouvrages que nous devons à sa plume féconde; mais nous essayerons de donner au moins une idée de ce qu'ils renferment de plus important.

A ce titre, le traité de statique doit occuper le premier rang; il parut à Leyde en 1586. Depuis Archimède, à qui l'on doit la connaissance du principe du levier, la science de l'équilibre dans les corps solides n'avait fait aucun progrès. Guido Ubaldi avait reconnu le principe *des moments* dans la théorie du treuil et des machines simples; mais il n'avait pas su l'appliquer au plan incliné, ni aux autres machines qui en dépendent, comme l'a fait observer Lagrange. Le rapport de la puissance au poids sur un plan incliné, dit ce géomètre, a été longtemps un problème parmi les mécaniciens modernes; Simon Stevin l'a résolu le premier, dans son ouvrage sur les principes de l'équilibre (*Beginselen der Weeghconst*).

Chacun sait qu'un corps placé sur un plan incliné tend à

tomber dans la direction de la pente la plus rapide, et qu'il faut user d'une certaine force si l'on veut le retenir en équilibre dans sa position primitive. Cette force devient d'autant plus grande, qu'on incline davantage le plan sur lequel le corps se trouve posé ; et elle atteint son maximum quand le plan devient vertical ; il faut alors, en effet, que la force puisse soutenir le poids du corps tout entier, tandis que précédemment une partie de ce poids était supportée par le plan. On conçoit encore que la force qui retient le corps passe par toutes les nuances de grandeur, à mesure que le plan s'incline davantage ; elle est d'abord nulle quand le plan est horizontal, et finit par supporter seule tout le poids, quand le plan est devenu vertical. Ce plan, tout au contraire, ne supporte rien dans la dernière position, et il supporte le poids tout entier du corps dans la position horizontale. Or il s'agissait d'assigner, pour toute inclinaison donnée, ce que supporte le plan et ce que doit soutenir la force ou puissance qui tient le corps en équilibre.

Les considérations qui ont guidé le géomètre flamand dans la solution du problème sont extrêmement ingénieuses. Il suppose un cordon ou chapelet chargé de quatorze globes ou poids sphériques, égaux entre eux et attachés à des distances égales. Ce chapelet est placé sur un support triangulaire dont la base est horizontale et dont les deux autres côtés forment des plans inclinés inégaux. L'un de ces plans, double de l'autre en longueur, porte quatre poids, et l'autre deux seulement. Stevin fait observer alors que le chapelet doit rester en équilibre, et qu'un mouvement quelconque replace toujours le

système dans les mêmes conditions où il se trouvait primitivement; il remarque, de plus, que sans troubler l'équilibre on peut supprimer la partie du chapelet chargée de huit poids qui pend au-dessous du triangle, de manière que les quatre poids placés sur le plan incliné le plus long contrebalancent les deux poids placés sur le plan incliné le plus court. Il s'ensuit que les poids qui se font équilibre sont dans le rapport des longueurs des deux plans inclinés sur lesquels ils sont appuyés.

Une des applications les plus heureuses de sa découverte est la théorie de l'équilibre entre trois puissances qui agissent sur un même point; il montre que cet équilibre a lieu lorsque les puissances sont parallèles et proportionnelles aux trois côtés d'un triangle rectiligne quelconque. La représentation des forces, en direction et en intensité, par les directions et les longueurs de lignes droites, porte la science de l'équilibre dans le domaine de la géométrie, et lui donne ainsi plus d'étendue : elle rend sensibles aux yeux des conceptions purement abstraites.

Les éléments de statique de Simon Stevin sont partagés en trois livres; les deux premiers exposent les principes déduits purement de la théorie; dans le troisième livre, intitulé *statique pratique,* non-seulement l'auteur présente de nombreux exemples usuels, mais il semble avoir voulu tenter quelques efforts sur le terrain de la dynamique. Ce qu'il dit sur le frottement et sur la résistance des milieux mérite particulièrement d'être mentionné.

Les découvertes que Stevin fit dans l'hydrostatique, bien

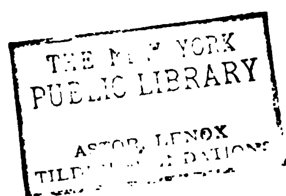
que généralement moins connues que celles dont nous venons de parler, ne sont cependant pas moins remarquables. Les premiers principes de l'équilibre des fluides furent découverts par Archimède; et, après un grand nombre de siècles de méprises et d'erreurs, à Stevin était réservée la gloire de rentrer dans la bonne voie qu'on avait abandonnée et d'ajouter aux découvertes du grand géomètre de Syracuse. Il démontre, comme une des principales conséquences de l'équilibre, qu'un liquide peut exercer sur le fond d'un vase une pression beaucoup plus grande que son propre poids. C'est ce qui constitue le *paradoxe hydrostatique*, dont la découverte est généralement attribuée à Pascal.

Cette découverte est trop importante pour que nous ne cherchions pas à en donner au moins une idée aux personnes qui ne se sont pas occupées de l'étude de la physique. Chacune d'elles peut fort bien se représenter la pression que doit supporter le fond d'un tonneau, par exemple, quand ce tonneau, de forme cylindrique, est placé droit et se trouve plein de liquide. Chacune conçoit encore que la pression doublerait, triplerait, si l'on donnait au tonneau une hauteur double ou triple, et si l'on relevait en même temps le niveau du liquide dans la même proportion. Mais ce qui devient difficile à concevoir, et c'est en quoi consiste la découverte de notre illustre compatriote, c'est que la pression exercée sur le fond du tonneau que nous supposons rester toujours le même, dépend uniquement du niveau auquel on élève le liquide et nullement de la forme des parois latérales du tonneau. Ainsi

cette pression reste la même, pourvu que le niveau du liquide reste à la même hauteur, que le tonneau du reste conserve la forme cylindrique, ou bien s'élargisse par le haut en forme d'entonnoir, ou se resserre en forme d'entonnoir renversé. Il en résulte donc qu'avec un filet d'eau, dans cette dernière circonstance, on peut produire les pressions les plus grandes. Cette belle propriété a été souvent utilisée dans les arts et notamment dans la presse hydraulique.

Le livre dans lequel se trouve exposée la théorie mathématique de l'équilibre des fluides, forme le quatrième des *Hypomnemata,* qui comprennent encore un cinquième livre : les *Principes de la practique de l'hydrostatique.* On y rencontre quelques expériences intéressantes sur la pression des liquides et la description de plusieurs instruments ingénieux, dont on fait encore usage dans les cours de physique, sans se douter de leur ancienneté.

L'*Appendix,* qui suit, renferme des remarques extrêmement curieuses sur l'aérostatique, dont Simon Stevin s'était également occupé avec un grand succès. On y voit qu'il avait des idées justes sur le mode d'action de l'air, dont il connaissait la pesanteur ; il connaissait aussi la pression que l'air exerce sur les corps qui y sont plongés, et la résistance qu'il oppose à la chute des graves; il établit fort bien la différence qu'il convient de faire entre le poids d'un corps pesé dans l'air et le poids de ce même corps pesé dans le vide. Du reste, il est juste de dire que la découverte de la gravité et de l'élasticité de l'air remonte plus haut qu'on ne l'admet communément et que plusieurs





Maurice de Nassau

[1] *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, par M. Libri, t. III. p. 121. et *History of the inductive sciences*, par M. W. Whewell. t. II. p. 46.



savants du seizième siècle, J. B. Benedetti par exemple[1], se sont exprimés positivement à cet égard. Il est fort à regretter que dans l'*Adjonction de la statique* de Simon Stevin, qui devait contenir six parties, on ne trouve que les quatre premières : les deux autres qui devaient traiter de l'*hydatolcie ou attraction de l'eau,* et de l'*aérostatique ou poids de l'air,* manquent entièrement, sans qu'on en indique les motifs. On a quelque raison de croire que notre compatriote aurait porté l'aérostatique aussi loin que la science de l'équilibre des solides et des liquides, et qu'ici encore il aurait partagé avec Galilée l'honneur d'avoir posé chez les modernes les véritables lois de l'équilibre.

Les quatre parties de l'*Adjonction de la statique* présentent des développements curieux des principes exposés dans les livres précédents ; ils sont l'ouvrage du savant, toujours soigneux de féconder les théories qu'il développe ; Stevin s'occupe d'abord des cordages, des polygones funiculaires, de l'équilibre des vaisseaux et enfin de la chalinothlipse ou de l'art de faire des freins convenables pour les chevaux. Cette dernière partie paraît due au prince Maurice de Nassau, de même que les recherches sur l'équilibre dans un système de poulies, quand les cordes agissent obliquement.

Ce qui se rapporte à l'équilibre des vaisseaux avait un intérêt de circonstance : « comme on vouloit appareiller de petits batteaux avec des eschelles élevées dedans iceux d'environ vingt pieds de haut, dit l'auteur, pour y faire monter des soldats, on révoqua en doute, si la force du sommet flottant le pourroit

[1] *Histoire des sciences mathématiques en Italie,* par M. Libri, t. III, p. 121, et *History of the inductive sciences,* par M. W. Whewell, t. II, p. 46.

endurer : car il pourroit advenir que le batteau renverseroit, et partant celuy qui seroit monté en haut viendroit à tomber dans l'eau ; à cette fin, pour en estre plus certain, on en fit l'espreuve d'un. Ce qui me convia à rechercher s'il ne seroit pas possible de le sçavoir par calculations mathématiques, devant que d'en venir à l'expérience en grand volume, supposant figure et pesanteur. et puis venir de là à la practique. »

On sent combien devait exercer d'influence un homme qui savait unir si habilement la pratique à la théorie, et qui était toujours soigneux de porter son attention sur les grandes questions d'utilité publique. Le renom qu'il s'était acquis par ses connaissances dans l'art militaire et particulièrement dans la défense des places fortes par le moyen des eaux, n'était plus borné aux limites de son pays; on faisait de lui un tel cas à l'extérieur, qu'on lui demandait ses avis sur les points les plus importants. C'est ainsi qu'il nous apprend lui-même, dans la *Fortification par écluses,* qu'il fut invité par le gouverneur de Calais, homme de grand jugement et fort expérimenté en matière de guerre, de lui donner ses conseils sur les moyens de fortifier un point très-vulnérable de la place confiée à sa garde. « Comme le gouverneur, monseigneur de Vic de bonne mémoire, estoit en peine de cecy, il desira devant son trespas que je me portasse sur se lieu, pour adviser sur la fortification de la ville ; ce que je fis, etc. »

Mais de toutes les inventions mécaniques de Simon Stevin celle qui lui fit le plus d'honneur et de réputation, c'est la construction de son chariot à voiles. On peut se faire une idée de l'enthousiasme qu'excita cette innovation, par ce que nous avons

pu voir à l'époque où les premières locomotives ont parcouru nos chemins de fer. L'expérience en fut faite sur la plage entre Scheveningue et Petten. Quatorze lieues furent parcourues avec une rapidité telle qu'un cheval n'aurait pu suivre le chariot chargé de vingt-huit personnes. C'était le prince Maurice lui-même qui dirigeait la manœuvre, et parmi les voyageurs se trouvaient le frère du roi de Danemarck, le comte Henri de Nassau, l'ambassadeur de France et ce même François de Mendoce, amiral d'Aragon, que le prince Maurice avait combattu et fait prisonnier à la bataille de Nieuport. Le prince, avec une intention malicieuse, dirigea un instant le chariot vers la mer, et la terreur se répandit soudain dans l'équipage; mais il le ramena presque aussitôt dans sa véritable direction et acheva gaiement le trajet. La poésie et les arts célébrèrent le triomphe de la science : l'illustre Grotius, l'ami et le traducteur de quelques ouvrages de Stevin, chanta en vers latins ce voyage mémorable dont il avait fait partie; et les mêmes vers furent traduits en hollandais par Constantin Huyghens, le père du plus grand géomètre que la Hollande ait produit.

L'opinion publique présente aussi Simon Stevin comme l'inventeur du calcul décimal; mais cette opinion est-elle bien fondée? Et d'abord, on pourrait se demander ce qu'on entend par invention. Est-ce, comme le mot semble l'indiquer, l'idée première que l'on a d'une découverte importante? Mais cette idée se présente en général d'une manière si obscure, si embarrassée qu'il est bien souvent impossible, même pour celui qui l'a conçue, d'en apprécier toute la portée. Il reste presque toujours un second travail à faire; c'est celui qui consiste à féconder

l'invention, et à mettre si bien en évidence l'utilité que peuvent en retirer les hommes, qu'elle prend désormais un rang assuré dans les sciences. Cette seconde création est sans contredit la plus importante, c'est celle qui donne l'âme et la vie.

Simon Stevin pouvait passer pour un des calculateurs les plus habiles de son époque; et son mérite avait été parfaitement apprécié dans le pays du monde où l'on calcule le plus et par conséquent le mieux; il n'est donc pas étonnant que son génie inventif ait trouvé d'abord toutes les ressources que présente le calcul décimal et l'économie de temps que l'on fait en substituant les fractions décimales aux fractions ordinaires. Plein de confiance dans son invention, notre savant en proclama hautement les avantages; et il le fit sans restriction, en homme bien convaincu de la valeur de sa découverte. Dans la dédicace de son opuscule *la Disme*, il demande qu'on ne juge pas de l'importance de l'invention par l'exiguïté du volume, « pourtant, dit-il, si quelcun me voulust estimer pour vanteur de mon entendement à cause de l'explication de ces utilitez: sans doubte il demonstre, ou qu'il n'y a en luy ny jugement ny intelligence de sçavoir discerner les choses simples des ingénieuses; ou qu'il soit envieux de la prospérité commune; mais quoy qu'il en soit, il ne faut pas omettre l'utilité de cestui cy, pour l'inutile calomnie de cestuy là. »

Cette découverte si hautement proclamée eut ses conséquences habituelles. Il faut croire que les savants de l'époque se mirent à feuilleter les écrits de leurs devanciers et y trouvèrent enfin, grâce à Simon Stevin, ce qu'ils n'avaient pas su y lire par eux-mêmes, c'est-à-dire que le calcul décimal avait

déjà été employé avec avantage. Sans doute, ils ne manquèrent pas de lui en faire obligeamment la remarque, et notre compatriote en profita en homme qui avait de quoi se dédommager en perdant un des fleurons de sa couronne. Non-seulement il reconnut de bonne grâce qu'on avait fait usage des fractions décimales avant lui, mais il fit remonter cette découverte aux époques les plus reculées.

Stevin imaginait qu'avant les Grecs il avait existé une race privilégiée, beaucoup plus instruite que ses successeurs; c'est ce qu'il nommait le *siècle sage*. Les Grecs n'avaient fait que nous transmettre, d'une manière plus ou moins maladroite, ce qui avait été découvert à cette époque heureuse des sciences, qu'il rappelait de tous ses vœux. C'était à elle qu'il rendait les honneurs de son invention.

Quoique plusieurs contemporains et prédécesseurs de Stevin aient fait usage des fractions décimales dans quelques circonstances particulières, par exemple pour exprimer le rapport de la circonférence au diamètre, pour l'extraction des racines, il paraît néanmoins que notre compatriote a eu l'honneur d'avoir bien apprécié la simplicité et la généralité de ce calcul et de l'avoir appliqué à toutes les opérations de l'arithmétique usuelle.

Cependant sa notation était loin d'être satisfaisante. A la suite des unités entières qu'il nommait *commencements*, il écrivait un zéro renfermé dans un petit cercle pour marquer le commencement de la fraction décimale, à la suite de chaque chiffre de cette fraction, il écrivait son rang dans un petit cercle également; en sorte qu'une fraction décimale comprenait un

nombre de chiffres double de celui que nous employons maintenant. Il est vrai que, pour ne pas embarrasser le calcul par tous ces chiffres renfermés dans des cercles, il se bornait dans les opérations, à les écrire une fois, au-dessus des chiffres décimaux auxquels ils se rapportaient ; ces indications devenaient ainsi de véritables *exposants*, dont Simon Stevin, à la rigueur, pourrait être considéré comme l'inventeur. Ces prétentions pourraient même être d'autant mieux justifiées, que Stevin indique l'usage de ces exposants, non-seulement sous forme entière mais encore sous forme fractionnaire, et il en fait l'application à l'élévation aux puissances et à l'extraction des racines. Sous ce rapport, tout ce qu'il dit dans le premier livre de son arithmétique est extrêmement remarquable ; je citerai en particulier le paragraphe intitulé *que les dignitez ou denominateurs des quantitez ne sont pas nécessairement nombres entiers, mais potentiellement nombres rompuz et nombres radicaux quelconques.*

Non-seulement, Stevin avait aperçu toute la fécondité de la théorie des fractions décimales, mais il avait encore conçu la possibilité d'un système décimal des poids et mesures bien coordonné et approprié à tous les besoins des hommes ; ce qu'il ne faut pas confondre avec le calcul décimal proprement dit, comme l'ont fait quelques personnes au sujet de ses ouvrages. Il exprime le vœu que les autorités adoptent un pareil système qui serait un véritable bienfait « mais, ajoute-t-il, si tout cecy ne fust pas mis en œuvre si tost comme nous le pourrions souhaiter, il nous contentera premièrement qu'il fera du bien à nos successeurs ; car il est certain que si les hommes futurs

sont de cette nature comme ont esté les précédents, qu'ils ne seront pas toujours négligens en leur si grand avantage. » Il alla donc véritablement aussi loin qu'on pouvait aller à son époque; et s'il existe quelques droits à réclamer, soit pour avoir fait apprécier la simplicité et les avantages des fractions décimales dans les calculs, soit pour avoir senti et précenisé l'utilité d'un système de poids et mesures basé sur la division sous-décuple de préférence à la division sexagésimale, c'est à Simon Stevin qu'il faut les attribuer.

L'arithmétique de ce savant eut un très-grand succès à l'époque où elle a parut; elle fut publiée en même temps que la traduction des quatre premiers livres de l'algèbre de Diophante d'Alexandrie; mais ce qui excita surtout l'attention, ce fut la *Practique de l'Arithmétique* qui contenait le traité de *la Disme* et les *Tables d'intérêts,* qu'il publiait pour la seconde fois.

La *Pratique de la Géométrie* n'est pas le meilleur ouvrage de Stevin, mais ce n'est certes pas le moins original sous le rapport de la forme et des propositions qu'il contient. On y trouve, avant tout, l'homme qui domine son sujet et qui fait plier impérieusement la science aux besoins de la société. Il s'affranchit entièrement de la rigueur des démonstrations de la géométrie ancienne, et s'attache à rendre la science d'une application facile. Il a réalisé avec un succès remarquable pour l'époque où il vivait, l'idée qui a présidé à la rédaction de la plupart des géométries industrielles et autres ouvrages élémentaires que l'on a cherché dans ces derniers temps à mettre à la portée des ouvriers. Il suit, dans sa géométrie, l'ordre qu'il a suivi dans son arith-

métique; il applique à l'espace les quatre premières règles du calcul, puis la théorie des proportions, l'extraction des racines, etc.

En conservant cette allure libre, il présente dans sa marche des propositions nouvelles qui font honneur à son génie inventif; telle est la description de l'ellipse au moyen du cercle dont on allonge toutes les ordonnées dans un rapport constant. Il montre encore que si, d'un point pris dans le plan d'une conique, on mène des rayons aux points de la courbe, et qu'on les prolonge dans un rapport donné, leurs extrémités seront sur une nouvelle conique, semblable à la première : « proposition extrêmement simple, virtuellement contenue dans le 6e livre d'Apollonius, et formant avec la proposition précédente, comme le fait observer M. Chasles, le point de départ, et le cas le plus simple d'une méthode de *déformation* des figures, qui a pris plus tard de l'extension entre les mains de Lahire et de Newton. »

Simon Stevin s'occupa de l'optique et de la catoptrique, comme il s'était occupé des autres branches des sciences mathématiques, d'abord par le désir d'étendre le cercle de ses connaissances, et puis pour complaire à son protecteur et ami le prince Maurice de Nassau, à qui il accorde toujours une large part dans l'honneur de ses découvertes. Le prince aimait le dessin « et principalement celuy des paisages, avec citez, rivières, chemins, et bois situez en iceux; pour par cela plus facilement, l'occasion se presentant, declarer aux autres son intention, il se servit a ceste fin pour instructeurs, des plus adroits peintres qu'il peut trouver. » Les peintres habiles

certes ne lui manquèrent pas ; mais il paraît que les connaissances pratiques qu'ils savaient si bien employer, ils les exposèrent fort mal, car Maurice eut recours à son oracle accoutumé. Stevin chercha donc à lui montrer comment on pouvait mettre les objets en perspective *par cognoissance des causes et avec sa demonstration mathématique*. Le prince goûta fort le travail du géomètre ; il se mit parfaitement au courant des méthodes générales qui lui furent exposées et les corrigea en plusieurs parties. C'est cet ouvrage qui fut ensuite rendu public.

Le traité d'optique devait se composer de trois parties : de la scénographie ou perspective, de la catoptrique et de la dioptrique ou théorie des réfractions. Cette dernière ne nous est malheureusement point parvenue ; et même, d'après ce que nous apprend le traducteur, il paraîtrait qu'elle n'a point été composée.

Dans la catoptrique, qui est donnée très-sommairement, l'auteur relève quelques erreurs de ses prédécesseurs, et résout plusieurs problèmes élémentaires concernant la réflexion sur des miroirs plans. Il montre ensuite que la théorie de la réflexion sur les miroirs courbes, convexes ou concaves, se réduit à la théorie de la réflexion sur des miroirs plans, en substituant à chaque élément de la surface courbe le plan de tangence ; mais il se trouve arrêté, comme on le conçoit, par la difficulté de construire le plan tangent. « Puisque pas une manière géométrique en ceste description, ne m'est venue à la mémoire, dit-il, je la construiray méchaniquement. » Cet ouvrage n'est certes pas un des meilleurs de Simon Stevin, mais il ne méritait pas le superbe dédain du père Dechales ;

surtout dans le jugement porté sur le premier livre qui traite de la perspective : *In primo (libro) tradit sciagraphiam, seu potius perspectivam, in quâ quamvis bonas demonstrationes habeat, methodus tamen non est satis practica. In secundo, de catoptricâ pauca tantum habet. In tertio, nempè de refractione, nihil.* Nous opposerons au jugement du savant jésuite, celui d'un homme que nous regardons comme plus compétent dans ces matières. Voici le jugement que M. Chasles a porté du traité de perspective, dans les notes de son ouvrage sur l'histoire de la géométrie. « S'Gravesande et Taylor sont cités souvent, et à juste titre, comme ayant traité la perspective d'une manière neuve et savante : mais nous nous étonnons que l'on passe sous silence Stevin qui, un siècle auparavant, avait aussi innové dans cette matière, qu'il avait traitée en géomètre profond, et peut-être plus complétement qu'aucun autre, sous le rapport théorique. Ainsi, nous ne trouvons que dans cet auteur la solution géométrique de cette question qui est l'inverse de la perspective : *Étant données, dans un plan et dans une position quelconque l'une par rapport à l'autre, deux figures qui sont la perspective l'une de l'autre, on demande de les placer dans l'espace de manière que la perspective ait lieu, et de déterminer la position de l'œil.* Stevin, il est vrai, ne résout que quelques cas particuliers de cette question, dont le plus difficile est celui où l'une des figures est un quadrilatère et la seconde un parallélogramme. Le cas où les deux figures sont deux quadrilatères quelconques comporte toute la question. Mais Stevin ne pouvait la résoudre, parce qu'il ne faisait usage que des propriétés descriptives des

figures de la perspective, et qu'il eût fallu considérer aussi leurs relations métriques. »

Simon Stevin a donc porté la théorie de l'optique et de la catoptrique aussi loin que le permettaient les connaissances géométriques de son époque, et il a eu la gloire de considérer la perspective sous un point de vue qui donne une preuve nouvelle de l'originalité et de la fécondité de son génie mathématique.

Dans le traité de cosmographie, il traite successivement de la résolution des triangles rectilignes et sphériques, de la géographie et de l'astronomie. Bien que ces traités, destinés à exposer d'une manière précise les connaissances de son époque, ne renferment point de découvertes importantes, cependant ils donnent une idée avantageuse du savoir de l'auteur; on y trouve aussi des vues ingénieuses et qui aujourd'hui même méritent encore de fixer l'attention. Qu'il nous suffise d'en donner quelques exemples.

Dans la partie de sa géographie où il traite de l'atmosphère qui enveloppe notre globe, il commence par donner, en la simplifiant, la solution de Nonius du problème du plus court crépuscule; puis, il aborde un autre problème non moins curieux et tout aussi important pour la science. Il s'agit de déterminer la hauteur d'un nuage et sa vitesse de translation. Stevin remarque d'abord qu'à cause de l'éloignement du soleil et du parallélisme des rayons de cet astre, l'ombre d'un nuage est égale en grandeur au nuage même qui l'a produite, et que la vitesse de translation du nuage se trouve mesurée par la vitesse de marche de son ombre sur la terre. Seulement il

fait observer avec raison qu'il convient d'avoir égard à la pénombre.

Si l'on pouvait se placer toujours dans des lieux assez élevés pour suivre la marche de l'ombre des nuages, et si cette ombre dans toutes les circonstances était assez nettement prononcée pour qu'on la distinguât facilement, cette méthode serait assurément la plus simple et la plus facile dans l'application. Du reste, malgré tous les efforts qui ont été tentés depuis, cette partie de la science est encore fort peu avancée.

Dans l'introduction à sa géographie, Stevin traite d'une manière fort sage quelques points scientifiques intéressants; il le fait en homme du monde et avec des formes bien éloignées de celles qui dominaient dans les traités de son époque. Ainsi, en considérant la terre comme une planète, il s'attache à faire apprécier les apparences qu'elle offrirait si on pouvait la voir à la distance où se trouve la lune; il explique fort bien les phases qu'elle présenterait, les curieuses modifications qui seraient dues aux monceaux de nuages suspendus dans notre atmosphère, et tous les jeux de lumière produits par la réflexion des rayons solaires sur les eaux de la mer. Ailleurs, il soulève l'importante question de la détermination des longitudes, et insiste sur la nécessité de déterminer nettement le point d'où il convient de commencer à les compter. Il apporte dans cette discussion pratique la même finesse d'aperçus, la même force de conception, que quand il examine l'importance d'un système nouveau de poids et mesures, en harmonie avec le calcul décimal.

Les 4e et 5e livres du traité de géographie contiennent un

traité de navigation, à la suite duquel Stevin donne la théorie des marées. Cette partie de l'ouvrage est très-remarquable pour l'époque où elle a été écrite. « Qu'on nous concède de dire que la lune et son poinct apposite tirent et sucent continuellement l'eau du globe terrestre. » Telle est la première pétition de notre géomètre. Cette attraction lunaire était déjà connue par Pline; mais ici elle se présente sous des formes scientifiques, et Stevin l'examine avec une élévation de vues qui décèle un profond observateur, bien au courant de la question qu'il traite. Il indique parfaitement les points sur lesquels il convient d'attirer l'attention des navigateurs instruits et les lieux les plus favorables pour l'observation des marées. Il avait aussi très-bien reconnu les causes qui produisent des retards dans la marche des marées et les obstacles qu'éprouvent les eaux à se transmettre à l'intérieur des fleuves ou le long des côtes.

L'astronomie, qui forme la troisième partie de la cosmographie, ne paraît pas avoir obtenu un grand succès; et. dans le fait, cet ouvrage ne renferme pas, comme les autres écrits de l'auteur, des idées nouvelles, des aperçus qui ont fécondé la science. Stevin ne s'était point livré à l'astronomie d'observation; ce qu'il enseigne, il l'a appris par l'intermédiaire des autres, et par suite il manque d'originalité. Cependant ce traité est écrit avec sagesse, et l'on doit savoir gré à l'auteur d'avoir contribué à propager la théorie de la mobilité de la terre. Il a suivi l'ordre naturel des idées, celui que l'on conserve encore dans la plupart des traités modernes; il rend d'abord compte des mouvements apparents, les analyse, et ce n'est qu'après un

examen approfondi qu'il se décide en faveur de l'opinion de Copernic.

Tant de travaux et de succès dans des branches si diverses, tant de découvertes scientifiques et d'inventions utiles expliquent suffisamment la reconnaissance des compatriotes du géomètre brugeois, et justifient l'honneur insigne que lui fait sa ville natale en lui érigeant une statue sur l'une de ses places publiques[1]. Cet honneur, décerné plus de deux siècles après sa mort, l'a été spontanément et pendant que l'étranger croyait que jusqu'au nom de Simon Stevin avait été oublié dans sa patrie.

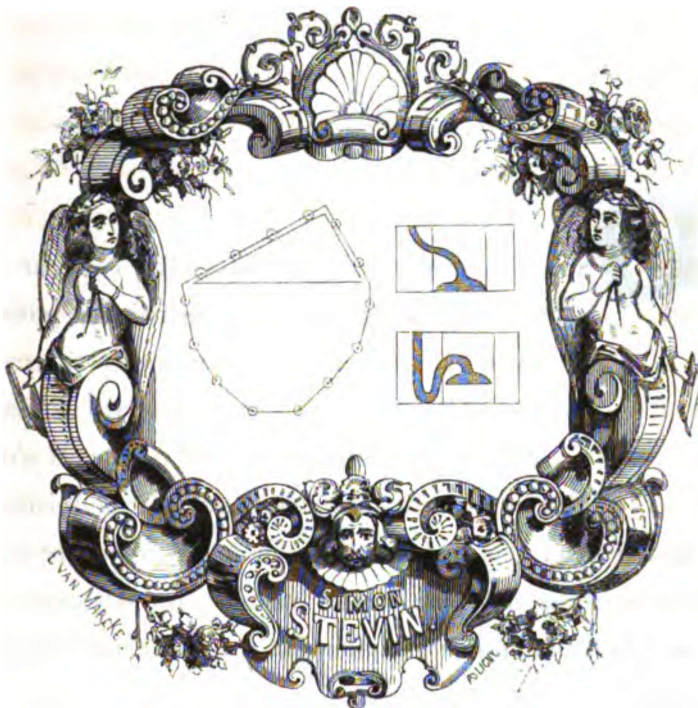
Bruges s'est montrée digne d'avoir donné le jour aux deux plus grands géomètres qu'ait produits la Belgique, à Stevin et à Grégoire de Saint-Vincent. Le monument qu'elle érige non loin de la statue de l'inventeur de la peinture à l'huile montre qu'elle apprécie les sciences à l'égal des beaux-arts, et qu'elle a su puiser avec un égal succès à ces deux sources d'illustration.

Simon Stevin avait pour amis et pour admirateurs un grand nombre des savants les plus distingués de son époque; ses ouvrages ont été traduits dans plusieurs langues; et parmi ses traducteurs, on compte le savant géomètre Albert Girard, Snellius à qui l'on doit la connaissance de la loi de la réfraction dont on fait honneur à Descartes, et Grotius, l'une des gloires de la Hollande. Cependant cet homme, qui s'était élevé si haut par son génie, qui avait fixé si fort sur lui l'atten-

[1] Ce travail a été confié au ciseau d'un de nos artistes les plus distingués, M. Eugène Simonis.

tion de la Hollande aux plus beaux jours de sa splendeur, cet homme descendit obscurément au tombeau ; les deux bouts de sa brillante carrière sont également restés dans l'ombre. On sait seulement qu'il mourut en 1620, et qu'il laissa une veuve avec deux enfants en bas âge. Le lieu même où il mourut n'est pas mieux connu que la date précise de sa naissance. Il a passé comme ces brillants météores qui, pendant les nuits, sillonnent la voûte des cieux, et ne laissent, pour marque de leur passage, qu'un trait lumineux dont l'œil chercherait en vain à saisir les deux extrémités.

A. Quetelet.



monde : Clovis, qui fonda la monarchie franke ; Charlemagne, ce Napoléon du neuvième siècle, qui étendit son empire sur l'Europe ; Godefroid de Bouillon, qui porta le sceptre de



Le chanoine Triest.

Jérusalem ; Baudouin de Flandre, qui ceignit la couronne de Constantinople ; Charles-Quint, qui reconstitua une partie de l'empire de Charlemagne. Là, nous avons rencontré des savants qui ont élargi le champ de la pensée et contribué à sonder le grand abîme de la nature : Vésale, qui fut le créateur de l'anatomie ; Mercator, de qui date la géographie moderne ; Simon Stevin, qui fut, au seizième siècle, une des lumières de la science des nombres. Nos artistes ne sont pas moins célèbres : Van Eyck, Hemling, Rubens, Van Dyck, Teniers, sont des peintres dont il suffit de citer les noms ; Roland de Lattre et Grétry occupent une des plus belles pages dans l'histoire musicale de l'Europe ; Edelinck n'a pas été surpassé dans l'art de la gravure ; Gérard de Saint-Trond a laissé dans la cathédrale de Cologne un monument qui confond, depuis le treizième siècle, l'admiration des architectes.

Mais ce ne sont pas seulement les hommes de guerre et de conseil, les artistes et les savants, qui peuplent cette galerie toute nationale. Les vertus chrétiennes ont eu aussi leurs héros en Belgique, comme pour ne nous laisser envier aucune espèce de gloire à l'étranger. Si la France eut au dix-septième siècle son saint Vincent de Paul, nous avons eu, au dix-neuvième, le prêtre, si modeste par son cœur, mais si sublime par ses actions, dont nous avons écrit le nom en tête de cet article.

Pierre-Joseph Triest naquit à Bruxelles le 31 août 1760. Il appartenait à une de ces familles respectables et pieuses qui font leur premier culte du culte du bien et de la vertu. Nourri, dès son enfance, de tous les édifiants exemples qu'il avait constamment devant les yeux autour de l'humble foyer paternel, il

façonna de bonne heure son âme à ces fructueuses et douces leçons. Entré, fort jeune encore, au collége des Pères Jésuites, il y poursuivit ses études latines jusqu'à la suppression de cet ordre en Belgique, et alla terminer son cours d'humanités à Gheel, bourg de la province d'Anvers, dont le gymnase jouissait alors de quelque réputation dans nos provinces. Il fit sa philosophie à l'université de Louvain, et sa théologie au séminaire de Malines. Promu aux ordres sacrés le 10 juin 1786, il fut nommé, deux années après, coadjuteur à l'église de Notre-Dame en cette ville. En 1789, il fut attaché dans la même qualité à l'église d'Assche, entre Bruxelles et Alost, et en 1791 il reçut le titre de desservant au même endroit. Mais cette position il l'occupa quelques mois à peine. Car, dans le cours de la même année, il fut appelé à Malines et devint vicaire de l'église de Notre-Dame d'Hanswyck.

Ici commence cette série d'œuvres de dévouement chrétien et de charité évangélique qui composent la vie du vénérable prêtre auquel nous consacrons cette notice. Au moment où Pierre-Joseph Triest venait de prendre possession de son vicariat, une maladie contagieuse sévissait dans l'hôpital militaire de Malines. Le typhus y régnait avec un incroyable acharnement. Chaque jour il augmentait ses ravages et faisait de nouvelles victimes. Les plus courageux commençaient à se retirer de ce séjour de désolation et de mort. Ceux-là mêmes que leur devoir aurait dû y retenir cédaient à la peur et reculaient devant cette effrayante épidémie. Triest est le seul qui ne s'en effraye point. Nouveau Belzunce, il brave la terrible contagion; il ne craint point ces souffles mortels qui portent

le poison, il passe le jour et la nuit au chevet des malades, il les soutient, il les exhorte, il verse dans leurs âmes des consolations célestes, et les aide à mourir en leur parlant de Dieu et en leur montrant le ciel. Cependant bientôt ses forces succombent à son zèle; il tombe lui-même atteint du mal. Mais Dieu ne voulait pas qu'il mourût. Triest était destiné à subir d'autres épreuves et à donner d'autres exemples à ses frères.

Il fut nommé, en 1797, curé et chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre, à Renaix, dans la Flandre orientale. C'était une époque pleine de troubles et de périls, mais où le clergé belge trouva plus d'une occasion de se signaler par son courage et par son dévouement. A peine Triest fut-il arrivé à Renaix, qu'il fut sommé par le commissaire de la république française de prêter le serment prescrit par la loi du 7 vendémiaire de l'an VII. Il s'y refusa, et ses vicaires suivirent son exemple. Son église fut fermée aussitôt, et une série d'odieuses persécutions commença contre ces dignes ecclésiastiques. Triest et ses nobles compagnons ne purent s'y soustraire qu'en se cachant. Mais, malgré les périls qui le menaçaient de toute part, il ne renonça pas à remplir les devoirs de son ministère. Il célébrait chaque jour le saint office dans quelque retraite connue des seuls fidèles; il les encourageait et leur promettait des jours meilleurs; il visitait les malades et les fortifiait par d'onctueuses exhortations pour ce voyage de l'éternité d'où l'on ne revient pas. Cependant les gendarmes républicains le cherchaient de tous côtés. Le danger qu'il courait était devenu d'autant plus imminent que son zèle grandissait au

milieu des perquisitions mêmes dont il était l'objet. Une nuit il apprend, au fond de sa retraite, que la femme du brigadier de la gendarmerie se trouve à l'agonie. Il n'hésite pas. Il n'écoute que la voix de sa mission, et se rend droit à la maison de la mourante pour lui apporter les derniers secours de la religion. Mais au moment même où Triest est là qui remplit le devoir que sa sainte fonction lui impose, la porte s'ouvre, et le mari de la malade aperçoit au chevet de sa femme le ministre de Dieu qui n'a pas craint d'exposer sa liberté, sa vie peut-être, pour donner à une âme les derniers secours de l'Église. Le soldat, vaincu par tant de générosité et de dévouement chrétien, tombe aux pieds du prêtre, en maudissant la charge impie qu'il était appelé à remplir.

Le 15 mars 1802, après la conclusion du concordat, Triest put reprendre publiquement possession de son église; mais elle fut convertie, peu de temps après, en simple oratoire, et il fut attaché en qualité de desservant à l'église de Saint-Martin, à Renaix.

A cette époque de sa vie il commença à exécuter ce vaste plan d'institutions utiles, auxquelles son nom restera attaché, et qui, développées et fécondées par son esprit, portent de si grands fruits. Ouvrir des écoles gratuites pour les enfants pauvres, pour les sourds-muets et pour les aveugles, établir des hospices pour les malades, pour les aliénés, pour les incurables et pour les vieillards, telle est maintenant l'œuvre à laquelle Triest va consacrer tous les instants de sa vie. Pour réaliser ce plan il fallait, à défaut de vastes ressources matérielles que Triest ne possédait pas, tout l'esprit de charité qui

l'animait et toute l'énergie d'un cœur qui espère en Dieu et qui ne désespère pas des hommes.

Il s'occupa d'abord de l'instruction des enfants, et établit à Renaix une école pour les orphelines pauvres, qui existe encore aujourd'hui.

Appelé en 1803 à la cure de Lovendeghem, près de Gand, il y jeta les fondements d'une institution qui a poussé, depuis, de si vastes ramifications dans nos provinces, et qui fait plus de bien chaque jour, celle des *Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie*. Les commencements de cette œuvre furent on ne peut plus humbles ; mais Triest savait que les plus petites sources forment souvent les plus grands fleuves. Il loua une petite chambre, et, s'étant associé deux filles pieuses, il ouvrit une école pour les enfants pauvres. Quelques personnes charitables vinrent à son secours, et bientôt le nombre des sœurs s'éleva à six. Alors il songea à organiser cette petite communauté, destinée aussi à soigner les malades. Il avait eu un moment l'idée de l'affilier à la congrégation française des *Filles de la Charité de saint Vincent de Paul ;* mais, plusieurs obstacles l'ayant empêché de réaliser ce projet, il forma son institution en congrégation particulière. Il avait fait une profonde étude des règlements des différents ordres. Il en prit ce qu'ils ont de meilleur, et y ajouta de nouvelles dispositions, qui frappent par leur prudence et par leur sagesse, et qui prouvent une grande expérience du cœur humain et de la vie intérieure des couvents. Il se levait tous les jours à trois heures, quelquefois plus tôt, pour enseigner les règlements aux sœurs et pour les soutenir par son exemple.

L'œuvre de cet homme charitable ne tarda pas à être appréciée à toute sa valeur. Monseigneur Fallot de Beaumont, évêque de Gand, et le préfet du département de l'Escaut, furent les premiers à en reconnaître la haute utilité. Ce sage prélat, voyant le chef-lieu de son diocèse privé de tous ses établissements pieux et de bienfaisance, par suite de la révolution française, conçut le projet de transférer à Gand l'institut de Lovendeghem. Cette translation eut lieu le 30 juillet 1805. Les *Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie* s'établirent dans l'ancienne abbaye de Terhaegen, qui est aujourd'hui la maison-mère de toutes les maisons de ce genre qui se sont depuis cette époque fondées en Belgique. Cependant les ressources furent dans l'origine tellement restreintes, que Triest et ses charitables compagnes furent obligés de coucher, pendant quelque temps, sur des chaises ou sur des paillassons, et qu'une des sœurs étant devenue malade, à force de fatigues et de travaux, un voisin généreux lui apporta un lit où elle put se reposer et se rétablir.

Le courage de Triest ne se rebuta devant aucun obstacle. Le but était tout pour lui, et rien ne lui coûtait pour l'atteindre. Pour qu'il pût donner à son œuvre le développement nécessaire, il lui fallait deux choses : l'approbation du gouvernement, et la propriété de l'abbaye. Au printemps de 1806 il se rendit à Paris, muni de lettres de l'évêque de Gand, et il réussit tellement qu'un décret impérial du 25 juin approuva l'institution des *Sœurs de la Charité*, et qu'un autre décret du 18 septembre suivant fit à cette communauté la concession gratuite du couvent de Terhaegen.

Dès ce moment Triest put se consacrer tout entier au développement intérieur de son établissement. Il ordonnait et surveillait tout; il dirigeait et formait les sœurs; il était toujours auprès des malades, et non-seulement il leur offrait des consolations religieuses, mais il les soignait lui-même, faisant leur lit et pansant leurs plaies. Même il avait pris son logement près de l'hôpital des incurables, et, la nuit, au moindre bruit, à la moindre plainte des patients, il se levait, interrompant ainsi le court repos qu'il goûtait, et volait au secours de ces malheureux.

Beaucoup d'autres eussent succombé cent fois sous les difficultés sans cesse renaissantes qui se présentaient pour entraver le développement de cette institution. Triest grandissait en énergie et en activité en raison même de ces obstacles. Les bâtiments du couvent de Terhaegen étaient délabrés; on manquait du mobilier nécessaire. Mais Triest parvint à pourvoir à tout, grâce à la persévérance qu'il mettait à intéresser la charité publique à son œuvre, et grâce aux sacrifices qu'il ne cessait de faire et aux privations qu'il s'imposait pour la faire prospérer.

Bientôt Triest sentit le besoin d'étendre ses bienfaits aux deux sexes et à tous les âges, et il conçut l'idée d'instituer, sous l'invocation de Saint Vincent de Paul, les *Frères de la Charité,* destinés à servir les malades, à soigner les aliénés, à instruire les sourds-muets, les pauvres et les orphelins.

Vers la fin de 1807 il tenta d'organiser cette communauté nouvelle qu'il établit dans les bâtiments de la Byloque à Gand. Mais elle ne réussit point. Il renouvela son essai en 1810, et

cette fois le succès répondit à son attente. Le règlement de cet institut fut, sauf quelques modifications, le même que celui qu'il avait donné aux sœurs.

Ces deux établissements ne tardèrent pas à prospérer, et il ne leur manquait plus que d'être sanctionnés par le Saint-Siége. Triest se rendit à Rome en 1816, et il eut le bonheur de voir approuver les constitutions de la communauté gantoise par le souverain pontife, dont il reçut l'accueil dû à ses vertus et à son infatigable charité.

Encouragé par le succès de ses instituts, Triest, qui croyait que rien n'était fait aussi longtemps qu'il restait encore quelque chose à faire, organisa à Gand, en 1822, la congrégation des *Dames de la Charité maternelle* pour avoir soin des femmes en couches, appartenant à la classe pauvre.

En 1825, il institua à Gand les *Frères de Saint Jean de Dieu,* destinés à servir de garde-malades aux particuliers de la ville.

En 1835, il fonda l'institution des *Sœurs de l'enfance de Jésus,* pour soigner les enfants trouvés et les enfants malades au-dessous de dix ans.

Enfin, pour compléter le vaste cadre qu'il s'était prescrit, il songeait à établir une maison de refuge pour les vieux prêtres pauvres et sans ressources. Mais ce projet, la mort ne lui laissa pas le temps de le réaliser.

Il mourut le 24 juin 1836 aussi chrétiennement qu'il avait vécu.

Il avait été nommé en 1807 chanoine honoraire de Saint-Bavon à Gand ; il devint chanoine titulaire en 1830. En 1818.

le roi des Pays-Bas, Guillaume Ier, d'ailleurs si peu sympathique au clergé belge, conféra au vénérable chef de tant d'utiles institutions le titre de chevalier de l'ordre du Lion belgique, et lui fit présent, peu de temps après, d'une Bible de Sacy. En 1834, le roi des Belges lui remit de ses propres mains les insignes de l'ordre Léopold. Enfin, vers la même époque, la société de Monthyon et de Franklin lui décerna une médaille d'honneur et lui consacra une notice dans la *Biographie des hommes utiles de tous les pays*. A ce monument sa patrie se dispose à en joindre un plus durable, dont le marbre sera taillé par le sculpteur Simonis.

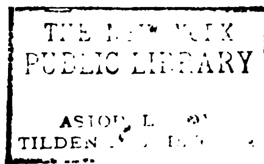
Triest a laissé un nom qui restera attaché à un grand nombre d'institutions de bienfaisance, répandues dans différentes villes de Belgique et issues des communautés qu'il fonda à Gand. Il est béni par tous les malheureux auxquels son œuvre fournit des consolations et dont elle aide à adoucir les misères. Il ne fut point de ceux qui font de la charité une science ; mais il la pratiquait par sentiment et par besoin du cœur. *Pertransivit benefaciendo,* comme s'exprime l'auteur de l'intéressante *Biographie de M. le chanoine Triest,* à laquelle nous avons emprunté tous les détails qui constituent cette notice.

ALBERT VAN LIMBURG.

On voulut alors lui conférer le titre de maître ès arts, mais



Van Helmont



après un mûr examen de lui-même, il trouva qu'il n'avait dans son esprit que des mots, et qu'en réalité, il ne savait rien ; il refusa donc le titre, ne voulant pas, dit-il lui-même, qu'on le conférât à celui qui n'était pas même disciple. Il consentit néanmoins, sur les instances de ses professeurs, Thomas Fyenus, Gérard Villers et Jean Sturmius, à donner à l'université des leçons publiques de chirurgie. Mais bientôt trouvant qu'il enseignait ce qu'il ne savait point, et que, d'ailleurs, ses professeurs ne lui apprenaient rien de plus que ce qu'il avait lu dans les écrits des anciens, il cessa son cours, et se retira des écoles pour se livrer à la recherche de la science et de la vérité.

On lui offrit à cette même époque un riche canonicat, à la condition de se consacrer à l'étude de la théologie ; il refusa, encore incertain de la direction qu'il devait suivre et de la vocation qu'il devait préférer. Il s'attacha ensuite aux jésuites, qui venaient d'ouvrir à Louvain des cours publics de philosophie. Au nombre de ces cours, il y en eut un que Van Helmont suivit plus particulièrement, celui du fameux Martin Del Rio, sur la magie ; mais, au bout d'un certain temps, il s'en dégoûta, après s'être aperçu que pour toute moisson il n'avait recueilli que de la paille vide, et des misérables rapsodies dénuées de sens commun.

Tout indique qu'il serait entré à cette époque dans l'ordre de Saint-François d'Assises, s'il n'en eût été empêché par la faiblesse de sa constitution.

Il fallait pourtant à cette imagination ardente une occupation sérieuse, qui le ramenât aux choses positives de la vie. Il se livra donc à l'étude des mœurs et des lois ; mais son esprit irré-

solu la lui fit abandonner de nouveau au bout de très-peu de temps, pour celle, plus utile à ses yeux, des sciences naturelles et mathématiques et spécialement de la botanique.

Il en vint tout naturellement ainsi à prendre goût pour la médecine.

Ce qu'il mit d'ardeur et de persévérance à approfondir cette science. est à peine croyable. Lui-même nous dit qu'il apprit par cœur tous les aphorismes d'Hippocrate, qu'il parcourut deux fois Galien, puis tout Avicenne, et près de six cents auteurs grecs, arabes, ou modernes, annotant avec soin tout ce qui lui paraissait digne de remarque.

Tout le fruit qu'il retira de cet immense travail fut de reconnaître qu'il n'était pas même capable de guérir un mal de dents; que la médecine, telle qu'elle était alors enseignée dans les livres et dans les écoles, ne méritait pas le nom de science, et que la nature ne pouvait se manifester pleinement à nous, si notre esprit n'était éclairé par la volonté divine.

Il se prosterna donc devant le Créateur; il lui adressa les plus ferventes prières, et invoqua sa miséricorde en faveur de la pauvre humanité, qui gémissait sans secours sous le poids d'innombrables infirmités. Dans cet état d'exaltation mentale, il finit par se croire en rapport avec les esprits célestes, et pensa obéir à une impulsion divine, en continuant à se livrer à l'étude de l'art de guérir. Il le fit avec l'ardeur et la constance d'un inspiré. « Pendant trente années consécutives, dit-il, j'ai « travaillé nuit et jour aux dépens de ma fortune et de ma « santé, à l'effet de connaître la nature et les propriétés du « règne végétal et du règne minéral, et d'acquérir ainsi la vraie

« science, et cela néanmoins sans cesser un seul instant de « prier. de lire, de comparer, d'examiner mes erreurs. et « d'annoter mes expériences journalières. »

En 1599, après avoir été reçu docteur en médecine à Louvain, ainsi que l'assurent quelques biographes, ou seulement promu à la licence, d'après quelques autres, Van Helmont entreprit avec plusieurs de ses amis un voyage scientifique dans les Alpes, la Suisse et la Savoie. C'était l'usage de l'époque. Quelques-uns assurent néanmoins que l'état déplorable de la médecine, et la façon dont elle était enseignée, lui firent concevoir pour cette science un souverain mépris, et que son dépit d'avoir choisi cette profession lui fit prendre la résolution de quitter sa patrie pour n'y plus rentrer.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il était de retour en Belgique en 1602. Les recherches et les opérations chimiques l'occupèrent alors activement. C'est à cette époque aussi qu'il commença à battre en brèche les préjugés et les erreurs de la médecine scolastique. Les écrits de Paracelse furent particulièrement l'objet de ses études, mais il n'en fut pas satisfait, quoiqu'ils continssent les germes d'importantes vérités. Loin de mériter le reproche que lui fait Éloy, avec plusieurs biographes, d'avoir embrassé aveuglément les rêveries de cet alchimiste et de s'en être fait le défenseur, Van Helmont combattit, au contraire, avec force ses principales assertions; il alla même jusqu'à censurer amèrement son caractère et sa conduite, et à lui imputer d'avoir emprunté les principales idées de sa doctrine, à un moine alchimiste, Bazile Valentin, dont Paracelse ne s'est fait aucun scrupule de s'attribuer les

travaux. Van Helmont n'a pris à Paracelse que son *archée*, mais en y rattachant des idées plus claires et empreintes d'une physiologie plus saine.

Cependant, la polémique ne faisait pas négliger à notre compatriote la pratique de son art, et quoique issu d'une race illustre, il ne crut pas déroger, en se vouant au soulagement de l'humanité.

Ne voulant rien devoir qu'à lui-même, il se tenait constamment en garde contre les erreurs auxquelles aurait pu le conduire l'étude des travaux de ses devanciers. A cette époque, comme tout récemment encore, on faisait un abus effrayant de la saignée; c'était le règne de la lancette intronisé par Léonard Botal. Van Helmont s'éleva contre cette pratique dangereuse et rendit un véritable service à l'humanité, en démontrant les résultats fâcheux auxquels devaient conduire les déplétions sanguines trop fréquentes et trop copieuses, et surtout en exposant avec lucidité comment la manifestation des crises pouvait être troublée et empêchée par un semblable abus. Il se distingua de ses prédécesseurs, par des idées beaucoup plus justes sur l'inflammation, qu'il dit être produite par l'irritation et avoir pour effet d'attirer le sang; mais cette irritation, il la désigna sous le nom d'*épine*. Les recherches chimiques lui firent découvrir les propriétés de plusieurs agents du règne minéral, dont il enrichit la matière médicale, de même qu'il avait déjà enrichi l'arsenal chirurgical, par l'invention de quelques instruments, et notamment de sondes flexibles.

D'une activité peu commune, d'une avidité insatiable pour

la science, Van Helmont se plaisait à caresser cette idole et lui consacrait tous ses soins. Aussi ses travaux ne furent-ils interrompus qu'un instant, par un voyage qu'il fit dans la Grande-Bretagne. L'histoire rapporte qu'il y fut noblement accueilli, non pas tant à cause de l'illustration de sa naissance, que de la grande réputation qu'il s'était acquise en Europe, par ses remarquables succès dans la pratique de la médecine. Au milieu des fêtes splendides de la cour à White-Hall, la science l'occupait encore; indifférent aux plaisirs faciles qui naissaient en quelque sorte sous ses pas dans la tumultueuse capitale de l'Angleterre, son esprit d'observation ne l'abandonna pas un moment, et ce fut à Londres même qu'il sapa une ancienne croyance relativement à la formation des calculs vésicaux.

Quelques années plus tard, en 1609, il épousa une demoiselle noble et riche, Marguerite Van Ranst, fille de Charles et d'Élisabeth De Halmale, avec laquelle il se retira à Vilvorde.

D'après quelques biographes, Van Helmont ne visitait guère les malades; il ne pratiquait point la médecine par esprit de lucre : il était sédentaire; et cependant il assure lui-même, dans ses écrits, qu'il guérissait tous les ans plusieurs milliers de personnes. D'autres nous apprennent que bien qu'il passât la majeure partie de sa vie à Vilvorde, il n'en exerça pas moins l'art de guérir dans presque toutes les villes de la Belgique : mais un point sur lequel on est généralement d'accord, c'est que son amour pour l'étude, et les investigations scientifiques auxquelles il se livrait, le rendaient insensible aux nombreuses sollicitations qui lui étaient faites par de hauts personnages, d'abandonner

sa modeste retraite pour se lancer sur un théâtre plus digne de son mérite et de son immense réputation. Il s'était particulièrement gagné l'affection de l'électeur de Cologne, prince qui, cultivant avec succès la chimie, avait pu, mieux que tout autre, apprécier la valeur des travaux scientifiques du savant médecin brabançon. L'empereur Rodolphe II, ainsi que ses successeurs Mathias et Ferdinand II, ne se montrèrent pas moins empressés à rendre hommage à ses talents; à diverses reprises ils l'invitèrent à se rendre à Vienne; mais Van Helmont résista à leurs prières, et préféra aux honneurs dont on voulait le combler, honneurs qui ne le tentèrent jamais, la douce jouissance du laboratoire et du cabinet.

Non content d'avoir exploré avec fruit le champ si vaste des sciences naturelles, Van Helmont voulut encore pénétrer les secrets de l'organisation intellectuelle du genre humain. Toutes ses pensées se concentrèrent alors sur l'étude du principe vital dont il espérait découvrir l'essence.

En 1617, Rodolphe Gœlenius et Jean Roberti venaient de mettre au jour leurs écrits sur le magnétisme. Van Helmont les lut, les étudia, et, quoique leurs auteurs eussent considéré la question sous des points de vue fort différents, l'un en physicien, l'autre en théologien, il prit la plume pour leur prouver qu'ils ne l'avaient pas véritablement saisie. Il s'attacha surtout à réfuter le livre de Gœlenius, auquel il reprocha d'avoir confondu le magnétisme avec la sympathie. Il soutint néanmoins avec lui la réalité des guérisons magnétiques naturelles, et le défendit même contre les attaques du jésuite Roberti, qui niait les unes et attribuait les autres à l'intervention du démon. On peut dire

avec raison que Van Helmont fut le précurseur de Mesmer, en ce sens qu'il considérait le magnétisme comme une propriété occulte, ayant de l'analogie avec celle de l'aimant, et en vertu de laquelle le monde visible est gouverné par le monde invisible.

Son opinion sur le livre de Gœlenius fut imprimée à Paris en 1621 sous le titre de : *De magneticâ vulnerum naturali et legitimâ curatione.* Cette publication se fit à l'insu de l'auteur, par les soins empressés d'un de ses ennemis, qui ayant profité de la facilité avec laquelle Van Helmont communiquait ses productions, avait fait prendre une copie de son manuscrit sur le magnétisme.

Évidemment, cette manœuvre avait un but hostile au laborieux et infatigable savant, dont les idées pleines de hardiesse et d'élévation ne pouvaient être comprises par les esprits de son époque ; aussi ne contribua-t-elle pas peu à grossir le nombre déjà si grand de ses ennemis. Mais Van Helmont trouva de justes sujets de consolation dans l'immense succès qu'eut son œuvre, et dans la profonde sensation qu'elle produisit, dès son apparition.

Cependant comme on ne pouvait lui pardonner sa supériorité en toutes choses, l'envie continuait ses sourdes et basses intrigues ; le feu couvait sous la cendre et devait éclater un jour. C'est ce qui arriva en effet, en 1630, neuf années après la publication de la première édition du livre dont nous venons de parler.

La susceptibilité de l'autorité ecclésiastique ayant alors, quoique bien tardivement, été éveillée contre cet ouvrage, la faculté de théologie de Louvain reçut la mission de l'examiner et

déclara formellement qu'il était *du tout pernicieux* et qu'il contenait *assertions et propositions hérétiques fort pernicieuses; blasphèmes contre Dieu et les saints*. En conséquence, le promoteur près l'office de la cour spirituelle de l'archevêché de Malines requit de l'official des lettres d'ajournement contre le savant médecin. Jacques Boonen occupait à cette époque le siége archiépiscopal. Moins ombrageux et plus ami des sciences et des lettres que ce promoteur, il prit en considération que si le livre imprimé était de nature à faire du mal, ce mal avait été fait depuis très-longtemps, et qu'il n'y avait plus à craindre qu'il en fît davantage, puisqu'on ne parvenait qu'à grand'peine à en trouver encore un rare exemplaire. De son côté, Van Helmont avait présenté, dans les derniers jours d'octobre 1630, une requête au vicariat de Saint-Rombaut, *afin d'abolition* s'il avait méfait, alléguant d'ailleurs, pour sa justification, qu'il n'avait traité la question du magnétisme que sous une forme douteuse, et qu'il n'avait pris aucune part à la publication de son livre. Par tous ces motifs, l'archevêque de Malines ordonna au procureur de suspendre jusqu'à nouvel ordre toute procédure.

Van Helmont put alors reprendre ses travaux. Pendant trois ans il coula une vie paisible; et heureux de pouvoir partager tous ses instants entre une femme qu'il aimait tendrement et les recherches scientifiques, pour lesquelles il était passionné, il ne songea pas à la possibilité que des nuées pleines d'orage vinssent encore s'amonceler sur sa tête. Mais la vengeance ne dort pas, elle sommeille, pour frapper au moment où on s'y attend le moins. C'est ce que firent ses ennemis.

Trompés une première fois dans leur attente, ils ne trouvèrent rien de mieux, pour atteindre leur but, que de faire réimprimer le livre incriminé. Cette infâme manœuvre eut lieu au commencement de l'année 1634. L'on ne connut jamais le nom de celui qui s'en était rendu coupable; il paraît certain néanmoins que les jésuites ne lui pardonnèrent jamais d'avoir accablé de sa caustique raillerie celui des leurs qui avait soutenu contre Gœlenius, que les guérisons obtenues par le magnétisme étaient dues en partie à la puissante influence du démon.

Des exemplaires de la nouvelle édition furent envoyés à un grand nombre de personnes, et entre autres à l'archevêque. Monseigneur Boonen, ne pouvant plus dès lors maintenir la suspension qu'il avait ordonnée en 1630, donna, le 3 mars, et en considération de ce que le *dict liure estait devenu publicq et de quelques aultres raisons,* la permission au procureur d'office de pouvoir saisir la personne dudit Van Helmont, ses papiers et tous ses livres, *et implorato brachio seculari, servatis servandis*. Le promoteur, assisté de l'amman et de deux échevins de la ville de Bruxelles, appréhenda la personne de Van Helmont et saisi tous ses livres et papiers. On lui donna d'abord pour prison le monastère des frères mineurs de Saint-François, et plus tard, sa propre maison, *sous caution de six mille florins.*

Le 4 mai suivant, sa belle-mère, dame Isabelle de Halmale, présenta au conseil de Brabant une requête, dans laquelle non-seulement elle dénonça la conduite du promoteur de la cour spirituelle, mais déclina encore la compétence des juges ecclésiastiques. Le succès n'eût probablement pas couronné cette

démarche, si une personne des plus haut placées, la reine mère Marie de Médicis, n'eût intercédé auprès de l'archevêque de Malines, en faveur du prétendu coupable.

La reine mère chargea de cette mission son abbé Fabroni : et tout porte à croire que les instances faites par ce dernier, au nom de la reine de France, contribuèrent puissamment à hâter l'élargissement de Van Helmont.

Il était à peine rendu à la liberté, qu'une malheureuse et triste circonstance vint mettre à l'épreuve, et son talent et son dévouement à l'humanité. Une maladie pestilentielle exerçait ses ravages en Belgique. Oubliant tous ses malheurs, comme l'injustice et la méchanceté des hommes, n'obéissant qu'aux généreux élans de son noble cœur, Van Helmont se dévoue, il part, il vole vers les points du pays qui souffraient le plus du fléau, non pour s'instruire, mais pour accomplir un devoir, pour prodiguer à ses compatriotes, à ses semblables, les soins et les secours dont il devait la connaissance à ses longues et ardentes études. Au milieu de cette calamité publique, il apparaît comme un ange consolateur descendu des régions célestes. Sa tâche était pénible et dangereuse, mais sublime; il sut la remplir de la manière la plus honorable, car ni la fatigue, ni les privations, ni la malpropreté, ni les dangers auxquels il exposait continuellement sa vie, ne purent ralentir son zèle.

Avant d'aller plus loin, nous devons dire ici un mot d'un ouvrage qui fut publié à Liége, en 1624, et qui accrut tout à la fois la réputation de l'auteur et la haine de ses ennemis. Nous voulons parler du *Supplementum de Spadanis Fontibus*. Van Helmont s'était rendu, peu de temps auparavant, à Spa; il

allait, comme toujours, que son voyage fût au moins de quelque utilité pour la science; aussi s'y occupa-t-il assidûment de l'étude des sources minérales de cette ville, sur lesquelles un autre médecin, Henri de Heers, avait déjà publié un écrit dès 1614. Van Helmont, peu satisfait de cet ouvrage, prit aussitôt la plume et écrivit son *Supplementum,* pour relever quelques erreurs commises par De Heers. Celui-ci, piqué dans son amour-propre d'auteur, ne ménagea pas Van Helmont, le maltraita de la manière la plus indigne. et lui répondit par la publication du *Deplementum supplementi de Spadanis fontibus, sive Vindiciæ pro suâ Spadacrene.*

Van Helmont s'était de nouveau acquis quelque gloire, mais aussi un ennemi implacable de plus!

En 1642 parut son traité des fièvres, *De ortu febrium,* celui de tous ses ouvrages qui porta le plus rude coup à la doctrine des Galénistes, et par lequel il voulait surtout confondre l'ignorance de ses détracteurs. Ce livre eut une vogue incroyable et excita l'admiration des principaux médecins de l'Europe. C'est là qu'il dit expressément que toutes les fièvres ont leur siége dans les voies digestives, et que l'archée exerce une influence spéciale sur l'estomac. Ainsi, comme on le voit, l'idée mère du physiologisme moderne, plus amplement développée au commencement du dix-huitième siècle, par le modeste et savant Réga, se trouve tout entière dans le traité notre illustre de compatriote.

Van Helmont s'était acquis, par son savoir, par la beauté et la noblesse de son caractère, et spécialement par la récente publication de son traité des fièvres, l'estime de la plupart des

médecins philosophes; cette estime était mêlée d'admiration et de déférence, et devait être bien douce à l'âme si vertueuse et si honnête du savant médecin brabançon. Malheureusement il ne put jouir longtemps d'un bonheur si bien mérité, car la Providence avait déjà marqué la fin très-prochaine de ses jours. Le 18 novembre 1644, il fut atteint d'une pleurésie, qu'il combattit avec du sang de bouc, sans rejeter cependant la saignée, comme on l'a généralement avancé. Van Helmont ne se faisait pas illusion sur la gravité de sa maladie; sentant que l'heure de sa mort était proche, il appela son fils François-Mercure, et lui dit : « Prenez tous mes ouvrages, tant ceux qui sont ébauchés que ceux qui sont finis; joignez-les ensemble, je vous les abandonne. Faites-en tout ce que vous croirez qu'il est bon d'en faire : Dieu, qui dirige tout pour une meilleure fin, ne me permet pas d'y donner mes derniers soins. »

Après avoir langui pendant sept semaines, il mourut à Vilvorde, le 30 décembre 1644, en pleine connaissance, après avoir reçu les derniers sacrements, avec cette sérénité d'âme et cette tranquillité d'esprit qui n'abandonnent jamais, au sortir de la vie, l'homme dont toute la carrière a été consacrée au bien et à la vertu. La veille de sa mort, il avait encore écrit à un de ses amis, à Paris, une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il n'avait plus que vingt-quatre heures à vivre.

Les diverses circonstances que nous venons de rappeler, détruisent suffisamment l'assertion mensongère de Guy Patin, que Van Helmont serait mort dans un état de frénésie, pour n'avoir pas voulu se laisser saigner.

Van Helmont est considéré, à juste titre, comme un des

plus illustres enfants de la Belgique. La chimie lui est redevable de grands et de nombreux perfectionnements, quoiqu'il n'ait pas su se dépouiller entièrement des préjugés de l'école spagirique. Dans sa retraite à Vilvorde, il examina avec une rare intelligence et un travail des plus laborieux presque tous les corps que nous connaissons, fossiles, végétaux, animaux, en sorte qu'on peut dire qu'il se mit en état de fournir, lui seul, un nouveau cours de chimie.

Le premier il a fait connaître les propriétés des différents gaz et leur action sur l'atmosphère et sur le corps de l'homme; le premier il a prouvé, contre Paracelse, que le tartre n'existe pas tout formé dans les aliments et les boissons, et que les calculs urinaires ne doivent pas être assimilés aux pierres du règne inorganique, puisque l'analyse chimique les montre formées de principes tout différents. C'est à Van Helmont encore que l'on doit la découverte de l'*huile de soufre per-campanam,* du *laudanum* de Paracelse, de l'*esprit de corne de cerf,* de *celui de sang humain,* du *sel volatil huileux,* et de beaucoup d'autres préparations chimiques destinées à remplacer les remèdes galéniques.

Mais l'un des titres les plus solides de sa gloire, c'est d'avoir renversé le galénisme de son temps, et de lui avoir substitué les principes plus justes et plus exacts qui ont régénéré la science médicale et lui ont donné une impulsion qui dure encore aujourd'hui.

La vie, les forces vitales, fournissent à Van Helmont toutes ses explications. « On m'accusera, dit-il, de jeter un nuage, « en ramenant les phénomènes à la vie, aux lumières vitales,

« ou au monde invisible ; mais qu'on sache que c'est là la vraie « route, et que les mouvements vitaux ne dépendent que de « la vie. »

Cette vie a un instrument, c'est l'*archée,* située dans l'estomac, le même que l'archée de Paracelse, mais avec une forme plus substantielle, la *nature* de quelques auteurs anciens, l'*âme* de Stahl, la *force vitale* de Barthez et de Chaussier, et les *propriétés vitales* de Bichat et de son école.

A l'aide de son archée, Van Helmont explique toutes les fonctions de l'économie animale. Une expérience faite sur lui-même avec de l'aconit le porta à conclure que l'estomac est le siége de l'entendement : le cœur celui de la volonté, et le cerveau celui de la mémoire. Ce qui semblait le confirmer dans l'idée que l'estomac sert réellement de résidence à son archée, ou âme sensitive, c'est qu'on croyait avoir vu la vie se prolonger après la destruction totale du cerveau, tandis que les plaies de l'estomac passaient pour être mortelles.

Outre l'archée principale, Van Helmont admet une archée particulière dans chaque organe, ou, en d'autres termes, il soutient que chaque organe a sa vie propre, ce que Bichat à prouvé plus tard. C'est surtout sur la digestion que l'archée, tenant le pylore sous ses ordres, exerce une influence toute spéciale, ainsi que sur le rate et le foie.

Dégagez cette théorie des formes métaphysiques dans lesquelles elle est conçue ; arrêtez-vous à la signification réelle des choses, sans égard au langage qui les exprime, et vous avez aussitôt l'action vitale et ses importantes modifications dans les divers organes, je ne dis pas développées comme elles l'ont

été plus tard, mais présentées, indiquées même avec une sagacité et une force de conception qui étonnent quand on se reporte à l'état où était la science à l'époque où vivait Van Helmont.

Ces notions générales ne sont pas, comme on le croit communément, les seules vues importantes que renferment ses écrits. Nous n'avons retracé que l'ensemble de l'édifice, il faut en considérer toutes les parties pour savoir jusqu'à quel point il s'est avancé dans le chemin de la vérité. La connaissance des liens sympathiques qui enchaînent nos organes et les font concourir à l'accomplissement des diverses fonctions, la supériorité d'action qu'exercent certains centres organiques, tels que l'estomac, l'utérus, etc., et les influences qui en résultent dans l'état physioloque et pathologique, ce sont là les grandes vérités que son génie a si heureusement fécondées.

Dans un temps où l'on tenait encore de tous côtés aux croyances du moyen âge, où les forces de la nature, interrogées avec crainte, semblaient toujours se présenter sous une forme mystérieuse et surnaturelle, il ne faut pas s'étonner de l'esprit mystique du célèbre médecin brabançon, de ses extases, de ses songes, qui lui révélaient la solution des plus embarrassants problèmes. Mais que les détracteurs de son mérite étudient la marche générale de la science pendant le dix-septième siècle, et ils se convaincront de la haute importance qu'offre le système de cet homme illustre et des progrès qu'il a fait faire à la médecine.

D[r] Losen de Seltenhoff.



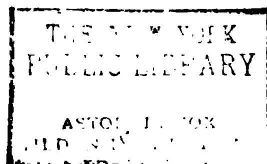
VANDER BURCH.

Au milieu du seizième siècle les Pays-Bas étaient en proie aux troubles intérieurs, aux dissensions religieuses. Philippe II s'efforçait d'opposer les rigueurs de l'inquisition aux progrès de la réforme, mais la résistance grandissait par la sévérité, et la tyrannie fécondait de toutes parts le terrain de la guerre civile. Vander Burch naquit au milieu de ces sanglantes luttes (26 juillet 1567). Dès son berceau, il n'aperçut que des images de désolation, et ce furent les leçons du mal-





Fr. Van der Burch.



heur qui lui apprirent la philanthropie, la charité et la tolérance.

Fervent catholique et royaliste fidèle, son père, Jean Vander Burch, eut à subir de nombreuses persécutions. Les protestants s'étant emparés de Malines, sa maison fut dévastée, ses serviteurs massacrés, et son épouse, emportant son fils dans ses bras, n'échappa que par la fuite aux assassins, tandis que lui-même était traîné en prison. Sa captivité ne fut pas longue. Il se retrouvait heureux et confiant parmi les siens, quand de nouveaux malheurs vinrent l'assaillir : ses ennemis politiques triomphaient une seconde fois, et, de sa demeure embrasée, il dut fuir avec les siens. Son épouse et lui se résignèrent alors à une vie errante, mais craignant pour l'unique rejeton d'une famille illustre[1], ils se décidèrent douloureusement à se séparer de leur enfant. Le jeune François fut envoyé près de son oncle, doyen de la cathédrale d'Utrecht. Il y trouva les plus tendres

[1] La famille Vander Burch est des plus anciennes et des plus illustres de la Flandre; elle était déjà célèbre au treizième siècle. En 1118, Baudouin Vander Burch, fils aîné de Hugues, comte de Rhetel, fut élu troisième roi de Jérusalem, et succéda à Godefroid et à Baudouin de Bouillon : c'est celui que les historiens français désignent sous le nom de *Baudouin du Bourg*. Les descendants de ce souverain se distinguèrent la plupart dans les armes et les grandes dignités de la monarchie espagnole. Adrien Vander Burch fut, sous Charles-Quint, président du grand conseil des Flandres; Jean Vander Burch, dont nous parlons, eut le titre de gentilhomme de la chambre sous Philippe II, et s'était allié à l'illustre famille florentine de Diaceto. Enfin, de nos jours le comte Alexandre Vander Burch, ancien chambellan du roi des Pays-Bas, et son fils aîné, le comte Vander Burch, officier supérieur de cavalerie, au service du roi des Belges, continuent la descendance de cette grande famille. *Chronique de Flandre,* de Meyer; Snyer, *Annales de Flandre;* H. L. Duthillœul, *Notice sur François Vander Burch*.

soins, et sut y répondre par une affectueuse docilité, par une merveilleuse aptitude. Poursuivant avec ardeur les sévères études exigées à cette époque, il termina promptement ses humanités, et se distingua ensuite aux universités de Douai et de Louvain dans l'étude du droit, de la philosophie et de la théologie. Bientôt le triple mérite de son esprit, de son caractère et de son nom appela sur lui l'attention du prince évêque de Liége : il lui fit offrir un canonicat. La modestie de Vander Burch égalait son savoir. Il voulut, au début de sa carrière, refuser une pareille dignité, et le sentiment du devoir, le désir d'être utile, le forcèrent seuls à accepter ensuite la place de vicaire général à Arras ; Pierre Moulart, qui lui conféra, en 1551, les ordres mineurs et la prêtrise, lui avait destiné ces fonctions.

Vander Burch n'avait que vingt-quatre ans, mais ses vertus s'étaient déjà hautement révélées ; et, malgré sa jeunesse, il fut nommé doyen du chapitre de Malines et vicaire général de la métropole. Il avait refusé spontanément et céda ensuite par déférence aux vœux de son père ; car il avait, lui aussi, « l'héroïsme de l'humilité, » et s'effrayait de la grandeur des devoirs, là où d'autres n'auraient entrevu que l'attrait des dignités. Plus d'une fois encore il devait montrer cette abnégation modeste et fuir ainsi les honneurs qui semblaient le poursuivre. En 1609, son père vint à mourir, et, douloureusement atteint par cette perte, il renonça aussitôt à son emploi, résolut d'échapper à toutes les distinctions, et, ne gardant qu'un canonicat à l'église Sainte-Waudru de Mons, il voulut ensevelir sa vie dans la solitude et la prière. Dieu réservait une plus rude tâche à son élu ! la gloire devait descendre sur ce modeste front,

et il rêvait encore l'humble sort, la bienfaisance cachée, la paisible retraite, quand, déjà désigné par ses vertus, une principauté épiscopale l'attendait. Au milieu de ses projets, ce fut un saisissant réveil; il était nommé évêque de Gand, et dut accepter cette fois sa mission. La volonté de l'archiduc Albert autorisait encore un refus; les remontrances de son archevêque pouvaient le livrer à l'indécision, mais la volonté du souverain pontife ne lui permettait que l'obéissance. Conformément à l'envoi des bulles du pape Paul V, il fit son entrée à Gand le jour de la Saint-Bavon, patron du diocèse (1er octobre 1609).

Les troubles politiques avaient laissé derrière eux une traînée de désordres. Les séditions se ranimaient parfois brusquement; les disputes scolastiques maintenaient l'aigreur dans les esprits, et le relâchement total de la discipline avait détruit le pouvoir conciliateur du clergé. Vander Burch étudia les maux qu'il devait guérir. Il sut se montrer tout à la fois sévère et juste, ferme et bienveillant. Dans l'Église même, il sépara l'ivraie du bon grain, déposa quelques prêtres indignes du sacerdoce, et, poursuivant énergiquement la réforme des abus, il convoqua un synode diocésain qui arrêta, d'accord avec lui, des règlements remplis d'équité et de sagesse. Le bon ordre fut rétabli, et le bien-être et la tranquillité régnaient entièrement dans le diocèse de Gand, quand le siége épiscopal de Cambrai devint vacant par la mort de François Buisseret (1615). Le chapitre de cette ville, ce chapitre qu'on désignait élogieusement comme *le séminaire des évêques,* y appela à l'unanimité Vander Burch. Cette fois il n'hésita point. Le Cambrésis était livré à l'anarchie, au désordre, à la famine, et

tant de malheurs à soulager lui offraient une puissante attraction. Il chercha tout d'abord à ramener la concorde parmi les seigneurs de la province opposés d'opinions, et diversement attachés aux intérêts de la France et de l'Autriche. Il leur fit adopter sa devise : *Unitas libertatis arx,* et sut leur faire comprendre que « leurs forces réunies constituaient le plus ferme appui du bonheur et de la liberté publiques. »

Quand il eut semé ces paroles de paix parmi les grands, il répandit à pleines mains ses bienfaits sur le peuple. Il assista les pestiférés, visita les campagnes et prodigua les aumônes. C'était trop peu encore : sa bienfaisance voulut s'étendre dans l'avenir. Il fonda une école dominicale où les enfants recevaient l'enseignement gratuit, tandis que leurs parents participaient chaque semaine à des distributions d'argent et de pain. Cette philanthropie ardente, qui lui faisait joindre la récompense au bienfait, se manifesta de nouveau dans la fondation de la *Maison de Sainte-Agnès*. Cette institution, destinée aux jeunes filles pauvres, leur offrait le bienfait de l'éducation, les dotait, et, pareille à la famille, leur réservait des secours et des consolations si le malheur venait à les atteindre.

Vander Burch mourut dans une visite pastorale, à Mons, le 23 mars 1644. Son testament, modèle de charité qu'on conserve avec vénération, révéla plus intimement sa bienfaisance, qui ne voulait autrefois que Dieu pour témoin. Ce fut le sublime adieu d'une existence dont rien n'altère la glorieuse pureté, qui se résume par un long bienfait, et qu'on découvre avec admiration entre les noms plus retentissants de d'Ailly et de Fénélon.

Félix Stappaerts.



G. de Rubruquis.



RUBRUQUIS.



u commencement du treizième siècle il se fit un grand bruit à l'Orient. Du sein des solitudes glacées et des steppes immenses de l'Asie septentrionale d'où les Huns s'étaient élancés jadis sous la conduite d'Attila, on vit s'ébranler et se diriger vers l'Occident un peuple plus nombreux que les vagues de l'Océan, et dont l'aspect farouche et les infernales cruautés glaçaient d'effroi les plus hardis. La mission de ces hordes sauvages paraissait être une mission de destruction et de mort. Refoulant devant eux les nations barbares de l'Asie épouvantées de rencontrer des hommes plus cruels et plus sauvages qu'elles, les Mongols, partis du Nord,

descendaient peu à peu vers l'Occident, chassant devant eux les peuples avec leurs troupeaux, ne laissant derrière eux qu'une longue traînée de sang et de ruines; ces barbares semblaient décidés à rendre à la terre l'aspect désolé des solitudes primitives du monde naissant. Dans leur vol rapide, les Mongols traversèrent le Volga, pénétrèrent dans le grand-duché de Moscovie, où ils incendient Kiow et Moscou; — puis, guidés par Balou-Khan, petit-fils de Tchingis-Khan, le torrent roule vers la Pologne et les frontières de l'Allemagne en renouvelant partout les fureurs d'Attila. Lublin et Varsovie ne sont plus que des ruines. Les palatins polonais, le grand maître de l'ordre Teutonique et le duc de Silésie réunissent leurs forces pour arrêter les barbares, mais ils succombent dans les plaines de Liegnitz, et neuf sacs remplis d'oreilles servent de trophées aux barbares. La Hongrie entière est dévastée, et les plus horribles profanations marquent le passage des barbares.

Chose étrange et inouïe! tandis que le roi de France, accompagné de ses barons, des chevaliers flamands et allemands, guerroyait les Turcs et Sarrasins dans l'Égypte et la Syrie, des ambassadeurs sarrasins arrivaient en Occident, implorant le secours des peuples chrétiens contre une nation ennemie de la religion de Jésus-Christ et de Mahomet. La vue de ces députés, venus de si loin, semblait annoncer que toutes les parties de la terre étaient menacées, et les peuples saisis d'effroi comparaient les Mongols au dragon à sept têtes de l'Apocalypse.

Le pape écrivit à Bela IV, roi de Hongrie, pour soutenir son courage, et exhorta les évêques à prêcher une croisade contre les Mongols: mais déjà la Hongrie n'était plus qu'un désert

couvert de cadavres et de ruines, et le roi Bela, accompagné des débris de son peuple, s'était réfugié dans une île de l'Adriatique où la famine pressa tellement ces malheureux, dit Villani, que *les mères mangèrent leurs enfants,* et que les habitants, au dire d'un chroniqueur, *mangèrent presque entièrement une montagne de plâtre.*

En Syrie, on s'attendait à chaque instant à voir apparaître les chevaux farouches et échevelés des redoutables cavaliers de Tchingis-Khan, que les peuples épouvantés regardaient comme des démons portant d'autres démons aux fêtes de la destruction et de la mort.

Tandis que les ambassadeurs sarrasins venaient implorer le secours des princes chrétiens contre les hordes mongoles, le pape Innocent IV, touché des malheurs qui affligeaient les peuples de l'Europe orientale, où les barbares n'avaient laissé que des ruines et des cadavres, envoya une ambassade aux chefs mongols (1247), Bajothnoy et Batou-Khan, pour les supplier d'épargner les peuples chrétiens et de faire cesser les cruels ravages qu'ils faisaient parmi les nations.

Si l'on songe à l'état de la géographie à cette époque, — aux ténèbres qui couvraient cette Asie septentrionale d'où s'écoulaient ces torrents de barbares, effroi de la chrétienté, — si l'on se rappelle les cruautés inouïes commises par ces hordes, qui semblaient vouloir justifier la croyance universelle qui les disait nées de l'accouplement des démons et des sorcières, on comprendra qu'il fallait un cœur intrépide et une âme inaccessible à la crainte, pour s'aventurer dans ces solitudes glacées de l'Asie, où les ossements blanchis et des ruines noircies par

l'incendie indiquaient seuls les traces des petits-fils d'Attila. Et cependant ceux qui se dévouèrent à cette périlleuse mission, et qui les premiers osèrent s'aventurer dans les mystérieuses solitudes du désert de Chamo, n'étaient pas des guerriers renommés par leur valeur ou leur force, mais de pauvres moines, d'humbles frères prêcheurs. Soutenus par leur seule foi, ces hommes qui n'avaient jamais franchi les murs de leur couvent entreprennent, à la voix du pape, des voyages de douze cents lieues dans des terres inconnues, que la tradition peuplait de monstres. Ils vont, un bâton à la main, porter des paroles de paix à des peuples farouches, implacables, et dont l'orgueil barbare, enivré par quelques victoires, rêvait la conquête du monde et l'extermination des peuples chrétiens.

Les premiers missionnaires qui s'aventurèrent dans les steppes de la Tartarie et de la Mongolie furent Jean du Plan-Carpin, de l'ordre de Saint-François, et frère Ascelin, accompagné de deux religieux de l'ordre des Frères prêcheurs. Ce ne fut que par une sorte de protection providentielle que ces hommes intrépides échappèrent à la brutale cruauté des Mongols. Leurs relations jetèrent pour la première fois quelques lumières sur cette mystérieuse Asie dont on racontait tant de merveilles.

Qu'on joigne à la cruauté des hordes mongoles les dangers de toute espèce qui attendaient les missionnaires, — les privations de toute espèce dans ces déserts où ils s'avançaient sans guide, arrêtés tantôt par des fleuves, par des précipices, tantôt par des montagnes âpres et glacées ou des forêts sauvages et infréquentées, — puis la faim, les bêtes fauves,

les nuits sans abri et les jours sans pain, et l'on comprendra ce qu'il fallut de constance à ces religieux pour remplir leur mission.

Les périls étaient plus grands encore, une fois que les intrépides envoyés avaient atteint le but de leur dangereux voyage. Le frère Ascelin arrivé au camp du chef mongol, Bajothnoy, ayant prié le barbare de la part du pape de s'abstenir désormais de ravager les nations et de détruire le peuple de Dieu, le khan voulut, avant de répondre à l'envoyé, que lui et ses compagnons l'*adorassent comme le Fils de Dieu régnant sur la terre*. Frère Ascelin ayant refusé de se soumettre à une pareille ignominie, *les barons tartares furent d'avis de faire écorcher le principal d'entre eux, puis remplir sa peau de foin et l'envoyer ainsi au pape*. D'autres opinaient qu'il en fallait faire fouetter deux par l'armée, puis les faire mourir, et garder les autres tant que les Français fussent venus en leur pays. — Les pauvres moines ne furent sauvés que par une dame tartare, qui représenta à Bajothnoy que s'il faisait mourir ces envoyés il serait en haine et horreur à ceux qui en entendraient parler, et perdrait ainsi les dons et présents qu'on avait coutume de lui envoyer des pays les plus éloignés. C'est auprès de ces barbares, qui ne voyaient dans les ambassadeurs des princes chrétiens que des vaincus venant implorer leur pardon, et désarmer par des présents leur redoutable colère, c'est devant ce trône de fer où siégeait l'épouvante, qu'allait paraître à son tour frère Guillaume de Ruysbroeck, en qualité d'envoyé de Louis IX, roi de France.

Vers l'an 1251, le bruit se répandit en Europe que le grand

khan des Mongols venait d'embrasser le christianisme. Cette nouvelle, qui parvint à Louis IX pendant son séjour en Syrie, était de nature à impressionner vivement un prince dont toute l'existence fut vouée à la propagation et au triomphe du christianisme. Il résolut donc d'envoyer des ambassadeurs auprès du khan Sartach, pour le féliciter sur sa conversion.

En ce temps-là se trouvait à Acre un jeune religieux de l'ordre de Saint-François, nommé Guillaume de Ruysbroeck. — Guillaume était né au village de Ruysbroeck, près de Bruxelles, vers l'an 1230. Malgré les recherches les plus ardues des savants, une profonde obscurité couvre toute cette existence si pleine de grandes choses, de travaux périlleux et de foi profonde. L'histoire ne sait du frère Guillaume que sa courageuse obéissance, son admirable fermeté dans une mission remplie de périls, et surtout sa rare modestie. Ces hommes si simples, et cependant si grands, s'effacent quand leur mission est remplie, et semblent prendre autant de soin de dérober leur vie et leur gloire aux regards du monde, que d'autres en prennent d'informer la postérité des moindres circonstances d'une existence dont l'orgueil et la vanité ont été les seuls mobiles.

Après son entrée dans l'ordre de Saint-François, Guillaume de Ruysbroeck se rendit en Palestine, ce pèlerinage de tous les hommes de foi, — ce but de toutes les âmes d'élite. Il se trouvait à Saint-Jean-d'Acre en 1253. Déjà Louis IX avait envoyé une première ambassade au khan des Tartares pour l'engager à embrasser le christianisme, mais le Mongol n'avait vu dans la demande du roi des Franks qu'une preuve de crainte et de

soumission. Aussi le saint roi apprit avec une vive joie la nouvelle que le khan s'était décidé à embrasser le christianisme, et il fit tout préparer pour une nouvelle ambassade.

Guillaume de Ruysbroeck — dont le nom latinisé devint plus tard Rubruquis — et Barthélemi de Crémone, tous deux religieux de l'ordre de Saint-François, furent choisis par le roi pour cette périlleuse mission. Les deux missionnaires se rendirent d'Acre à Constantinople alors soumise aux Français, et Rubruquis, dans un sermon qu'il prêcha à Sainte-Sophie, annonça aux fidèles son départ pour la Tartarie.

Le 7 mai 1253, les deux religieux s'embarquèrent à Constantinople sur un bâtiment marchand qui les conduisit jusqu'à Soldaïa, ville de la Crimée. Là ils se procurèrent huit chariots couverts, dont deux devaient servir de lit, et cinq chevaux de selle pour leurs compagnons, parmi lesquels on comptait deux religieux, — un interprète, un guide et un valet. C'est avec ces faibles ressources que Rubruquis allait entreprendre un voyage entouré de périls, et au milieu d'un peuple féroce qui ne respectait ni les priviléges des ambassadeurs, ni les droits les plus sacrés de l'humanité.

Après deux mois de marche dans les steppes qui séparent le Dnieper du Tanaïs, les missionnaires arrivèrent au campement de Scacatay, pour lequel l'empereur latin de Constantinople leur avait donné des lettres de recommandation. Dans sa relation, toujours empreinte d'un haut caractère de vérité, Rubruquis décrit les mœurs et coutumes des Tartares, leur manière de faire la guerre, leurs chasses, leur culte et leurs mariages, etc.

« Scacatay, — dit Rubruquis, — était assis sur son lit, tenant une guitare à la main et sa femme auprès de lui. Je pensai à la vérité qu'on lui avait coupé le nez, tant elle était camuse, elle semblait n'en point avoir du tout, et elle s'était frottée par cet endroit-là d'un onguent fort noir, comme aussi les sourcils, ce qui était fort laid à voir. »

Le Tartare Scacatay se montra fort curieux de savoir ce que contenaient les lettres de Rubruquis pour le khan Sartach : mais le religieux lui ayant dit qu'elles traitaient de choses concernant la foi chrétienne, il ne fut plus question des lettres. Seulement les envoyés avaient fort à faire à se défendre de la rapacité des Mongols, qui leur demandaient leurs boutons, leurs aiguillettes, leurs gants, et se montraient surtout très-friands des fruits secs et du vin que la petite troupe avait dans ses chariots.

Enfin, Scacatay laissa partir les voyageurs et leur donna un guide pour les mener vers Sartach. Il leur donna aussi une chèvre et plusieurs bouteilles pleines de lait avec un peu de *cosmos,* boisson favorite des Tartares et que les ambassadeurs avaient en grande abomination.

Les voyageurs traversèrent le Tanaïs pour se rendre au camp de Sartach qui se trouvait à trois journées en deça du Volga. Ils marchèrent pendant deux mois sans entrer dans une tente, sans trouver un lieu habité. Enfin, après des souffrances et des privations inouïes, ils arrivèrent à la cour de Sartach.

Du camp de Sartach, l'ambassadeur fut envoyé vers Batou-Khan qui errait plus loin à l'est avec sa horde. Batou ayant

demandé à Rubruquis de lui expliquer le but de son voyage, le pauvre moine se mit à genoux et fit à haute voix une prière pour demander à Dieu la conversion du khan. Mais à ces mots, « Batou sourit modestement, et tous les Moals (Mongols) commencèrent à frapper des mains et à se moquer de moi. »

Les proportions de notre cadre ne nous permettent pas de rapporter tous les détails curieux que Rubruquis a consignés dans son voyage. Ce qu'il dit des mœurs des peuples barbares au milieu desquels il a passé, serait encore exact de nos jours. Personne mieux que lui n'a dépeint les Tartares et les peuples nomades de la Russie asiatique. Sa narration naïve, mais toujours fidèle et intelligente, a servi de nos jours à éclaircir plus d'un point de la géographie ancienne.

Batou-Khan se montra curieux de connaître le motif qui amenait de si loin Rubruquis et ses compagnons, à quoi Rubruquis répondit « que si son maître les avait envoyés vers lui ce n'était point par crainte; mais pour le féliciter de ce qu'il avait entendu qu'il était bon chrétien. » Enfin, Batou-Khan lui déclara « qu'ils ne pouvaient résider dans le pays qu'avec l'autorisation du grand khan Mangu, et qu'ils devaient en conséquence se tenir prêts à continuer leur route, pour laquelle on leur fournirait des vivres et des transports. Un chef moal leur dit qu'il avait chargé de les conduire vers Mangu-Khan et qu'il y avait bien quatre mois à faire, et en temps que le froid était si grand, que cela faisait fendre les arbres et les pierres; qu'ainsi ils considérassent s'ils pourraient bien le supporter. A quoi Rubruquis répondit qu'il espérait,

avec la grâce de Dieu, qu'ils pourraient endurer ce que les autres hommes faisaient. »

Les voyageurs se remirent en route, et marchant presque toujours à pied, manquant souvent de nourriture, ils traversèrent le fleuve Oural le 16 décembre. On leur donna à chacun *une grosse casaque fourrée de peau de mouton et des chausses de même,* car l'hiver se faisait cruellement sentir. Leurs petits chevaux tartares faisaient chaque jour plus de trente lieues de France, à travers un pays entrecoupé de fondrières, de forêts et de torrents. Pendant toute cette course, Rubruquis et ses compagnons ne vécurent guère que de millet cuit à l'eau et de lait de jument aigri.

Le 27 septembre, Rubruquis et sa petite caravane arrivèrent au campement de Mangu-Khan. Cette partie de son voyage se fit à travers des pays effroyables et par une température des plus rigoureuses. « Le second dimanche de l'Avent, sur le soir, dit Rubruquis, nous passâmes par un certain endroit entre d'effroyables rochers, où notre guide nous pria de faire quelques prières pour nous garantir des démons qui, en cet endroit, ont coutume d'emporter souvent les passants, dont depuis on n'a plus de nouvelles. Il s'est trouvé qu'une fois ils enlevèrent le cheval laissant l'homme; une autre fois ils tirèrent les entrailles du corps des personnes et laissèrent les carcasses toutes vides sur le cheval. Nous commençâmes donc par chanter le *Credo in Deum,* et, par la grâce de Dieu, nous passâmes tous sans aucun danger ni inconvénient. »

Ce fut seulement le 1er janvier 1254 que Rubruquis fut introduit auprès de Mangu-Khan. On le reçut dans un lieu

tout tapissé de toiles d'or; au milieu il y avait un réchaud plein de feu fait d'épines et de racines d'absinthe. « Le grand khan était assis sur un petit lit, vêtu d'une riche robe fourrée et fort lustrée, comme la peau d'un veau marin. C'était un homme de moyenne stature, son nez un peu plat et rabattu. Sa femme, qui était jeune et assez belle, était assise auprès lui. Le khan se fit apporter plusieurs oiseaux de proie qu'il mit sur le poing, les considérant fort longtemps. »

Rubruquis fit une harangue dans laquelle il exposa le but de son voyage. Quand il eut fini, le khan, qui avait fait de copieuses libations pendant le discours de l'ambassadeur, répondit : « Que tout ainsi que le soleil épand ses rayons de toutes parts, ainsi sa puissance et celle de Batou-Khan s'étendaient de toutes parts. » — « Jusque-là, dit Rubruquis, j'entendis notre interprète; mais du reste je ne pus rien comprendre autre chose, sinon qu'il était bien reçu, et, selon mon opinion, Mangu-Khan *lui-même était un peu chargé.* »

Le pauvre Rubruquis sortit de l'audience sans avoir obtenu aucun résultat. Des Mongols l'accompagnèrent pour lui demander des nouvelles de la France, s'enquérant « s'il y avait porcs, bœufs, moutons et chevaux, comme *s'ils eussent déjà été tout prêts d'y venir et amener tout.* Je leur dis, ayant peine à dissimuler mon indignation, qu'il y avait plusieurs belles et bonnes choses en France qu'ils pourraient voir, *si par occasion leur chemin y donnait.* »

La saison étant rude, Mangu-Khan donna aux religieux deux mois pour se reposer de leurs fatigues, et leur proposa d'aller à Karakoroum où on leur fournirait ce dont ils auraient

besoin. Rubruquis accepta ces propositions, d'autant plus qu'il venait d'apprendre qu'il trouverait à Karakoroum un *bourgeois de Paris,* orfévre de son état, et que les Mongols estimaient fort pour sa merveilleuse habileté. Il rencontra au campement de Mangou une femme de Metz, en Lorraine, appelée Paquète, qui lui fit la meilleure chère qu'elle put.

Malgré les brillantes promesses du khan, Rubruquis souffrit fort de la faim et du froid. et aussitôt « que les Mongols leur voyaient apprêter quelque viande, ils entraient hardiment et voulaient manger leur part. »

Rubruquis parle avec admiration des merveilles qu'il vit à Karakoroum. Mangou-Khan avait, près de cette ville, un très-grand terrain ceint de murs de brique, ainsi qu'un cloître des monastères chrétiens. « En ce lieu, — dit Rubruquis, — il y a un grand palais où il régale solennellement deux fois l'an, à savoir à Pâques, quand il passe par là, et l'autre en été à son retour. Alors tous les seigneurs et gentilshommes, éloignés de bien deux mois de chemin, s'y trouvent, et le khan leur fait à tous des présents d'habits et autres choses, en quoi il montre sa gloire et magnificence. »

Dans le voyage du khan vers Karakoroum, Rubruquis accompagna le prince mongol. Ils passèrent par des pays fort montagneux « où il faisait de grands vents et un froid bien âpre. Sur quoi le khan nous fit demander des prières à Dieu à ce que le vent et le froid cessassent, d'autant que tous les bestiaux étaient en danger de périr. » Les missionnaires envoyèrent de l'encens au khan pour qu'il l'offrît à Dieu, « et la tempête qui avait duré deux jours entiers cessa aussitôt. »

Rubruquis trouva à Karakoroum des chrétiens nestoriens qui vinrent au-devant de lui en procession. Ces nestoriens avaient une église bien tapissée de soie et de drap d'or, et le jour de Pâques, Rubruquis célébra la messe à la suite de laquelle « plus de soixante personnes furent baptisées en très-bel ordre et cérémonie, dont il y eut grande réjouissance entre les chrétiens. »

Le khan eut quelques conférences religieuses avec Rubruquis, mais toutes demeurèrent stériles. Ce fut alors que l'envoyé de Louis IX songea à quitter Karakoroum. Mangou-Khan vit avec un grand étonnement ces pauvres prêtres refuser tous les présents et les riches vêtements qu'il leur avait destinés. Rubruquis demanda pour toute faveur qu'on voulût le défrayer de son voyage, et lui donner une escorte jusqu'aux terres du roi d'Arménie où finissait *la seigneurie* du khan. Cette demande fut gracieusement accordée, et, après les fêtes de la Pentecôte, les missionnaires s'apprêtèrent à quitter Karakoroum. Rubruquis vit à ces fêtes des ambassadeurs d'un soudan des Indes avec lesquels il s'en retourna, et qui cheminèrent avec lui environ trois semaines. Il y avait en ce moment à Karakoroum des envoyés du soudan de Turquie, qui venaient demander au khan « de leur fournir des gens de guerre. » Enfin, les lettres de Mangou-Khan pour saint Louis étant prêtes, Rubruquis quitta ce pays, fort contristé d'y laisser les nombreux chrétiens qui avaient été faits prisonniers dans les excursions des Mongols en Hongrie et en Pologne. Mais Barthélemi de Crémone, le compagnon de Rubruquis, voulut demeurer parmi les Mongols pour y propager la foi chré-

tienne, et Rubruquis prit congé de lui avec beaucoup de larmes et s'en retourna avec un interprète, un serviteur et un guide.

Avant le départ de Rubruquis, Guillaume, l'orfèvre, lui remit, pour Louis IX, une ceinture où était une pierre précieuse qui garantissait du tonnerre.

La petite caravane s'en retourna par le même chemin qu'elle avait suivi pour se rendre auprès de Mangou-Khan. Sur sa route il rencontra Sartach qui se rendait à Karakoroum, et qui lui remit deux habits de soie pour le roi de France. Puis Rubruquis continua son voyage et passa par Saray, voisin d'Astrakan. De là il fut par la côte occidentale de la mer Caspienne, par Derbent, traversa la Géorgie, l'Arménie, et arriva à l'île de Chypre d'où un navire le transporta, le 15 août 1255, à Tripoli de Syrie. Il allait se rendre auprès de saint Louis, lorsqu'un ordre de son prieur lui enjoignit de se rendre à son couvent de Saint-Jean-d'Acre. Ce fut de cet endroit qu'il envoya au roi Louis cette charmante relation de son voyage qui, de nos jours, se relit encore avec plaisir.

Ce qui fait surtout le mérite de Rubruquis comme voyageur, c'est la fidélité consciencieuse de sa relation. Lorsqu'il ignore une chose, il l'avoue naïvement. La description des mœurs des peuples au milieu desquels il s'est arrêté porte un cachet de vérité incontestable. Ses observations sur les coutumes des hordes de Tartares sont encore exactes de nos jours. Quant à ses connaissances géographiques, elles se ressentent des ténèbres qui, à cette époque, enveloppaient les contrées de l'Asie septentrionale. Cependant ce fut Rubruquis qui, le

premier, démontra que la mer Caspienne était un vaste lac et non un golfe qui se rattachait à l'océan du Nord.

Rubruquis a parlé avant Marc-Pol de l'eau-de-vie de riz ou arak qu'il appelle *terracina*. Dans le pays de Tangout, il vit les bœufs grognants, nommés encore *sarlack* par ces peuples, et *yak* dans le Tibet; il en fait une description assez conforme à celle qu'en ont donnée les naturalistes modernes qui les ont vues. « Ils ont des bœufs forts puissants, qui ont des queues pleines de crin, comme les chevaux et ont le ventre et le dos couverts de poil : mais aussi sont-ils plus petits de jambes que les autres, et néanmoins très-furieux. Ils tirent les grandes maisons roulantes des Moals, et ont les cornes fort menues, longues, pointues, et fort piquantes, si bien qu'il les faut toujours rogner par le bout. »

Rubruquis est le premier européen, depuis Ammien Marcelin, qui fasse mention de la rhubarbe comme d'un remède. Lorsqu'il traversa la Coromanie, il y trouva en pleine activité les alunières qui approvisionnèrent toute l'Europe jusqu'au quinzième siècle. Selon lui, elles étaient situées dans le voisinage d'Iconium. Il vit aussi dans le voisinage de Karakoroum les ânes sauvages si légers à la course, qui vont par troupes dans les landes de l'Asie, que les Mongols nomment *colans,* et que Pallat a le premier décrits en naturaliste.

Les remarques de Rubruquis sur les Ouïgours et les chrétiens nestoriens qui vivaient parmi eux offrent matière aux méditations de l'historien qui voudrait approfondir les rapports du système religieux du Dalaï-Lama avec celui de quelques sectes chrétiennes. Il nous semble aussi très-permis de croire,

dit Malte-Brun, que ces nestoriens avaient, dans le sixième et le septième siècle, porté jusqu'en Chine plusieurs arts et découvertes de l'Europe, et ainsi achevé de répandre chez ce peuple les germes de la civilisation européenne qu'il avait probablement reçus des Grecs de la Bactriane. Les nestoriens, selon Rubruquis, habitaient quinze villes dans le Kathai ; leur évêque résidait à Segin, probablement Singau, ville de la Chine occidentale, où un monument attestait encore en 1625 l'ancienne existence d'un établissement chrétien.

VICTOR JOLY.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

TABLE DES BIOGRAPHIES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

